ANNALES DU MUSÉE

ET DE

L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

SALON DE 1814.

RECUEIL de morceaux choisis parmi les ouvrages de peinture et de sculpture exposés pour la première fois au Louvre, le 5 novembre 1814, et autres nouvelles productions de l'art, gravés au trait et accompagnés de l'Explication des sujets.

Par C. P. LANDON, peintre de S. A. R. Mgr le Duc de Berri, chevalier de la Légion-d'Honneur, correspondant de l'Institut royal de France.

A PARIS,

Au Bureau des ANNALES DU MUSÉE, rue de Verneuil, n° 30, près la rue de Beaune.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

1814.

AVERTISSEMENT.

LES divers évènemens qui, depuis le dernier Salon, ont retardé les travaux des artistes, avaient donné lieu de croire que leurs productions ne seraient pas assez nombreuses pour former, en 1814, une exposition digne de celles qui ont eu lieu précédemment, et d'après laquelle on pût apprécier l'état actuel de l'Ecole française. Mais la faculté qui vient d'être accordée aux peintres et aux sculpteurs de rapporter des ouvrages exposés en 1808, 1810 et 1812, et même quelques-uns d'une date antérieure, a dissipé la crainte qu'ils avaient manifestée de voir régner un vide immense dans ce *Salon*, dont la richesse se fait toujours remarquer par la surabondance même des objets; surabondance qui atteste, il faut en convenir, plutôt le nombre que la fécondité de nos artistes.

Cette réexposition de morceaux choisis ajoutera tout-à-la-fois à la gloire de l'Ecole et aux jouissances du public. Le Roi et les princes de son auguste famille, protecteurs nés des beaux-arts, et cette multitude d'amateurs français et étrangers qui, depuis long-temps éloignés du sol de la

France, n'ont pu suivre le progrès des talens, auront du moins l'avantage de voir réuni sur un seul point le résultat de plusieurs années de travaux.

Le volume de planches que nous publions aujourd'hui, destiné à faire connaître le Salon de 1814, ne présentera cependant que des ouvrages récemment terminés. Quant à ceux qui, après avoir fait partie des expositions antérieures, se voient aujourd'hui pour la seconde fois, comme ils ont été gravés et publiés dans le temps sous le titre de *Salons de* 1808, 1810 *et* 1812, nous ne pourrions les reproduire ici sans faire un double emploi. Mais ces trois *Salons* sont entre les mains des souscripteurs qui possèdent la collection complète des *Annales du Musée;* ils pourront les consulter. Ces mêmes *Salons* peuvent aussi être acquis séparément par les amateurs qui ne voudraient compléter que la partie moderne de notre collection.

Lorsque nous annonçâmes en 1808 le projet de faire graver un choix des expositions publiques, quelques personnes parurent désirer que l'on donnât une très-grande extension à ce recueil, pour ne rien omettre de ce qui pourrait mériter quelque

attention. Mais un semblable travail, aussi long que dispendieux, et en quelque sorte inexécutable, n'eût pas offert un intérêt assez soutenu.

D'autres, au contraire, n'auraient voulu que des chefs-d'œuvre, des morceaux d'un ordre supérieur; mais le recueil eût été trop limité, et nous aurions manqué notre but, puisque notre intention est de donner un aperçu général de l'état des arts du dessin.

Nous croyons avoir atteint ce but en prenant un parti moyen, c'est-à-dire en joignant aux compositions du premier rang des morceaux de deuxième et troisième classes. Leur réunion peut seule nous procurer la quantité et la variété d'objets nécessaires au complément de ce volume.

Cette mesure présente le double avantage de ne laisser échapper aucun objet important, et de sauver de l'oubli plusieurs compositions gracieuses ou piquantes qui, sans le soin que nous prenons de les recueillir, seraient comme perdues pour la réputation des artistes : ajoutons pour l'agrément des amis des arts, qui savent mettre un prix aux plus légers ouvrages lorsqu'ils portent l'empreinte d'un véritable talent.

Les observations que nous croirons devoir ajouter

à l'explication des sujets, ne seront dictées par aucune considération étrangère à l'intérêt de l'art. Aussi modérés dans l'éloge que circonspects dans la critique, nous espérons obtenir à ce titre la bienveillance des personnes même que notre opinion pourra toucher le plus directement.

Salon de 1814. Pl. 1.



Sérangeli pinx.t C. Normand sc.

Planche première. — Sophocle plaidant sa cause devant l'Aréopage; Tableau de M. Sérangeli.

Sophocle, poète célèbre, né à Athènes l'an 495 avant J. C., se distingua de bonne heure par ses talens, et porta la tragédie au plus haut degré de perfection; mais l'amour des lettres n'absorba point toute son activité. Il fut élevé à la dignité d'archonte, et eut Périclès pour collègue dans la magistrature. Il commanda en cette qualité l'armée de la république. Il fut intrépide guerrier, mais plus soldat que capitaine. On vit en lui le brave qui sait affronter la mort, et non l'homme capable d'y conduire habilement les autres. Comme poète, il a laissé la plus brillante réputation; comme général, il paraît avoir mérité des reproches légitimes.

Sophocle eut des enfans dont l'ingratitude causa l'indignation générale. Impatiens de recueillir sa succession, ils l'accusèrent d'être tombé en enfance, et le déférèrent aux magistrats comme incapable de régir ses biens. Sophocle n'opposa qu'un seul moyen de défense à ces fils dénaturés : il lut devant l'Aréopage sa tragédie d'*Œdipe*, qu'il venait d'achever. Ses accusateurs furent confondus.

C'est ce trait, l'un des plus glorieux de la vie du poète grec, que M. Sérangeli a choisi pour sujet de son tableau, grande composition dont les figures sont d'une proportion imposante. Le motif s'explique avec clarté, l'ordonnance générale est bien entendue; le style et le caractère des figures se ressentent de l'étude des grands maîtres. Le public n'a paru désirer dans ce morceau, le plus capital de ceux qu'a produit l'ar-

tiste, qu'un dessin un peu plus soutenu dans quelques parties du nu, telles que les bras de Sophocle, un peu moins de pesanteur dans l'ensemble de cette dernière figure, et un choix de couleurs moins crues ou moins brillantes dans les draperies.

M. Sérangeli a remis au salon son tableau de la Mort d'Alceste, qui avait été vu en 1812, et dont nous avons donné dans le temps la gravure (1).

---

(1) Annales du Musée, Salon de 1810, pl. 29, page 49.

tiste qu'un dessin un peu plus soutenu dans quelques

ocle, un

Planche deuxième et troisième (1). — *S. Louis prend l'oriflamme; Tableau de* M. le Barbier l'aîné.

Parvenu à l'âge de majorité, S. Louis avait appelé à son conseil les hommes les plus habiles et les plus vertueux. Il mit dans toutes les branches de l'administration un ordre et une activité qui annoncèrent que son règne serait celui de la religion et de la justice; et jamais prince ne fut mieux obéi, parce que la douceur de son gouvernement et l'éclat de ses vertus furent toujours dans le cœur des Français les solides appuis de son trône. Heureux si le zèle de la religion ne l'eût pas entraîné dans une longue suite de calamités qui mirent la France en deuil et pensèrent causer sa ruine! Le roi, ayant été attaqué d'une grande maladie en 1244, crut que Dieu l'avait inspiré de prendre la croix et de faire vœu de passer dans la Terre-Sainte, pour y combattre les infidèles. La reine Blanche et la reine Marguerite le prièrent en vain de différer. L'évêque de Paris céda à ses instances; mais en lui attachant la croix, ce prélat fondait en larmes, comme s'il eût prévu les malheurs qui attendaient S. Louis dans la Palestine. La santé du roi se rétablit, et il s'occupa des préparatifs de son voyage, qui ne furent terminés qu'en 1248. Il était alors âgé de 33 ans.

Le roi se rendit à Saint-Denis pour y prendre, selon la coutume, les marques de son pélerinage, c'est-à-dire, l'écharpe et le bourdon qu'il reçut avec l'oriflamme des mains du cardinal Odon, légat apostolique. C'est cette cérémonie qui fait le sujet du tableau de M. le Barbier.

La scène se passe dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis. S. Louis, vêtu de ses habits royaux, monte à l'autel et prend l'oriflamme que lui présente le cardinal. Ce prélat est assisté de deux évêques, de

(1) Chaque volume de ce recueil devant contenir 72 planches in-8°, les planches d'un format double sont comptées pour deux, selon l'usage. Cette manière de les numéroter en justifie le nombre.

l'abbé et des religieux; au pied de l'autel, la reine Blanche à genoux, prie pour le succès de laguerre sainte. Près d'elle et dans la même attitude, la reine Marguerite tient dans ses bras deux de ses enfans encore dans un âge tendre. Au-dessus de ce groupe, on aperçoit les comtes Robert et Charles, frères du roi; plus loin, les dames de la suite des deux reines, des sergens d'armes, etc. Dans le fond, au milieu d'une travée du chœur, s'élève une châsse richement ornée. L'architecture gothique du tableau rappelle exactement cette partie de l'édifice telle qu'elle était autrefois et telle qu'elle est encore aujourd'hui.

Ce sujet, disposé avec goût, s'explique lui-même à l'œil du spectateur, et l'exécution se fait remarquer par la franchise et la facilité du pinceau. Le coloris paraît un peu trop frais et trop brillant; mais l'artiste a pu remarquer que la sacristie de Saint-Denis, pour laquelle ce morceau est destiné, n'est que très-faiblement éclairée, et qu'un tableau vigoureux y paraîtrait un peu noir, ainsi qu'on l'a pu juger par ceux qui y ont été déjà mis en place.

Dix tableaux, dont six de 8 pieds de haut sur 5 de large, et deux de 8 pieds sur 6, ont été commandés pour la même sacristie : quatre ont été peints et exposés au dernier Salon par MM. Garnier, Gros, Meynier et Monsiau. Le cinquième est celui qui fait le sujet de cet article. Le sixième et le septième, par MM. Monsiau et Menjaud, font également partie du Salon de cette année, et trouveront place dans ce volume. Les trois derniers ne sont pas encore terminés; l'exécution en a été confiée à MM. Guérin, Landon et Ménageot.



Meynier pinx.t   [illegible]rmand sc.

Planche quatrième et cinquième. — *La Naissance de Louis XIV; Tableau de* M. Meynier.

Louis XIV, né à Saint-Germain-en-Laie, le 5 septembre 1638, de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, fut regardé comme un présent du ciel accordé aux Français, après vingt-deux ans de stérilité de la reine, et reçut en naissant le surnom de *Dieu-Donné.*

Si cet évènement eût été représenté dans le genre purement historique, qui aurait obligé le peintre à y faire concourir les personnages du temps, il n'est pas douteux que le tableau n'eût offert un intérêt plus réel, et surtout l'attrait piquant de la curiosité. Une action toute allégorique est rarement exempte d'obscurité, de froideur, et a toujours l'inconvénient de s'expliquer d'une manière vague et indéterminée. Mais peut-être l'artiste n'a pas eu la faculté d'employer le style le plus convenable à son sujet. Le tableau étant destiné à décorer le plafond du Salon des enfans de France, au château des Tuileries, la composition ne pouvait guère être disposée que sur un fond aérien. La naissance de Louis XIV n'a donc été présentée que sous les couleurs et les formes poétiques; et l'on peut dire, à la louange de M. Meynier, qu'il a répandu dans ce morceau tout l'intérêt dont l'allégorie est susceptible; la correction du dessin, la grâce de l'expression et la fraîcheur du coloris. Quant à l'explication du sujet, nous la soumettons au lecteur telle que l'examen du tableau nous a paru l'indiquer.

Le ciel vient d'accorder un fils à Louis XIII. La France le reçoit des mains des immortels, le presse

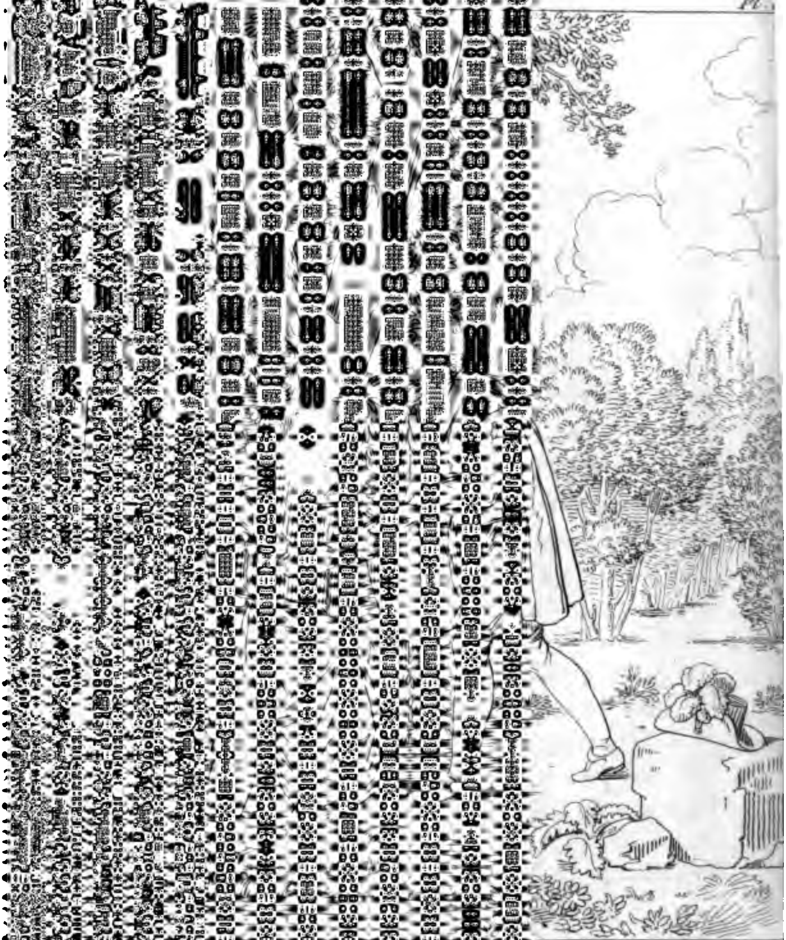
sur son cœur, et rend grâces aux dieux. Mais les dieux ont prévu que le jeune prince serait la gloire de son siècle et le protecteur des sciences et des arts. Ils ont envoyé sur la terre les Filles de mémoire pour présider à sa naissance! Clio marque déjà son nom dans les fastes français. L'Eloquence, la Poésie, la Peinture contemplent avec admiration l'auguste enfant. On croit même reconnaître dans les traits de ces divinités le caractère de sagesse et de gravité qui distingue les productions des poëtes et des artistes au siècle de Louis XIV.

L'auteur de cette peinture a su motiver et varier l'expression des autres divinités qui entourent le jeune prince. La plus apparente, sur le premier plan, est Junon Lucine, vue de profil, et couronnée du dictame des Grecs. Plus loin, Minerve avec les attributs qui distinguent la déesse de la guerre et des arts. Les Heures voltigent au-dessus de leurs têtes, et répandent à pleines mains les trésors du printemps; et tandis qu'une de leurs compagnes fait retentir les airs de ses accens mélodieux, deux Génies présentent au spectateur cette inscription si connue : *Deo Datus;* un troisième garde la lyre des immortels; un autre enfin tient une couronne qu'il a formée de lauriers et de lis. On aperçoit dans le fond la jeune Iris qui remonte vers les cieux.

Nous croyons avoir indiqué toutes les figures qui entrent dans cette composition. Les Heures surtout ont un caractère assez rare de grâce et d'originalité. Le tableau est d'un aspect agréable au Salon, et doit gagner encore à la place qui lui est destinée.

Nous aurons occasion de citer d'autres ouvrages de M. Meynier.

Pl.



C. Normand sc

Planche sixième. — Henri IV remet une promesse de mariage à la marquise de Verneuil; Tableau de M. le Barbier l'aîné.

Henriette d'Entragues ayant exigé d'Henri IV une promesse de mariage, ce prince, avant de la lui donner, la montra à Sully. Le ministre prit le papier, le lut, et, pour toute réponse, eut le courage de le déchirer. Le roi surpris, mais non rendu à la raison, eut la faiblesse de faire un second écrit, qu'il remit à sa maîtresse. Quelque temps ensuite, il acheta pour elle le marquisat de Verneuil.

Le peintre a supposé que la scène se passe dans un jardin. Henriette d'Entragues est assise sur un banc, près d'un piédestal orné de la statue de l'Amour. Le roi l'aborde, et lui présente cet écrit qu'elle n'a obtenu qu'à force d'artifices.

Outre ce petit tableau, d'un coloris frais et léger, et le grand tableau, dont l'esquisse est la deuxième de ce volume, M. le Barbier a offert à l'exposition deux autres compositions nouvelles. La première est une allégorie sur un renouvellement de mariage au bout de cinquante ans. « Le temps qui détruit tout, n'a pu cependant, malgré ses efforts, renverser l'autel de l'Hymen, défendu par le dieu lui-même. » L'artiste a expliqué sa pensée par ce distique :

> L'hymen par sa constance a, durant cinquante ans,
> Garanti son autel des outrages du temps.

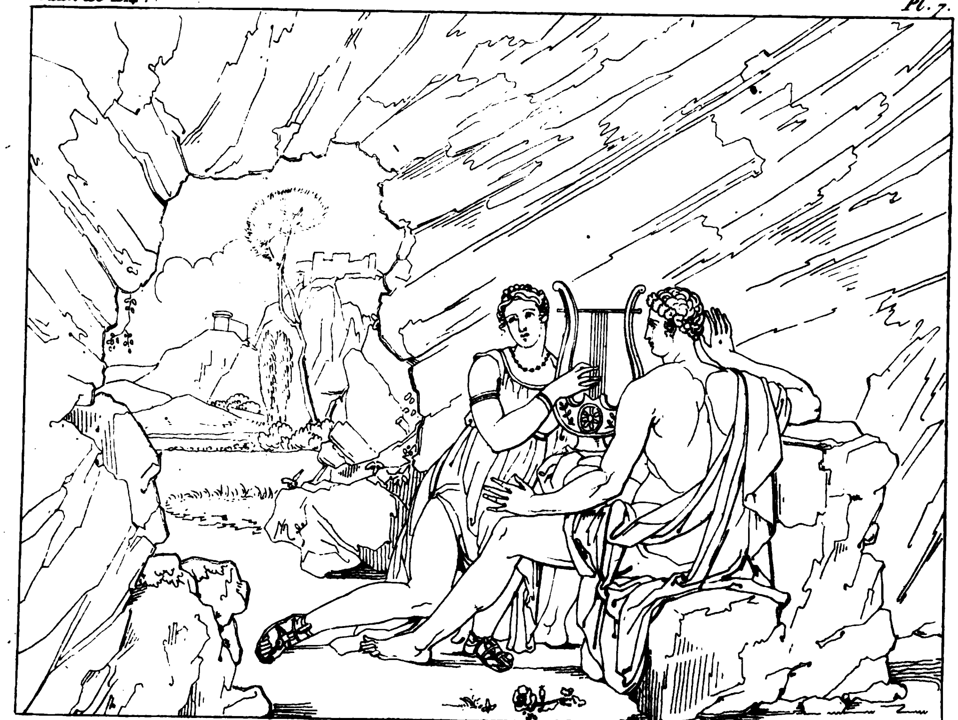
Le second morceau est un grand dessin dont le sujet est tiré de la 6e églogue de Virgile. C'est le tombeau de Daphnis sur lequel des bergers et des bergères

viennent répandre des fleurs et poser des couronnes. L'un des bergers explique l'inscription qui est sur le monument.

Le même artiste a remis au Salon un tableau ancien, *le premier homme et la première femme*, sujet tiré du poëme de Milton. Nous en avons rendu compte et inséré le trait dans les *Annales du Musée*, tom. 3, pl. 19, pag. 45.

Nous indiquerons, à mesure qu'il en sera question, les morceaux anciennement gravés et publiés dans ce recueil, et replacés à l'exposition actuelle.

Salon de 1814. *Pl. 7.*



Drolling pinx.t *Mme Soyer sc.*

Planche septième. — Sapho et Phaon chantant leurs amours ; Tableau de **M. Drolling.**

Le Peintre a vraisemblablement tiré son sujet des *Voyages d'Antenor*, où l'on trouve le récit des amours de Phaon et de Sapho. L'auteur suppose que Sapho elle-même en a tracé l'histoire, et qu'elle a confié son manuscrit à un voyageur, avant de se précipiter du haut du rocher de Leucade.

« Pour varier nos amusemens et nos occupations, le jour, au frais, sous des berceaux, je lui apprenais le rythme des vers, l'art enchanteur d'unir le sentiment, l'harmonie à la vivacité des images..... Quelquefois, lorsque le midi versait ses torrens de feux sur la terre embrasée, nous nous retirions dans une grotte tapissée de mousse ; là, couronnée de fleurs, je chantais sur ma lyre les charmes du printemps, les bienfaits de Cérès, les doux plaisirs, l'ivresse de l'amour..... »

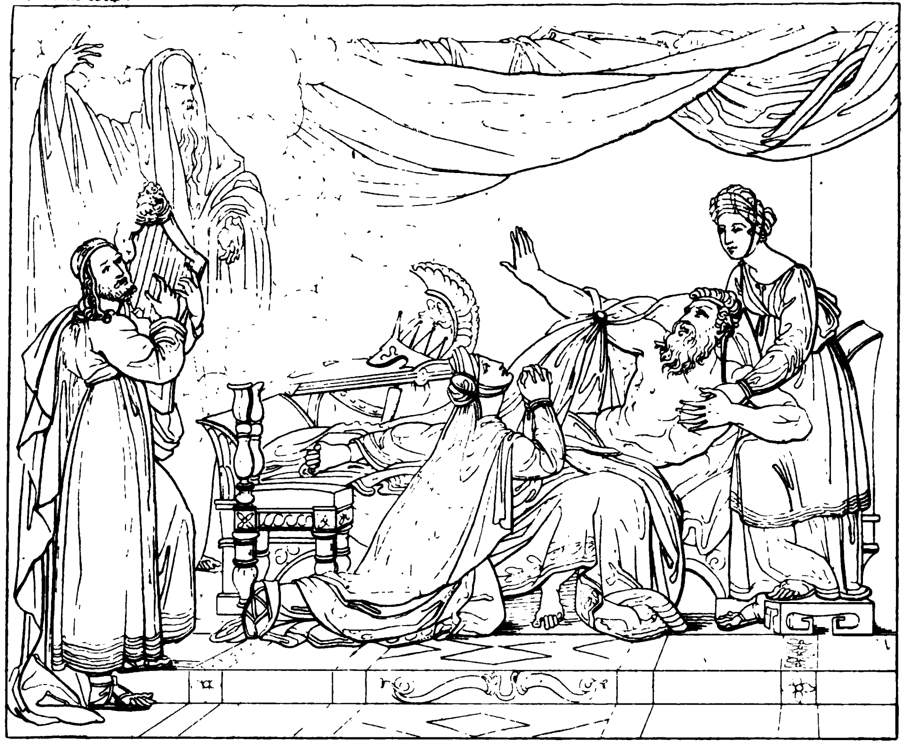
Ce petit tableau paraît sortir du genre auquel M. Drolling a plus spécialement consacré ses pinceaux, le genre des scènes familières. Les amours de Phaon et de Sapho sont d'un style plus relevé. Cependant les formes et le caractère que le Peintre leur a donnés, ne seraient pas désavoués par un Peintre d'histoire ; il a, de plus, saisi assez heureusement la physionomie de Sapho, telle qu'on peut se la figurer d'après le rapport de quelques écrivains. Privée du don de la beauté, Sapho avait les yeux petits, mais étincellans de feu et d'esprit. La volupté, la flamme du génie, la sensibilité se peignaient sur son visage, ou plutôt s'unissaient comme des couleurs fondues ensemble, pour lui donner une physionomie des plus piquantes.

Planche huitième. — Saül; Tableau de M. Lafond.

Saül, livré à ses remords, entrait souvent dans une sombre frénésie, et croyait voir l'ombre de Samuël lui annoncer les décrets immuables de Dieu, en lui montrant son successeur. Ni les soins touchans de ses filles, ni les chants de David, ne purent rendre le calme à son ame. Peu après, son armée ayant été taillée en pièces, il crut sa mort inévitable et se perça lui-même de son épée.

Soit pour étudier plus scrupuleusement les détails de sa composition, soit pour en rendre l'effet plus imposant, le Peintre a donné à ses personnages une proportion plus forte que *nature* Il faut convenir que ce parti est louable sous l'un et l'autre rapport; mais qu'il est peu propre à favoriser certains intérêts qu'un artiste ne doit pas dédaigner, quel que soit son amour pour la gloire. En effet, il y a peu de cabinets de peinture qui puissent admettre un tableau de la grandeur de celui-ci; et sa forme, en largeur, ne le rend guère susceptible d'orner une église. Cependant, quelque austère qu'en soit le sujet, s'il eût été exécuté dans de petites proportions, ce morceau eût pu convenir à plus d'un amateur, parce que l'effet en est vigoureux et que les costumes sont d'un bon choix. Cette observation peut s'appliquer à plusieurs autres tableaux de l'exposition actuelle, que leurs dimensions colossales rendent fort incommodes et pour le transport et pour le placement, sans rien ajouter ni à la réputation, ni à la fortune des auteurs.

Le dessin de la figure principale du tableau de Saül en est la partie faible; le mouvement du corps est forcé, et paraît devoir causer la rupture de la colonne vertébrale.



Lafond pinx.t

M.me Soyer sc.



Planche neuvième et dixième. — *Prédication de Saint-Denis ; Tableau de* M. Monsiau.

M. Monsiau, chargé de peindre deux des dix tableaux commandés pour l'église de Saint-Denis, vient de remplir sa tâche. Le sujet du premier est le couronnement de Marie de Médicis ; il a été vu au Salon de 1812 (1) et remis à l'exposition actuelle. Le second, représentant la prédication de Saint-Denis, est l'objet de cet article.

Saint-Denis, l'un des missionnaires envoyés de Rome dans les Gaules, y fonda les églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, de Cologne, et quelques autres qui étaient florissantes dans le quatrième siècle. Cet évêque fit bâtir une église à Paris ; il y fixa son siège, et convertit un grand nombre d'idolâtres. Durant la persécution de Valérien, il fut long-temps emprisonné pour la foi, et les travaux de son apostolat furent couronnés par le martyre. Il termina sa vie par le glaive, avec Rustique, prêtre, et Eleutère, diacre. Les trois martyrs furent jetés dans la Seine, mais une femme chrétienne, nommée Catulla, les ayant retirés, les enterra honorablement près du lieu où ils avaient été décapités. Les fidèles bâtirent une chapelle sur leur tombeau.

En 469, les pieuses exhortations de Sainte-Geneviève firent élever une église sur les ruines de cette

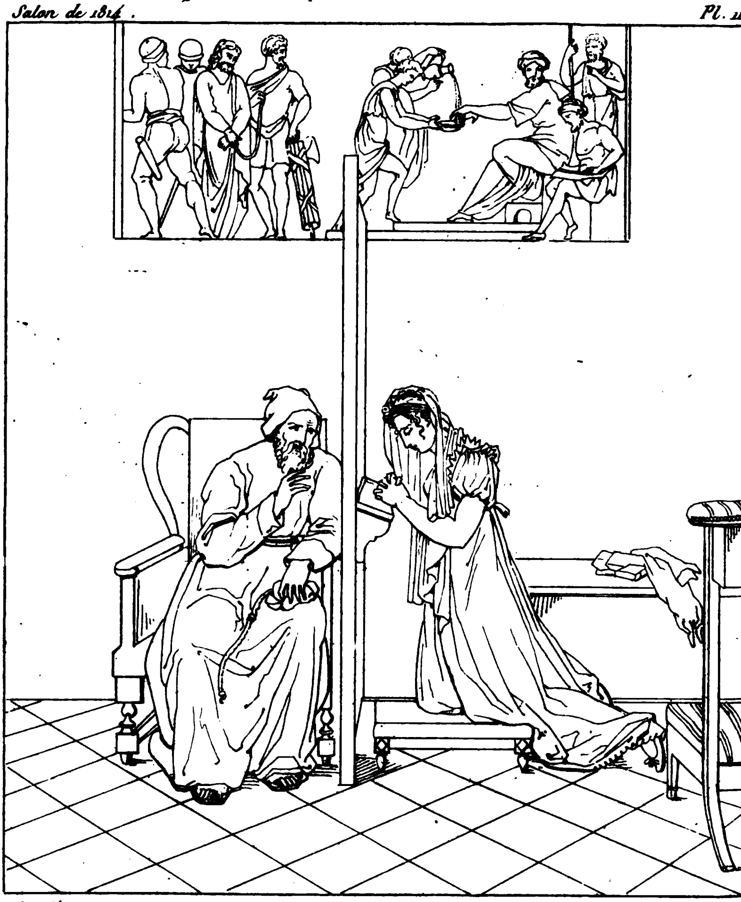
(1) Voyez Annales du Musée, Salon de 1812, tome 1, pl. 3, page 17.

chapelle, et les chrétiens venaient de toutes parts la visiter.. Cette église était hors des murs de la ville, mais n'en était pas très-éloignée. Le roi Dagobert, qui mourut en 1638, ayant fondé la célèbre abbaye de Saint-Denis, on y transporta les reliques de ce saint et de ses compagnons.

Nous ne donnerons pas l'analyse du tableau de M. Monsiau. L'inspection seule du *trait* gravé suffit pour en faire sentir l'ordonnance; l'aspect en est imposant. Les groupes, quoique nombreux, se détachent nettement les uns des autres, parce que les masses d'ombres et les lumières y sont adroitement ménagées. Le coloris ne manque pas de chaleur, et l'effet de l'ensemble a tout à-la-fois de la douceur et de la fermeté. Peut-être en général les figures sont-elles un peu trop en mouvement pour des personnes qui écoutent ou doivent écouter. Peut-être aussi les costumes et les airs de tête n'ont-ils pas toute l'austérité que le sujet semble exiger. Mais l'artiste a cherché la variété.

M. Monsiau a exposé deux autres tableaux : l'un est ancien et représente madame de la Vallière aux Carmélites; l'autre est nouvellement terminé; le sujet est S. François de Sales invoquant la grâce divine pour le succès de ses pieuses entreprises.

Salon de 1814. Pl. 11.



Drolling pinx.t M.me Soyer sc.

Planche onzième. — Le Confessionnal; Tableau de M. Drolling.

Le Confessionnal, ou dites votre *meâ culpâ;* tel est le titre de ce petit tableau, d'un goût de composition tout-à-fait original, d'un coloris et d'un effet piquans et d'une touche facile. La physionomie du confesseur est pleine de naturel, la pénitente a une expression de candeur et de modestie. Au-dessus de la cloison qui forme le confessionnal, on voit enclavé dans le mur un bas-relief représentant Jésus amené devant Pilate.

Planche douzième. — Une jeune Femme secourant une famille malheureuse ; Tableau de M. Drolling.

Les ouvrages dont l'intention simple, naturelle, présente un intérêt doux et naïf, ne manquent presque jamais d'obtenir le suffrage de la multitude ; mais le goût de l'exécution peut seul leur donner du prix aux yeux des connaisseurs ; et M. Drolling n'a pas moins à se féliciter du choix de son sujet que de la manière dont il l'a rendu. Nous avons eu plus d'une fois occasion de dire que dans la plupart de ses tableaux, ce peintre unit à l'étude des détails la vigueur et la transparence du coloris.

M. Drolling a exposé avec succès trois autres petits tableaux nouveaux : *une Fruitière ; une Marchande d'oranges ; le Verglas ;* et un ancien, *le Marchand forain.* Ce dernier fut remarqué au Salon de 1812.

Salon de 1824. Pl. 10.



Drolling pinx.t Mme Soyer sc.



Meynier pinx.t Mme Soyer sc.

Planche treizième et quatorzième. — Œdipe enfant présenté à Péribée; Tableau de M. Meynier.

Le berger Phorbas ayant trouvé Œdipe abandonné et suspendu par les pieds à un arbre sur le mont Cythéron, le porte dans le palais de Polybe, roi de Corinthe, et le présente à la reine Péribée. C'est ce dernier moment que l'artiste a choisi pour donner à son sujet tout le développement et tout l'intérêt dont il est susceptible.

La reine est entourée de femmes et de jeunes filles occupées à jouer de la lyre ou à de légers travaux de leur sexe. Distraites par l'arrivée de Phorbas, elles se lèvent, l'écoutent, et témoignent diversement l'intérêt que leur inspire le petit Œdipe; il est encore faible et souffrant, et dans les bras du berger qui s'approche respectueusement de la reine. Une femme prend l'enfant, le soulève pour le présenter à Péribée, et semble attendre avec inquiétude ce qu'elle prononcera sur le sort du petit infortuné.

Il suffit de jeter les yeux sur le *trait* de cette belle composition pour juger des soins que le peintre a mis à varier et à motiver les attitudes, les mouvemens et l'expression des personnes qui entourent la reine. Derrière Phorbas on voit un jeune pâtre qui tient en lesse le chien de son maître, et raconte en même temps que lui l'aventure dont il a été témoin. La scène se passe dans une galerie d'ordre ionique, d'où l'on aperçoit la campagne et un horizon très-élevé.

Le tableau a huit pieds de large sur six de haut; les figures ont environ quatre pieds de proportion.

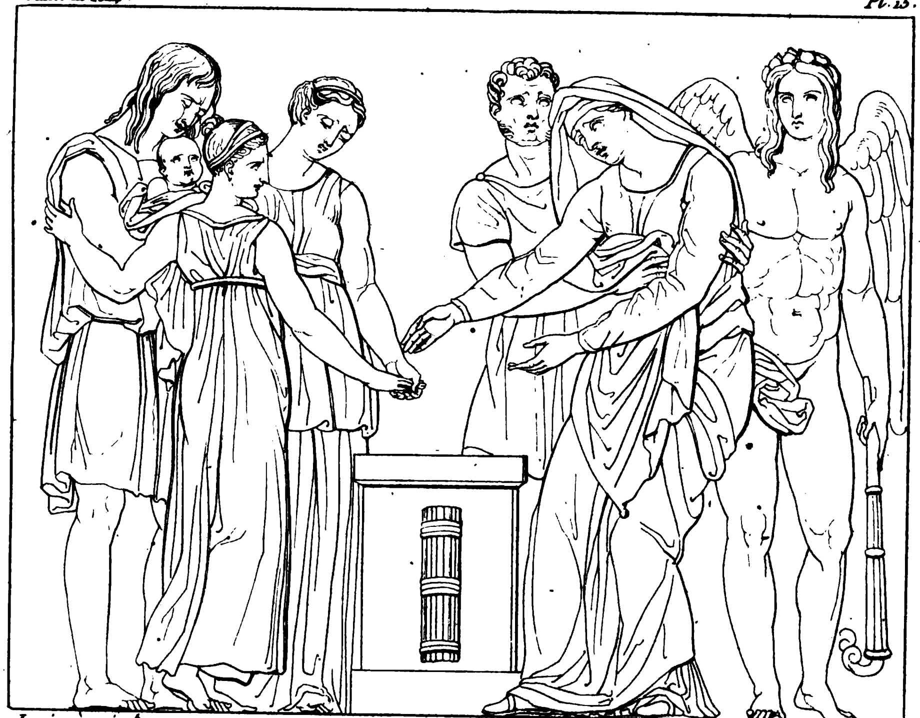
Parmi les ouvrages nouvellement exposés au Salon, celui-ci ne peut manquer d'être considéré comme l'un des plus dignes d'éloges pour l'abondance, la sagesse et la grâce de la composition, et pour l'intelligence avec laquelle les différentes parties en sont exécutées. Le dessin en est large et généralement correct; la lumière est répandue avec ménagement sur l'ensemble du tableau, et frappe plus vivement, mais sans affectation, les objets sur lesquels il importait le plus d'attirer l'œil du spectateur. Des groupes entiers placés au second rang, sous une légère demi-teinte, fortifient la masse générale et reposent agréablement la vue. La tête du personnage principal, de Péribée, laisse désirer peut-être plus de netteté et de finesse dans les nuances du coloris et une expression plus déterminée.

M. Meynier a exposé de nouveau deux tableaux qui ont été vus aux Salons de 1810 et 1812; l'un est la Dédicace de l'église de Saint-Denis, en présence de Charlemagne (1); l'autre représente la Sagesse préservant l'Adolescence des traits de l'Amour (2).

---

(1) Salon de 1812, tom. 1er, pl. 19, pag. 35.
(2) Salon de 1810, pl. 41, pag. 61.

Salon de 1814. Pl. 15.



Lemire père inv.t M.me Soyer sc.

Planche quinzième. — Bas-relief destiné à orner un tombeau ; par M. Lemire père.

Le tombeau pour lequel ce bas-relief allégorique est destiné, est celui de madame Belloc, enlevée, jeune encore, à sa famille et à ses amis. Cette dame, épuisée par une longue maladie, et près d'expirer dans les bras de son mari qui la soutient, rassemble ses enfans au pied de l'autel de l'union, leur fait ses adieux et les conjure de rester toujours unis. Près d'elle est un génie éteignant son flambeau.

Un passage d'une des fables de La Fontaine a inspiré cette scène touchante, et doit servir d'inscription au bas-relief :

.... Je vais où sont nos pères.
Adieu ! promettez-moi de vivre comme frères.
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.

Cette composition, comme tout ce qui sort du ciseau de M. Lemire, se fait remarquer par la simplicité et la grâce de la pensée, la naïveté des formes et celle de l'expression, et par la finesse d'un travail qui n'offre jamais rien d'outré. Ce morceau ne doit pas être confondu avec une multitude d'ouvrages du même genre, dans lesquels on reconnaît plutôt le froid ciseau d'un *praticien*, que la touche d'un statuaire pénétré de l'importance de son art et nourri de l'étude de la nature.

M. Lemire a, de nouveau, exposé trois morceaux cités avec éloge aux Salons précédens, et recueillis dans nos *Annales* :

1°. L'Amour mettant une corde à son arc ; statue en marbre. (Salon de 1810, pl. 33, pag. 53) ;

2°. Un jeune berger méditant un air champêtre. (Salon de 1808, tom. 1, pl. 17, pag. 49) ;

3°. Une statue d'enfant représentant le Génie de la poésie. (Salon de 1812, tom. 1er, pl. 29, pag. 45.)

Planche seizième. — *Velléda, prêtresse druide; Tableau de* M. Lafond.

M. Lafond, auteur du tableau de Saül, dont nous venons d'offrir le trait, pl. 8 de ce volume, a tiré le sujet de ce second morceau du récit d'Eudore (livre 9e des Martyrs de M. Châteaubriant) :

« Je découvre un esquif suspendu au sommet d'une vague ; une femme le conduisait : elle chantait en luttant contre la tempête, et semblait se jouer des vents ; on eût dit qu'ils étaient sous sa puissance, tant elle paraissait les braver. Je la voyais jeter tour à tour en sacrifice dans le lac, des pièces de toile, des toisons de brebis, des pains de cire et de petites meules d'or et d'argent ; sa taille était haute : une tunique noire et sans manches servait à peine de voile à sa nudité ; elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de son teint et ses longs cheveux blonds, qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois. »

Cette figure, d'environ trois pieds de proportion, est posée et ajustée avec goût. Les nus, surtout ceux des parties inférieures, sont dessinées d'une manière correcte et élégante ; mais on désirerait trouver dans les traits du visage plus de jeunesse et d'agrément.

M. Lafond a exposé deux autres tableaux, *Cymodocée, prêtresse des Muses*, et *Apollon devenu berger ;* plusieurs portraits ; et un morceau qui avait paru au Salon de 1808 (1), *Jacob bénissant ses fils ;* tableau bien composé et plein d'expression.

(1) Voyez ce Salon, tom. 1, pl. 27, pag. 61.



Lafond pinx.t M.me Soyer sc.



Ducis pinx.t Mme Soyer sc.

Planche dix-septième. — Le Tasse lisant ses vers à la princesse Léonore; Tableau de M. Ducis.

M. Ducis, auteur de ce petit tableau dont les figures n'ont guères plus de deux pieds de proportion, en avait exposé un, il y a deux ans, dont la vie du Tasse lui avait également fourni le sujet (1), et qu'il a replacé au Salon. Il a pour pendant le morceau qui fait l'objet de cet article.

Le Tasse passa les plus belles années de sa vie auprès de la princesse Léonore qu'il aima éperduement. De tous les hommages que ce grand poète lui adressa, celui qui dut la flatter davantage est le beau portrait qu'il fit de cette princesse, sous le nom de Sophronie, dans le poëme de *la Jérusalem délivrée*. Le Tasse, dans le transport de sa passion, se représente lui-même dans Olinde, et saisit ainsi l'occasion d'instruire Léonore de son amour.

L'auteur du tableau a choisi le moment où la princesse, seule dans son appartement avec l'auteur de *la Jérusalem délivrée*, entend la lecture qu'il lui fait d'un des plus beaux épisodes de son poëme, celui d'Olinde et Sophronie.

Le tableau est agréablement composé; le coloris en est frais et vif, et les détails en sont soignés; on y voudrait un peu plus de fermeté dans la touche et plus d'expression dans les traits du Tasse.

Nous offrirons dans ce volume le dessin de deux autres

(1) Voyez Salon de 1812, tom. 1, pl. 7, pag. 21.

tableaux du même artiste et des mêmes dimensions que celui-ci. L'un représente le Tasse dans l'état de captivité où Michel Montaigne le vit en passant à Ferrare; l'autre, Mlle de la Vallière avec Mme de Thémines, au couvent de Chaillot.

M. Ducis a, de plus, exposé quelques portraits, entr'autres celui d'une jeune Egyptienne dans le costume de son pays.



Blondel pinx.t C. Normand sc.

Planche dix-huitième. — *La Tendresse maternelle ; Tableau de* M. Blondel.

Ce tableau, inscrit dans le catalogue du Musée, sous ce titre un peu vague, et qu'on croirait plus propre à quelque sujet moderne ou purement d'imagination, offre un trait de l'antiquité trop connu pour qu'il fût besoin d'en dénaturer l'indication. Il représente Hécube évanouie dans les bras de ses femmes à l'aspect d'Ulysse qui vient, d'après l'ordre des Grecs, enlever Polixène, pour l'immoler sur le tombeau d'Achille.

Le peintre paraît avoir suivi la tradition d'Euripide dans sa tragédie d'Hécube, ou celle d'Ovide dans ses Métamorphoses. Car, selon d'autres, Polixène termina d'une autre manière sa vie et ses malheurs. Achille, ayant vu cette princesse pendant une trève, en devint amoureux et la fit demander en mariage à Hector. Le prince troyen la lui promit, à condition qu'il abandonnerait le parti des Grecs. Mais cette proposition honteuse ne fit qu'exciter l'indignation d'Achille, sans diminuer son amour. Lorsque Priam alla redemander le corps d'Hector, il mena avec lui Polixène, pour être plus favorablement reçu. En effet, on dit qu'Achille renouvela sa demande, et consentit même à aller secrètement épouser Polixène, en présence de sa famille, dans un temple d'Apollon, qui était entre la ville et le camp des Grecs. Pâris et Déiphobe s'y rendirent avec Priam ; et dans le temps que Déiphobe tenait Achille embrassé, Pâris lui porta un coup mortel. Polixène, au désespoir de la mort d'un prince qu'elle aimait, et d'en être la cause innocente, se

retira au camp des Grecs, où elle fut reçue avec honneur par Agamemnon. Mais, s'étant dérobée de nuit, elle se rendit au tombeau de son époux et s'y perça le sein.

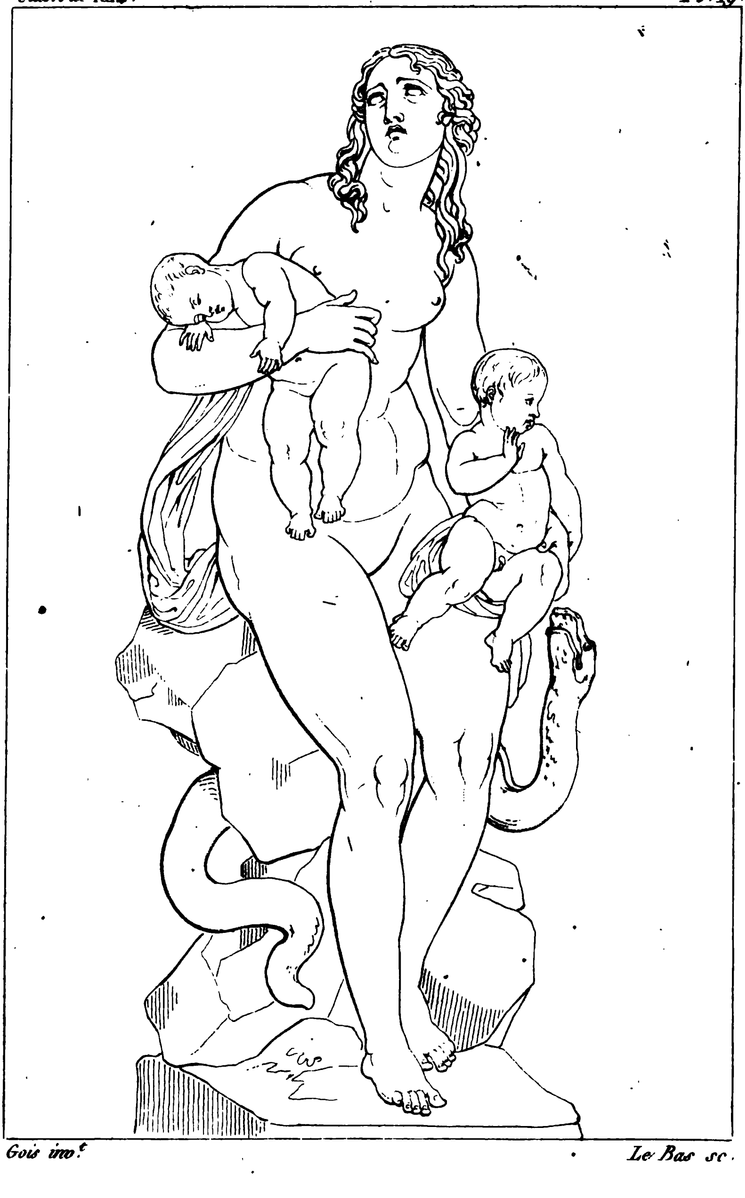
Il y a de fort beaux détails dans le tableau de M. Blondel. Les figures sont au moins de grandeur naturelle. Le public a paru désirer plus de noblesse dans celle d'Ulysse, de mouvement et d'abandon dans celle de Polixène. La figure d'Hécube est un peu embarrassée dans ses draperies, et les manches de sa tunique, qui peut-être sont conformes au costume grec, tiennent trop de la mode actuelle pour ne pas offrir un rapprochement peu favorable. Le ton général est un peu dur et cru. On y trouve néanmoins le germe d'un talent très-distingué, un pinceau large, et un grand goût de dessin.

M. Blondel a replacé au salon son tableau de Zénobie, qui lui a fait beaucoup d'honneur à l'exposition précédente, et dont nous avons donné, à cette époque, l'examen et la gravure (1).

---

(1) Salon de 1812, tome 2, pl. 7, pag. 9.

Salon de 1814. *Pl. 19.*



Gois inv.t *Le Bas sc.*

Planche dix-neuvième. — *Latone, Statue; Modèle de 7 pieds de proportion; par* M. Gois fils.

Latone fut aimée de Jupiter. Junon excitée par la jalousie, fit naître le serpent Pithon pour tourmenter sa rivale. La Terre avait promis à Junon de ne donner aucun asile à Latone; mais Neptune, touché de compassion, fit sortir du fond de la mer l'île de Délos, où cette infortunée se réfugia; elle y accoucha de deux jumeaux, Apollon et Diane. L'implacable Junon, ayant découvert sa retraite, l'obligea encore de s'enfuir et d'emporter avec elle ses deux enfans.

L'auteur de la statue a supposé que Latone, accablée de soif et de fatigue, et encore plus du poids de ses enfans, s'appuie un instant contre un rocher, et prie Jupiter de mettre un terme à ses souffrances.

L'attitude de cette figure est bien sentie et le groupe est d'un bon style. Le rendu des détails ne peut que gagner beaucoup à l'exécution en marbre, si elle a lieu.

M. Gois a replacé au Salon son Philoctète, dont nous avons donné le trait il y a deux ans (1), et un petit groupe en marbre représentant Léda accompagnée de Castor et Pollux.

---

(1) Salon de 1812, tom. 1, pl. 24, pag. 40.

Planche vingtième. — *Enlèvement d'Hélène ; Tableau de* M. Berthon.

Ce sujet est un des quatre que M. Berthon a exposés cette année au Salon, et parmi lesquels il y en a un que le public a remarqué à l'exposition de 1812 (1).

Celui-ci se distingue par l'agrément du pinceau et du coloris, plutôt que par le caractère du dessin et la grâce de l'ordonnance. Le mouvement du prince troyen portant Hélène dans ses bras pour la placer dans le char, paraît outré, et même inutile pour désigner l'enlèvement de cette princesse.

(1) Angélique et Médor. Voyez Salon de 1810, pl. 13, pag. 21.



Berthon pinx.t C. Normand sc.

Planche vingt-unième et vingt-deuxième. — *La Résurrection; Tableau de* M. Ansiaux.

Depuis long-temps c'est une rareté que de voir au Salon un tableau d'église. Il y a vingt ans, l'auteur d'un morceau de ce genre se fût rendu ridicule, si toutefois il n'eût pas été noté comme suspect. On peut se rappeler qu'alors, pour briller à l'exposition, il n'y avait pas de meilleur moyen que d'y présenter quelque sujet bien atroce, traité dans un style barbare; ou de frapper aveuglément, sous le voile d'une allégorie absurde, ce que les lois divines ou humaines ont de plus vénérable et de plus sacré. Ajoutons, qu'indépendamment de l'ineptie des idées, ces ouvrages, sous le rapport de l'exécution, étaient, pour la plupart, fort au-dessous de la médiocrité: car il est reconnu que, parmi ceux de nos artistes que distinguent tout-à-la-fois un grand talent et un noble caractère, aucun n'a souillé ses pinceaux ni terni sa réputation par ces productions monstrueuses.

Quelques années ensuite, c'est-à-dire à l'époque où nos armées, répandues dans toute l'Europe, obtenaient à force de sang des triomphes trop chèrement payés, les peintres de batailles furent favorisés entre tous les artistes; et bientôt, pour obtenir de l'emploi, presque tous s'érigèrent simultanément en peintres de batailles. On ne vit alors que grands et petits tableaux de cette espèce, que scènes de dévastation, d'horreur et de carnage. Celui qui avait fourni les sujets ou plutôt les modèles de ces représentations sanglantes, envisageait la gloire de la nation bien

moins que sa propre gloire. Tous les genres de talens devinrent les tributaires et les instrumens de son ambition. Plaignons ceux qui, par cupidité ou pour s'avancer dans le chemin de la faveur, peut-être aussi poussés par la dure nécessité, se font une étude constante de la flatterie, un devoir habituel de sacrifier aux circonstances!

Les temps sont changés. L'homme de génie, pénétré de la dignité de son art, peut en offrir désormais le libre hommage à son prince légitime; et, sans qu'on puisse l'accuser d'adulation, célébrer les vertus d'un Roi que la Providence a ramené miraculeusement au milieu de son peuple.

Le tableau de la *Résurrection*, dont il s'agit dans cet article, et celui de la *Conversion de S. Paul*, qui fait le sujet de la planche suivante, sont destinés l'un et l'autre pour la cathédrale de Liège, et exécutés dans des dimensions à-peu-près semblables (environ douze pieds de haut sur 16 de large.) La disposition du sujet nous a paru sage et bien entendue, l'expression sentie, l'effet lumineux sans être fade. Quant aux détails du dessin et à l'étude des extrémités à laquelle nous présumons que le peintre a donné tous ses soins, il est impossible d'en juger à l'extrême hauteur où sont placés les deux tableaux. L'immense quantité d'ouvrages admis à l'exposition, est cause que beaucoup d'autres que ceux-ci sont à peine distingués, et sont appréciés d'une manière incertaine.

e talens

Planche vingt-troisième et vingt-quatrième. — *La Conversion de S. Paul; Tableau de* **M. Ansiaux.**

Notre intention n'est pas de tranformer en légende un simple recueil de gravures; mais la conversion de S. Paul est accompagnée de circonstances assez extraordinaires pour qu'il nous soit permis de les rappeler dans cet article.

Saul, qui depuis prit le nom de Paul, était Juif, né en Cilicie, et fut élevé dans la secte des Pharisiens, la plus sévère de toutes, mais aussi la plus orgueilleuse et la plus opposée à l'esprit d'humilité et de soumission que recommande l'Evangile. Saul se distinguait par son zèle pour la loi et les traditions judaïques. Mais ce zèle peu éclairé le rendit blasphémateur, et l'un des plus ardens ennemis de la foi. Il consentit à la mort de S. Etienne; il encourageait même ceux qui le lapidaient, et gardait leurs manteaux. S. Augustin, qui a recueilli ce trait, ajoute que Saul dut sa conversion *aux prières que fit S. Etienne pour ses bourreaux alors même qu'il expirait sous leurs coups.*

Durant la *persécution*, Saul fut celui qui montrait le plus d'acharnement à perdre les disciples de J. C. En vertu des pouvoirs qu'il avait reçus, il arrachait les *fidèles* de leurs maisons, les chargeait de chaînes et les plongeait dans des cachots. Il les faisait battre de verges et leur faisait subir toutes sortes de tourmens. Il se fit donner, par le *conseil des anciens*, des lettres qui l'autorisaient à saisir tous ceux qui confessaient Jésus-Christ, et à les emmener à Jérusalem pour leur infliger les supplices les plus cruels.

Dieu voulût enfin manifester dans Saul les effets de sa miséricorde. Comme il approchait de Damas, vers midi, une grande lumière venue du ciel, plus brillante que le soleil, l'environna lui et ceux qui l'accompagnaient. Tous virent cette lumière, et tombèrent par terre saisis de frayeur. Alors Saul entendit une voix qui lui disait très-distinctement : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?* Saul répondit : *Qui êtes-vous, Seigneur ?* Et le Seigneur lui dit : *Je suis Jésus de Nazareth que vous persecutez*, etc. Il lui ordonna d'aller dans la ville, où un de ses serviteurs lui apprendrait ce qu'il avait à faire. Saul alla à Damas, reçut le baptême, et se mit à prêcher J. C. dans les synagogues. Ce fut ainsi qu'un persécuteur fût changé en prosélyte, et devint un des apôtres les plus zélés du Dieu qu'il avait blasphémé. (On l'a dit avec raison), on ne doit jamais désespérer de la conversion du pécheur même le plus endurci et le plus *rebelle*. Il ne faut qu'une *faveur d'en-haut*, un rayon de la *grâce*, pour lui dessiller les yeux et le ramener dans la *bonne voie*.



Rouget pinx.t C. Normand sc.

Planche vingt-cinquième. — *Œdipe et Antigone; Tableau de* M. Rouget.

L'histoire fabuleuse d'Œdipe, fils de Laïus, roi de Thèbes, est une des plus fécondes en évènemens dignes d'exercer l'imagination des artistes. A peine Œdipe a-t-il vu le jour, que son père, croyant éviter le malheur qui lui avait été prédit, le fait exposer sur le mont Cythéron. Un berger, passant par hasard, trouve l'enfant attaché par les pieds à un arbre, le délivre et lui sauve la vie. Il parut, il y a environ quinze ans, un joli tableau représentant ce sujet, pour lequel M. le Thiers, aujourd'hui directeur de l'Académie de Rome, et M. Bidault, l'un de nos plus habiles paysagistes, avaient réuni leurs talens. Vers la même époque, M. Chaudet fit la statue du berger Phorbas, tenant dans ses bras le petit Œdipe qu'il détache de l'arbre (1).

Œdipe, délivré par Phorbas, est présenté à Péribée, reine de Corinthe, qui, n'ayant pas d'enfans, l'adopte et le fait élever comme son propre fils. Le sujet de la présentation d'Œdipe a été traité par M. Meynier, dans un tableau qui fait partie de l'exposition actuelle, et dont nous avons donné la gravure dans ce même volume (2).

Œdipe, devenu grand, part pour la Phocide, et rencontre son père, sans le connaître. Le chemin était étroit; les deux voyageurs se disputent le passage les armes à la main. Laïus est tué par son fils, et l'oracle est accompli.

---

(1) Annales du Musée, tome 1, planche 42.

(2) Planche 13, page 25.

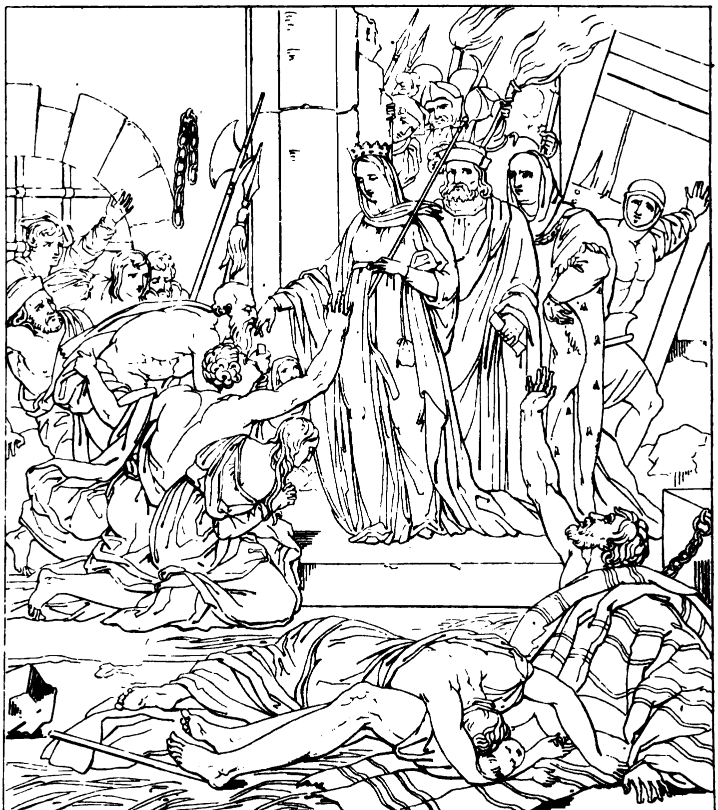
Arrivé à Thèbes, Œdipe trouve la ville désolée par le sphinx. La main de la reine et la couronne sont promises à celui qui délivrera Thèbes. Œdipe est vainqueur et épouse Jocaste, sa mère, qu'il ne connaît pas. Quatre enfans, Ethéocle et Polynice, Antigone et Ismène, furent le fruit de cet hymen funeste.

Œdipe apprend enfin le secret de sa naissance, et se reconnaît tout à-la-fois parricide et incestueux. Jocaste, au désespoir, se donne la mort; Œdipe s'arrache les yeux, est chassé par ses fils, et s'enfuit avec sa fille Antigone, qui seule le soutient et guide ses pas. Il s'arrête près d'un bourg de l'Attique, nommé Colonne, dans un bois consacré aux Euménides.

Ce moment est celui qu'a choisi l'auteur du tableau dont nous donnons l'esquisse. Les figures sont de grandeur naturelle.

On voit sur un rocher isolé Œdipe assis près de sa chère Antigone, qu'il presse doucement sur son sein. Ses yeux baissés annoncent l'accablement qu'il éprouve. Sa fille détourne la tête, et, jetant ses regards hors du tableau, semble indiquer qu'elle voit quelqu'un s'approcher. On découvre dans le fond le portique du temple des Euménides.

Ce tableau est d'un goût de dessin large et assez correct; mais, sous le rapport poétique, peut-être l'auteur ne s'est-il point montré assez pénétré de son sujet. On ne retrouve ni dans l'expression des figures, ni dans l'ajustement et les nuances des draperies, ni même dans l'effet général du tableau, cet abandon, cette austérité que la situation commande. M. Rouget semble avoir été plus heureux dans l'exécution de quelques portraits qu'il a exposés au salon; ils caractérisent plus positivement son talent.



Beannier pinx.t C. Normand sc.

Planche vingt-sixième. — La reine Blanche de Castille délivrant des prisonniers; Tableau de M. Beaunier.

L'exposition actuelle offre quelques productions d'un ordre supérieur dans le goût historique. Mais on observe avec regret qu'ils étaient depuis long-temps connus, et que, parmi les tableaux du même genre offerts cette année pour la première fois, les plus remarquables seraient tout au plus de deuxième ou troisième classe. Il y a trente ans, on les eût peut-être cités comme des chefs-d'œuvre; aujourd'hui c'est trop peu pour exciter, nous ne disons pas l'admiration, mais seulement l'attention du public, devenu plus sévère en raison du progrès de l'art. Espérons que nos premiers artistes qui, depuis deux ans, ont vécu dans le repos, ou travaillé dans le silence de l'atelier, et que nos jeunes peintres, dont les circonstances publiques ont troublé les travaux, sortiront bientôt de cette espèce de léthargie, et produiront au Salon prochain des ouvrages dignes de soutenir la gloire de notre Ecole.

Le tableau de M. Beaunier est un de ceux que la grandeur des proportions et que la multitude des ouvrages reçus à l'exposition n'ont pas permis de placer à portée du spectateur. Les détails échappent à la vue. On y distingue cependant des groupes bien disposés, un dessin soutenu, et des masses d'ombres et de lumières distribuées avec intelligence. En voici le sujet, tel qu'il est indiqué dans la notice du salon. « Blanche de Castille, mère de S. Louis, indignée de la dureté avec laquelle le chapitre de Paris traitait

dans les prisons ses malheureux serfs, en fait enfoncer les portes; elle-même, avec son sceptre, donne le premier coup pour enhardir ceux qui hésitaient, et délivre ces malheureuses victimes de la puissance féodale. »

Salon de 1824.

Pl. 27.



Ducis pinx.t

C. Normand sc.

Planche vingt-septième. — Captivité du Tasse ; Tableau de M. Ducis.

Les historiens du Tasse ne sont pas d'accord sur les motifs qui le privèrent de la faveur d'Alphonse, duc de Ferrare. Mais le désespoir du poète fut extrême, et dans ses fureurs il ne gardait aucune mesure. Il éclatait en injures contre toute la maison d'Est, contre le duc, contre toute sa cour. Ces violences furent considérées comme l'effet d'une entière aliénation d'esprit. Alphonse le fit arrêter et conduire à l'hôpital de Sainte-Anne, où l'on enfermait les fous.

On ne peut expliquer, encore moins justifier les indignes traitemens que le Tasse éprouva dans cette humiliante détention. Il resta plusieurs mois dans un tel abandon, dans un dénuement si absolu, qu'il paraît avoir manqué des secours les plus nécessaires. « Le désordre de ma barbe et de mes cheveux, écrivait-il à un de ses amis, le défaut de vêtemens et l'horrible malpropreté qui m'environne, ne sont qu'une partie de mes maux ; la solitude, mon ennemie naturelle, la solitude, que j'ai en horreur, aggrave le poids de mes souffrances et rend ma situation affreuse. » C'est dans cet état déplorable que Michel Montagne le vit en passant à Ferrare. M. Ducis en a fait le sujet du petit tableau dont nous donnons ici l'esquisse ; il a pour pendant celui qui représente le Tasse lisant ses vers à la princesse Eléonore (1), par le même artiste.

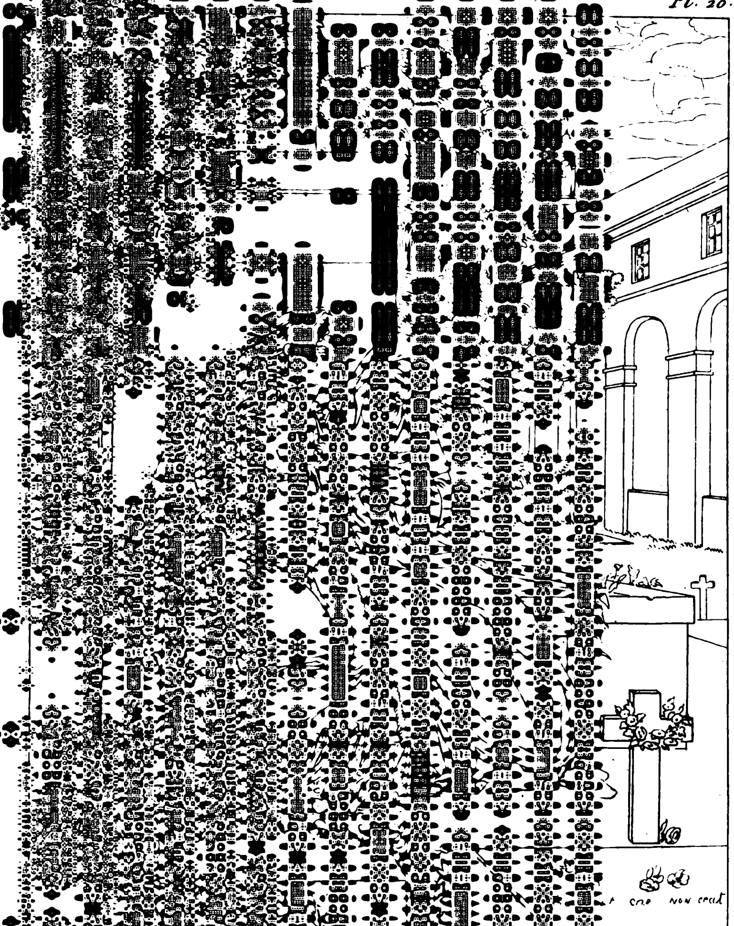
(1) Planche 17 de ce volume, page 27.

Planche vingt-huitième. — Mademoiselle de la Vallière au couvent de Chaillot.

Mademoiselle de la Vallière, d'après les conseils de madame de Thèmines, ayant pris la résolution de se retirer au couvent de Chaillot, assista, le jour même de son entrée, à une cérémonie funèbre. On y rendit les derniers devoirs à une jeune religieuse qui, lors du premier séjour de mademoiselle de la Vallière dans ce couvent, lui avait témoigné une amitié particulière. Après la cérémonie, comme la soirée était belle et le temps serein, mademoiselle de la Vallière s'assit avec madame de Thémines sur le banc de la fontaine, et répandit des larmes sur la tombe de son amie.

Des quatre tableaux que M. Ducis a exposés au Salon, celui-ci paraît avoir réuni le plus de suffrages. La situation est intéressante, et l'exécution annonce un pinceau plus exercé. La scène est éclairée par la lune, dont les reflets sont assez bien indiqués. Le peintre, pour établir un contraste dans l'effet de son tableau, y a introduit une lumière secondaire, celle d'une lanterne placée aux pieds du banc. Cette opposition a fait fortune dans le public; mais nous pensons qu'elle était d'autant moins nécessaire, qu'elle détourne l'attention de l'objet principal. Cet artifice, très-souvent employé par les peintres de genre, lorsqu'ils ont à représenter un effet de lune, semble ici nuire tout-à-la-fois à la dignité des personnages et à la vraisemblance, et ne devoir trouver place que dans les compositions insignifiantes, ou lorsque le sujet l'exige absolument

Pl. 28.



C. Normand sc.

Salon de 1814. Pl. 29.



Garnier pinx! C. Normand sc.

Planche vingt-neuvième. — Euridice; Tableau de **M. Garnier.**

Euridice, piquée par un serpent, tombe évanouie dans les bras d'une de ses compagnes. Orphée se précipite sur le corps de son épouse, presse une de ses mains, et cherche, mais vainement, à la rappeler à la vie.

La composition de ce tableau, dont les figures n'ont guères plus de trois pieds de proportion, est animée par un coloris frais et brillant : la nature du sujet semblerait exiger un ton plus austère, moins égal, et les formes d'un dessin plus soutenu; mais on y reconnaît le pinceau d'un artiste expérimenté.

M. Garnier a de nouveau exposé au Salon son grand tableau de la Mort de Priam, connu depuis long-temps, toujours cité avec éloges, et exposé pendant plusieurs années au Musée de Versailles; Eponine et Sabinus, figures de grandeur naturelle; et les Funérailles de Dagobert, morceau destiné pour la sacristie de l'église de Saint-Denis. Nous avons publié dans le temps la gravure de ces deux derniers tableaux (1).

(1) Annales du Musée, Salon de 1810, pl. 47, page 69, et Salon de 1812, tome 1, pl. 37, page 55.

Planche trentième. — La Mère abandonnée ; Tableau de **Mlle Mauduit.**

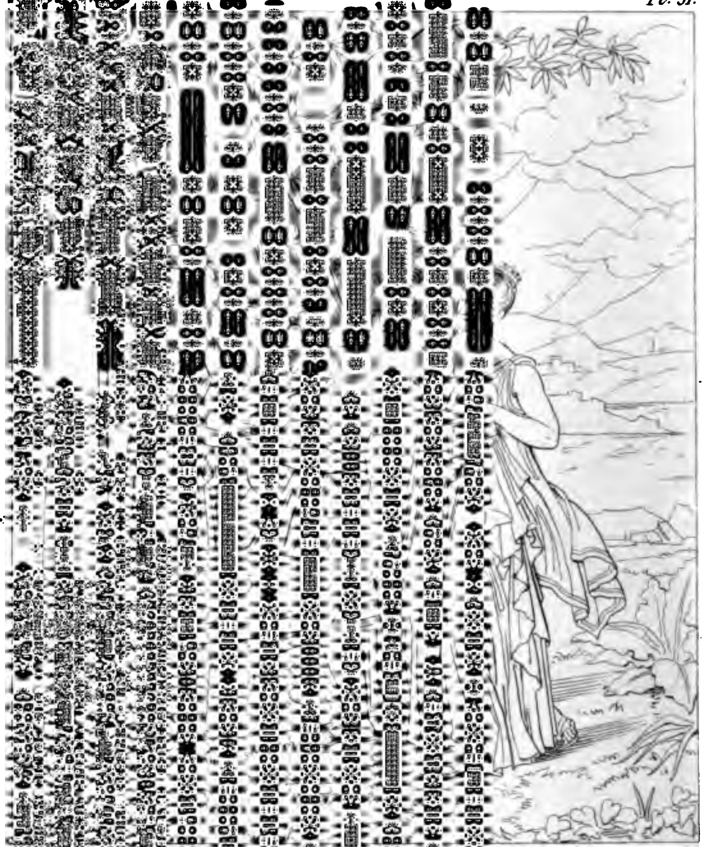
Sans le titre sous lequel ce tableau est désigné dans le catalogue du Salon, on serait porté à interpréter tout autrement l'intention du peintre. En effet, cette jeune femme d'une physionomie gracieuse, dans l'attitude la plus calme, et vêtue d'une manière élégante et recherchée, annonce, dans son regard et dans tous ses traits, une mère heureuse plutôt qu'une *mère abandonnée.* Cette lettre, ce portrait qu'elle vient de contempler, indiquent tout aussi bien l'absence que l'infidélité du père de cet enfant, qui fait en ce moment sa joie ou sa consolation. Mais gardons-nous de chagriner l'auteur de ce joli petit tableau, en faisant trop remarquer une équivoque, ou, si l'on veut, un défaut qui, à dire vrai, ne tire point à conséquence dans les compositions de cette nature. Les sujets du genre romantique ou anecdotique (genre de création nouvelle), fondés, pour la plupart, sur des sujets trop peu connus et d'un faible intérêt, n'offrent assez souvent qu'un thême bannal, propre à faire briller une pose agréable ou un costume de pure fantaisie; tantôt la fraîcheur des teintes, tantôt la grâce ou la finesse des caractères, ou quelque effet singulier de clair-obscur. Si Mlle Mauduit n'a pas eu d'autre intention, elle a atteint son but et mérité des encouragemens. Sans doute elle eût été moins heureuse, si, à l'exemple de quelques-unes de ses émules, elle se fût abusée sur ses propres moyens, et eût entrepris un travail au-dessus de ses forces.

La famille de Mlle Mauduit est féconde en talens. Son frère, architecte de l'empereur Alexandre, doit cette distinction aux succès qu'il a obtenus, très-jeune encore, dans son art; et M. Mauduit, leur père, l'un de nos plus savans mathématiciens, jouit depuis long-temps dans toute l'Europe d'une réputation justement acquise.



Mlle Mauduit pinxt. C. Normand sc.

Pl. 31.



C. Normand sc.

Planche trente-unième. — *La Fontaine acadine ; par* M. Moench.

« La fontaine acadine était célèbre en Sicile, et avait la propriété de faire connaître la sincérité des sermens. On les écrivait sur des tablettes qu'on jetait dans le bassin de la fontaine : ceux des amans fidèles surnageaient, mais ceux qui ne contenaient que des parjures coulaient à fond. »

Tableau d'une composition agréable, et dont les figures ont environ quatre pieds et demi de proportion. On voit sur le devant un jeune homme conduisant sa maîtresse au bord de la fontaine, et faisant une épreuve qui lui est favorable. Plus loin, une jeune fille voit avec tristesse couler au fond de l'eau les tablettes sur lesquelles un amant infidèle a écrit ses sermens.

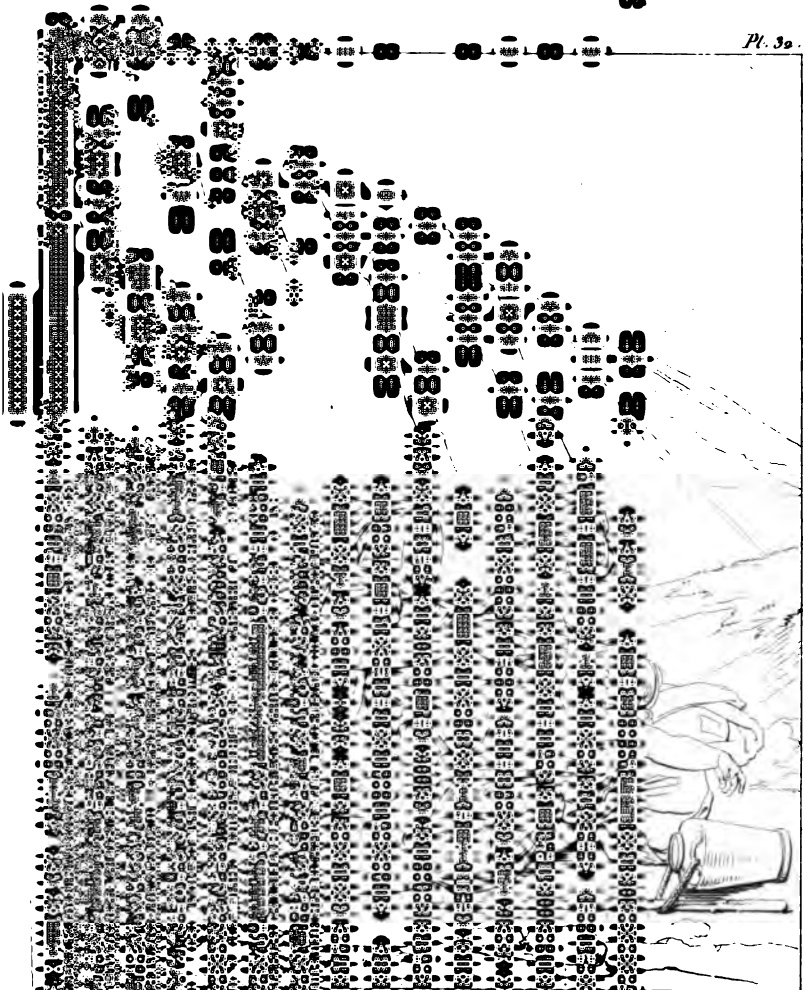
L'imitation du style antique, mais peut-être aussi un peu d'affectation, caractérisent ce tableau que nous croyons être le premier ouvrage de l'auteur ; du moins on y trouve une certaine grâce, une certaine résolution dans l'effet. Un peu d'uniformité dans les teintes locales empêche qu'il ne soit aussi piquant que le promet la disposition générale.

Planche trente-deuxième. — *Agar ; Tableau de* **M. Lordon.**

Ce tableau, de moyenne proportion, et dont le premier aspect frappe agréablement la vue par une réunion de teintes chaudes et brillantes, est la production d'un pinceau gracieux et facile. Le sujet s'expliquerait plus clairement, et la composition aurait un plus grand caractère, si l'on apercevait l'ange du Seigneur appelant Agar, et lui indiquant le puits où elle pourra puiser de l'eau pour appaiser la soif du jeune Ismaël. On peut même remarquer, sans chercher à faire ici preuve d'érudition, que l'enfant est représenté beaucoup trop jeune. Ismaël, selon l'Ecriture, avait au moins quatorze ans à l'époque de la naissance d'Isaac ; et ce fut en voyant jouer ensemble ces deux enfans, que Sara conçut de la jalousie et fit renvoyer Agar et Ismaël, de peur que le fils de l'Egyptienne ne partageât un jour avec Isaac la succession d'Abraham.

Quant au dessin, au costume, au coloris de ce tableau, on est porté à croire que l'artiste a plutôt adopté un système particulier, que l'étude simple et vraie de la nature. Ce morceau, qui d'ailleurs n'est dénué ni d'intérêt ni d'agrément, semble avoir été entièrement exécuté *de pratique*, c'est-à-dire d'imagination ou de réminiscence, et sans le secours des modèles.

Pl. 32.



C. Normand sc.

Salon de 1814.

Pl. 33.



Guersant inv.t

C. Normand sc.

Planche trente-troisième. — Le Retour de l'Enfant prodigue, bas-relief en plâtre; par M. Guersant.

L'histoire de l'Enfant prodigue est féconde en traits dignes d'exercer le talent des poètes et des artistes. M. Guersant, sculpteur, a pris pour sujet de son bas-relief le retour de l'Enfant prodigue dans le sein de sa famille. Il suffit de jeter les yeux sur l'esquisse qui en offre la composition, pour en bien saisir la marche et en distinguer les motifs.

M. Guersant a placé au Salon un second ouvrage, dont le sujet est Louis XVIII accordant la grâce d'un malheureux condamné aux fers. Cette grâce est sollicitée auprès de S. M. par M. Dubois, curé de Sainte-Marguerite.

Planche trente-quatrième. — *Rodolphe de Hapsbourg et Anne de Hohenberg, sa femme, au berceau de leur fils aîné expirant.*

Les sujets de ce genre sont singulièrement en vogue depuis quelques années, et les dames artistes semblaient avoir droit de s'en emparer exclusivement. Des hommes, destinés par la nature de leurs études à fournir des productions plus solides, ont fait des excursions sur ce domaine d'une exploitation moins laborieuse, et semblent même vouloir y fixer leurs conquêtes. Leur intérêt particulier pourra y gagner; l'intérêt de l'art y perdra incontestablement.

Ce tableau, dont les figures ne paraissent pas avoir plus de 18 à 20 pouces de proportion, est bien composé et vrai sous le rapport de l'expression. Il ne laisse guères à désirer qu'un peu plus de noblesse dans les têtes du père et de la mère, de jeunesse dans celle de l'enfant, et en général plus de légèreté dans le pinceau.

Mme Lemire a replacé au Salon son joli tableau de Mlle de la Vallière, qui y fut exposé il y a deux ans (1).

(1) Voyez Salon de 1812, tom. 1, pl. 63, pag. 85.

Salon de 1814.

Pl. 34.



M.me Lemire pinx.t

C. Normand sc.



Prud'hon pinx.t C. Normand sc.

Planche trente-cinquième. — Un jeune Zéphir se balançant au-dessus des eaux; Tableau de M. Prud'hon.

Zéphire, fils d'Eole et d'Astrée, était regardé chez les Grecs comme le vent d'Occident, dont le souffle portait la fraîcheur dans le climat brûlant qu'ils habitaient. Les poètes lui donnent les traits d'un jeune homme d'un air doux et serein, des ailes de papillon et une couronne composée de toutes sortes de fleurs, pour désigner son influence bienfaisante sur toute la nature. Mais, pour enrichir leurs fictions, les poètes, ainsi que les peintres, se sont plus à multiplier la famille des Zéphirs de même que celle des Amours. Ovide peint les Zéphirs occupés à parer de fleurs l'enfance du monde, que la poésie place toujours à l'époque du printemps. L'Albane, dans ses tableaux des Elémens et des Saisons; le Corrège et Raphaël, dans leurs riantes allégories, ont représenté de nombreux groupes d'Amours sous l'aspect le plus gracieux et dans les attitudes les plus séduisantes et les plus variées.

En jetant le premier coup-d'œil sur ce joli tableau de M. Prud'hon, et avant de savoir sous quel titre il le produit à l'exposition, on est porté à croire que l'auteur n'avait eu d'abord d'autre intention que de représenter un enfant de neuf à dix ans prêt à se baigner, et se tenant à deux branches pour descendre plus doucement dans le lit du fleuve; mais que, dans la suite de son travail, M. Prud'hon a saisi une idée imprévue et transformé cet enfant en Zéphir, en lui donnant des ailes de papillon et cette draperie légère

qui voltige au-dessus de ses épaules. Cette supposition paraît d'autant mieux fondée, que le Zéphir, pour *se balancer au-dessus des eaux*, n'a besoin que du mouvement de ses ailes; l'effort qu'il paraît faire en saisissant une branche pour se soutenir dans les airs, détruit toute idée de la légèreté qui le caractérise. Au surplus, quelle que soit la justesse de cette observation, à laquelle nous sommes loin d'attacher aucune importance, ce nouvel ouvrage de M. Prud'hon ne fait que confirmer la réputation qu'il s'est depuis long-temps acquise pour la grâce et le moëlleux du pinceau, réputation d'autant mieux fondée, que les artistes ont été les premiers à la confirmer; car si le public s'arrête plus volontiers aux productions qui se font remarquer par une imitation forte et purement individuelle, les hommes de l'art savent mieux apprécier les beautés idéales, lorsqu'elles ne s'écartent pas des limites tracées par la raison et par le goût.

On voit au Salon deux autres tableaux de M. Prud'hon, qui y ont été exposés anciennement : *La Justice divine poursuivant le Crime* (1), *Psyché enlevée par les Zéphirs* (2).

---

(1) Salon de 1808, tom. 1, pl. 20, pag. 52.
(2) Salon de 1808, tom. 1, pl. 29, pag. 63.

Salon de 1814.

Pl. 3



Bergeret pinx.t

C. Normand sc.

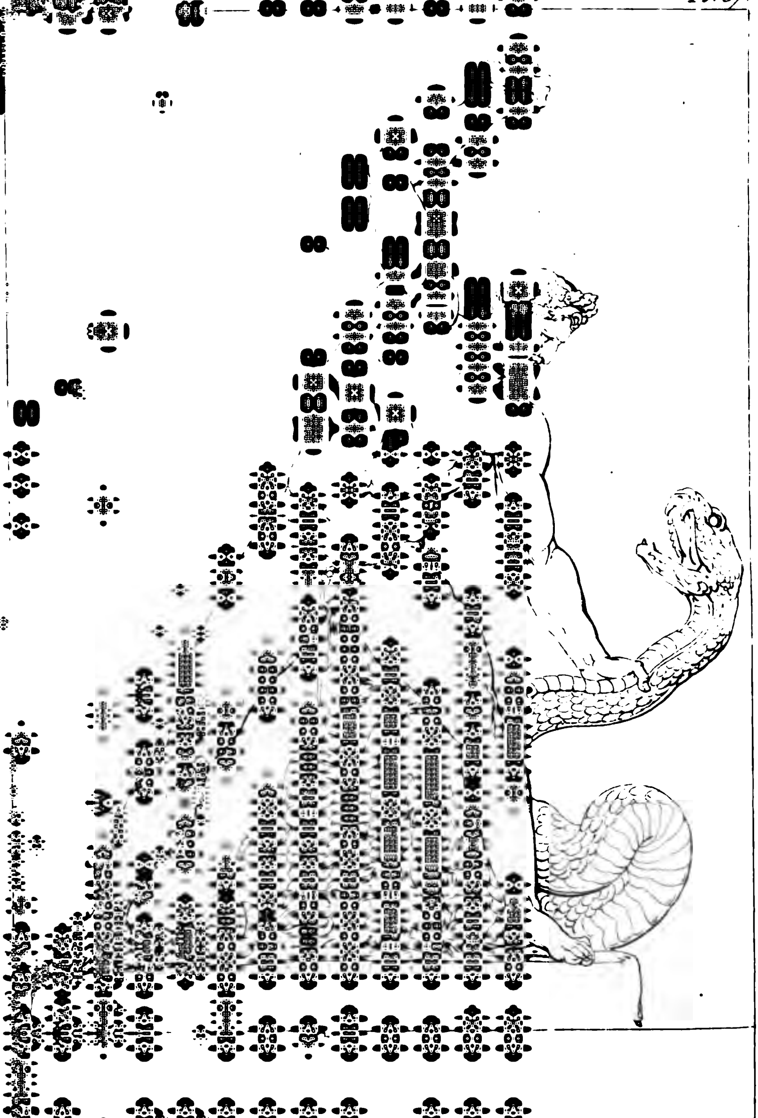
Planche trente-sixième. — Anne de Boulen condamnée à mort.

Ce joli tableau de chevalet, l'un des plus intéressans et des mieux rendus de l'exposition, est annoncé sous le simple titre *d'Anne de Boulen condamnée à mort.* L'auteur, qui n'explique pas autrement son sujet, a représenté cette jeune et malheureuse reine assise dans son appartement, accompagnée de deux de ses femmes, et assistée d'un évêque. On voit plus loin quelques autres ecclésiastiques. A genoux devant la reine, un personnage, dont le costume annonce un membre du tribunal qui a jugé Anne de Boulen, paraît lui donner lecture de l'arrêt qui la condamne. Derrière ce personnage on aperçoit un juge debout, et les gardes qui les ont escortés.

A moins que l'auteur du tableau n'ait eu quelque tradition qui l'autorise à représenter Anne de Boulen recevant sa sentence de mort au moment de quitter son appartement pour aller à l'échafaud, on pourrait croire qu'il s'est permis une licence ou un anachronisme. Hume, dans son Histoire d'Angleterre, s'exprime ainsi : « La reine et son frère furent jugés par une assemblée des pairs, composée du duc de Suffolk, du marquis d'Exeter, du comte d'Arundel et de vingt-trois autres ; leur oncle, le duc de Norfolk, y présidait comme grand-maître d'Angleterre... Quoique la reine ne fût assistée d'aucun conseil, elle se défendit avec beaucoup de force et de présence d'esprit ; les spectateurs ne purent s'empêcher de l'absoudre au fond de leur ame. Cependant cet odieux tribunal rendit un

jugement contre elle et Rocheford. Le dispositif de l'arrêt fut qu'elle serait brûlée ou décapitée, *selon le bon plaisir du roi.* Lorsque cette terrible sentence fut prononcée à la reine, elle n'en parut point épouvantée; mais, levant les yeux au ciel, elle dit : « O mon père ! « ô mon créateur ! vous qui êtes la voie de la vie, vous « savez que je ne mérite pas la mort. » Elle se tourna ensuite vers ses juges, et fit des protestations les plus pathétiques de son innocence. »....

« En effet, dit ce même historien, l'innocence de cette reine infortunée ne peut raisonnablement être révoquée en doute. Henri lui-même, dans les plus violens accès de sa rage, ne savait qui accuser d'être son amant; quoiqu'il imputât cet attentat au propre frère de cette princesse et à quatre autres personnes, il ne put en établir la moindre preuve. Le roi acheva de la justifier de la manière la plus convaincante, en épousant Jeanne de Seymour le lendemain même de cette exécution. L'impatience de ce prince à satisfaire sa nouvelle passion lui fit braver toutes les bienséances; son cœur faible et barbare ne fut pas même attendri un moment par la catastrophe sanglante d'une personne qui avait été long-temps l'objet de son amour effréné. » Onze ans auparavant, Henri avait fait annuller son mariage avec Catherine d'Arragon pour épouser Anne de Boulen, qui n'était que simple demoiselle et avait été nommée fille d'honneur de cette reine.



C. Normand sc.

Planche trente-septième. — Hercule combattant Achéloüs métamorphosé en serpent ; Statue de M. Bosio.

Les personnes qui croient trouver dans l'histoire l'explication de la fable, voient dans Achéloüs un fleuve de Grèce, qui coulait entre l'Etolie et l'Acarnanie, dont les inondations fréquentes désolaient les campagnes de Calydon, et, confondant les limites, faisaient naître des guerres entre les peuples de ces contrées. Hercule fit construire des digues, et rendit le cours du fleuve uniforme. La métamorphose d'Achéloüs en serpent exprime les sinuosités de son cours ; son changement en taureau, les ravages que ses débordemens causaient dans les campagnes, etc. Les mythologues ont donné à ces évènemens une explication toute allégorique, et plus favorable aux arts et à la poésie. Selon eux, Achéloüs, fils de l'Océan et de Thétis, était amant de Déjanire qui lui avait été promise ; il la disputa à Hercule, mais il fut vaincu. Aussitôt il prit la forme d'un serpent, mais il fut encore défait. Sa métamorphose en taureau ne fut pas plus heureuse.

La plupart des statuaires ont représenté Hercule dans un moment de repos. M. Bosio, auteur de la statue dont nous donnons ici le trait, l'a mise en action, ce qui lui donnait le moyen de caractériser plus éminemment un demi-dieu renommé par sa force extraordinaire. Il s'est en même temps imposé un objet important d'étude et d'émulation. Son sujet, comme l'indique le titre, est *Hercule terrassant Achéloüs métamorphosé en serpent*; l'aspect de la gravure jointe à

cet article ne laisse rien d'obscur sur l'idée de la composition de ce groupe très-imposant par sa masse et par le mérite de l'exécution. Il a reçu au Salon un accueil très-favorable, et a, plus que tout autre ouvrage du même genre, attiré et fixé l'attention du public.

Le mouvement de la figure est grandiose, et les détails en sont rendus avec une habileté peu commune. Si l'auteur laisse quelque chose à desirer, c'est dans le rapport des membres avec la tête; l'action musculaire des premiers paraît un peu tourmentée, lorsque l'expression de la tête ne semble pas suffisamment animée; on croit que le bras droit est un peu court, et que les cuisses sont trop fortes par rapport aux bras. Le travail de la figure du serpent est un peu minutieux; s'il était plus large et plus moëlleux, il arrêterait moins l'œil du spectateur, dont l'attention se reporterait toute entière sur l'objet principal. Au reste, ces détails et ce manque de proportion, s'il existe, seraient faciles à rectifier, dans le cas où le modèle recevrait son exécution en marbre. Il a au moins neuf pieds de hauteur.

Salon de 1814 Pl. 38.



Trezel pinx.t C. Normand sc.

Planche trente-huitième. — Phèdre jugée aux enfers ;
Tableau de M. Trézel.

Quoique l'auteur paraisse avoir tiré son sujet d'une scène de la tragédie de Racine, elle appartient toute entière au peintre. Le poète n'a fait que l'indiquer par ces vers qu'il a mis dans la bouche de Phèdre, et le peintre a mis en action une pensée purement abstraite :

> Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale ;
> Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale ;
> Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
> Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
> Oh ! combien frémira son ombre épauvantée
> Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
> Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
> Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
> Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?
> Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
> Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
> Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
> Pardonne. . . . .

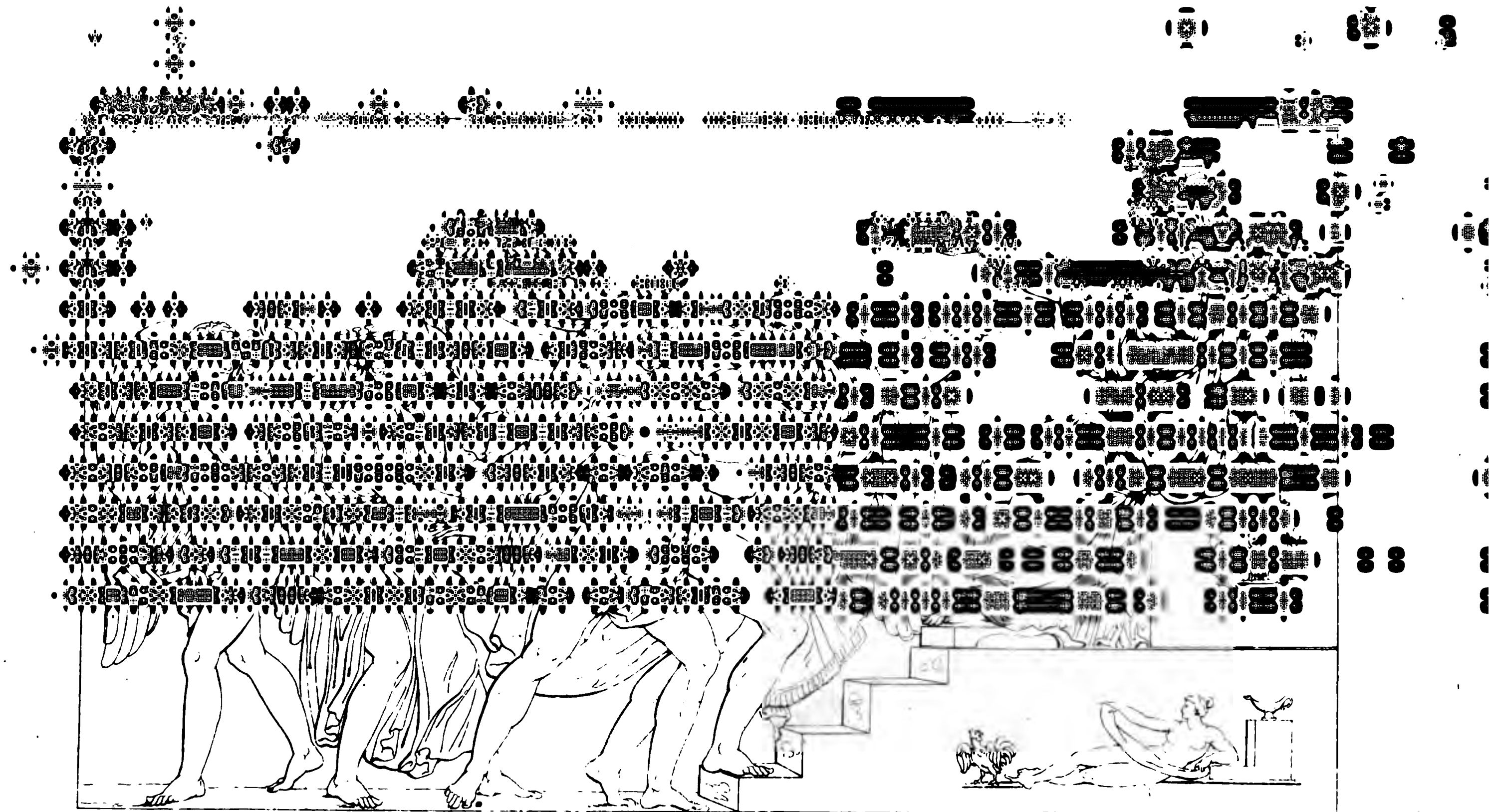
Le peintre a supposé que Phèdre, descendue aux enfers, se présente seule au tribunal terrible présidé par Minos ; elle tient encore l'épée qu'elle avait arrachée des mains d'Hippolyte : elle paraît plongée dans l'abattement de la honte et de la douleur. Le voile qui lui couvrait le visage s'est écarté et laisse apercevoir ses traits. Minos, ayant à ses côtés Eaque et Radamanthe, se lève, saisi d'horreur, et laisse tomber l'urne fatale. Le lieu de la scène est un palais d'une architecture austère ; il est placé sur les bords même de l'Achéron, où l'on aperçoit dans le lointain Caron conduisant sa barque. Le fond représente une voûte

de rochers immenses et de l'aspect le plus lugubre. Le groupe des trois juges est éclairé par la lumière d'une lampe suspendue au-dessus de la tête de Minos. La figure de Phèdre est frappée d'un large rayon d'une lumière argentine, semblable à celle que donnerait le disque de la lune. L'opposition de ces deux lumières peut paraître piquante, mais le contraste n'est pas exempt d'affectation, et nuit à l'harmonie de l'ensemble. Au reste, la composition et le dessin de ce morceau sont assez bien sentis et d'un bon style. Dans la figure de Phèdre, les draperies manquent de légèreté, et la forme du voile qui s'élève au-dessus de sa tête ajoute encore à ce défaut.

M. Trézel a de nouveau exposé son tableau de *la Fuite de Caïn*, que l'on a vu au Salon dernier (1).

---

(1) Salon de 1812, tom. 2, pl. 25, pag. 59.



Regnier inv.t

C. Normand sc.

Planche trente-neuvième. — Le Temps entraînant l'Homme vers la Sagesse, lui fait abandonner la Volupté; Bas-relief par M. Roguier.

Un jeune homme, que le Temps conduit vers la Sagesse, mais que l'Amour et la Volupté cherchent à retenir, semble abjurer les vains plaisirs pour rendre hommage à la déesse des sciences et des arts, qui lui présente une palme et la couronne immortelle. Les figures de ce bas-relief ont environ trois pieds et demi de proportion : ce n'est encore qu'un modèle en plâtre. Nous ignorons s'il doit recevoir son exécution en marbre.

Cet ouvrage est le début de l'artiste, mais le sujet, loin d'avoir le mérite de la nouveauté, est depuis si long-temps rebattu, qu'il ne pouvait fixer l'attention des connaisseurs que par la beauté de l'exécution, et celle du morceau dont il s'agit laisse desirer plus de finesse et de fermeté; toutefois la composition n'est pas sans agrément, et si M. Roguier eût choisi pour motif quelque idée moins vague, ou quelque action déterminée, il n'est pas douteux que le public eût tenu plus de compte des soins que l'artiste a mis à l'étude de ce bas-relief.

Planche quarantième. — Homère chantant ses poésies dans une des places de la Grèce; Tableau de **M. Bouchet.**

On ne sait ni l'époque ni le lieu de la naissance d'Homère; on présume seulement qu'il vécut peu de temps après le siège de Troie, et qu'il put en apprendre les principaux évènemens des guerriers qui s'y étaient trouvés. Nous ignorons aussi comment ses poëmes ont été conservés. On prétend que des chantres, appelés rapsodes, les chantaient par parties détachées dans les villes et dans les bourgs, comme les Calédoniens chantaient les poëmes d'Ossian, et que Pisistrate, tyran d'Athènes, fut le premier qui leur donna l'ordre dans lequel ils nous sont parvenus. D'autres pensent que Lycurgue les avaient déjà recueillis.

Enfin, on ne sait rien de certain sur sa vie; on assure qu'il vécut pauvre et aveugle; que, méconnu et dédaigné de son vivant, il fut réduit à mendier son pain dans les sept villes, qui, après sa mort, se disputèrent l'honneur d'avoir été son berceau et élevèrent des temples à sa mémoire.

Ces différentes traditions ont sans doute dirigé l'auteur du tableau dans le choix de sa composition. Homère, assis à l'entrée d'un temple, chante ses vers sublimes en s'accompagnant sur la lyre; ses paupières baissées annoncent que ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière. Les offrandes qu'il reçoit de la foule dont il est entouré indiquent son affreuse indigence. Un rapsode, assis à ses pieds sur la première marche du péristyle, paraît recueillir ses poésies. A l'émotion

Salon de 1824 Pl. 40.



Bouchet pinx.t C. Normand sc.

qu'éprouve un guerrier attentif aux chants d'Homère, on peut supposer qu'ils rappellent en ce moment quelques scènes de la guerre des Grecs contre les Troyens.

Ce tableau, dont les figures ont environ deux pieds de proportion, est un des plus agréables et des plus soignés de l'exposition dans le genre historique. Le spectateur s'y arrête avec intérêt, et se plaît à comparer les divers sentimens des personnages qui entourent le poète immortel et se trouvent partagés entre l'admiration et la pitié. L'ordonnance générale du tableau est de bon goût, le dessin ne manque ni de caractère ni de correction. Un coloris moins vif, moins brillant, un effet moins lumineux seraient peut-être plus favorables à l'expression du sujet.

Planche quarante-unième. — Mort d'Hippolyte; Tableau de M. Bordier.

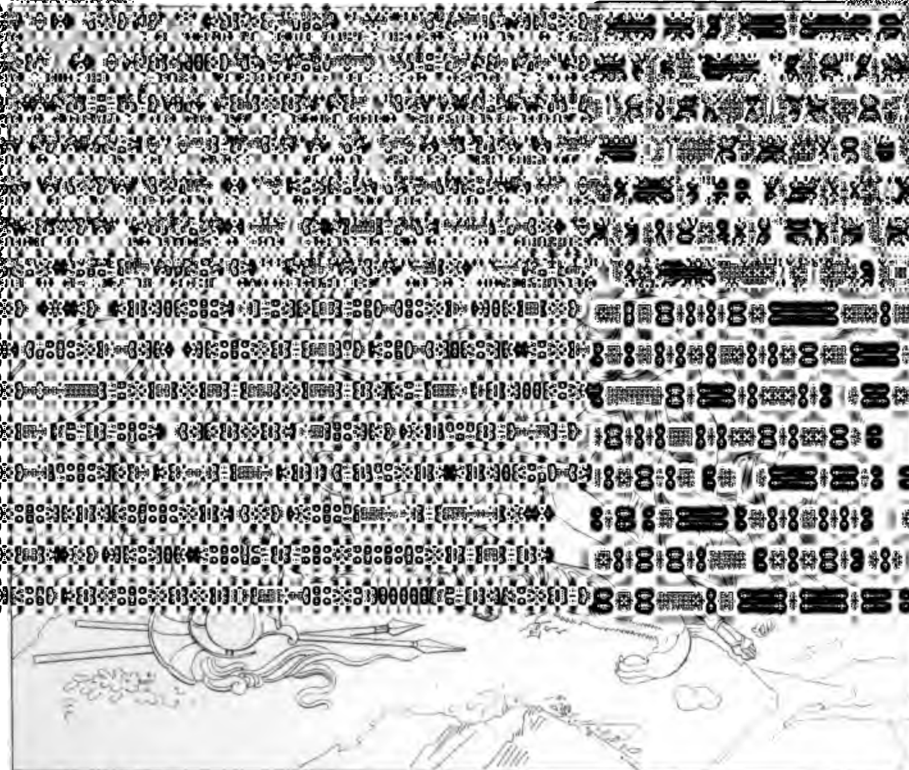
Hippolyte, soutenu par Téramène, jette un dernier regard sur Aricie, son amante. Les débris de son char et de ses armes sont épars autour de lui; ses chevaux fuient au loin à travers les rochers. Le peintre, prenant pour guide l'auteur de la tragédie de *Phèdre*, s'est conformé au récit de Téramène dans l'avant-dernière scène du 5e acte; il n'a supprimé que le personnage d'Ismène, comme étant inutile à l'intérêt du tableau.

> La timide Aricie est alors arrivée :
> Elle venait, seigneur, fuyant votre courroux,
> A la face des dieux l'accepter pour époux.
> Elle approche, elle voit l'herbe rouge et fumante,
> Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)
> Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
> Elle veut quelque temps douter de son malheur;
> Et, ne connaissant plus ce héros qu'elle adore,
> Elle voit Hippolyte et le demande encore.
> Mais trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
> Par son triste regard elle accuse les dieux;
> Et froide, gémissante, et presqu'inanimée,
> Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.....

On n'a pu juger à l'exposition publique que l'ensemble de ce tableau, dont les figures sont d'une très-grande proportion; il a été placé si haut, que les détails ne peuvent être aperçus; mais la composition, quoique un peu théâtrale, et laissant desirer plus de désordre et de chaleur, a paru d'un bon caractère, bien dessinée et rendue avec la fermeté qu'exigent les ouvrages conçus dans de grandes dimensions.

M. Bordier, auteur de ce tableau, a remis à l'exposition celui que l'on a vu au Salon de 1810, et dont il a tiré le sujet de la même tragédie : *le Combat d'Hippolyte contre le monstre* (1).

(1) Annales du Musée, Salon de 1810, pl. 14, page 30.



Bordier pinx.t

Mme Soyer sc.

Salon de 1814. Pl. 42.



Berthon pinx.t M.lle Soyer sc.

Planche quarante-deuxième. — *Phèdre; Tableau de* M. Berthon.

Le Salon de 1814 a présenté plusieurs tableaux dont Phèdre a fourni le sujet; et la plupart des peintres qui l'ont traité, ont emprunté quelque scène de Racine. M. Berthon, auteur du morceau dont il est question, a suivi la tragédie d'Euripide. Entraînée par la puissance de Vénus jusque dans les forêts que parcourt Hippolyte, Phèdre s'est arrêtée dans le lieu le plus sauvage; mais, revenant à elle tout-à-coup, elle profère ces mots: *Où ma raison s'égare-t-elle? je l'ai perdue, les dieux me l'ont ravie.* Cependant Œnone se jette aux genoux d'Hippolyte, qui la repousse avec indignation.

Comme tous ceux que M. Berthon a produits, ce tableau se fait remarquer par un pinceau soigné et un effet vigoureux. Cependant le ton général de celui-ci est un peu noir, et le fond du paysage, quoiqu'il représente une forêt, pourrait être plus lumineux, ou du moins plus transparent dans la masse des ombres.

M. Berthon a replacé un tableau qui eut du succès en 1810. Le sujet est *Angélique et Médor*, figures de grandeur naturelle (1).

(1) Salon de 1810, pl. 13, page 28.

Planche quarante-troisième. — Lancelot du Lac et Genièvre visitant les tombeaux d'Iseult et de Tristan; Tableau de Madame Servières.

Ce tableau de chevalet, d'une composition agréable et d'un effet piquant, a été distingué parmi ceux que l'exposition de 1814 doit au pinceau très-varié de nos dames artistes. Madame Servières, qui n'a exposé que cette seule production, a tiré son sujet du poëme de *la Table ronde*, par M. Creuzé de Lessert.

L'ermite, à la garde duquel sont confiés les restes de Tristan et d'Iseult, vient d'introduire Lancelot du Lac et Genièvre d'Iseult, leurs amis, dans l'antique chapelle où ils reposent.

> .... De Tristan le chien fidèle entré
> Expirait là près d'un maître expiré !
> . . . .
> Prenant racine au tombeau de Tristan,
> Un lierre ami gravissait la muraille,
> Et s'inclinait par le plus doux élan,
> Sur le tombeau d'Iseult de Cornouailles.

Ce joli tableau laisserait bien peu à desirer si la figure de Lancelot du Lac offrait un dessin plus nourri, et si la tête de l'ermite était plus dégagée du col et des épaules.



Mme Servière pinx.t Mme Soyer sc.



Delorme pinx.t M.me Soyer sc.

Planche quarante-quatrième. — Héro et Léandre; Tableau de M. Delorme.

Héro, prêtresse de Vénus à Sestos, fut aimée de Léandre, qui l'avait vue dans une fête, et elle le paya de retour. Son amant était d'Abidos, qui n'était séparé du séjour d'Héro que par un détroit. Léandre le passait à la nage pour aller trouver sa maîtresse qui, pour le guider dans sa route, entretenait toutes les nuits un flambeau allumé au haut d'une tour. Après plusieurs entrevues, la mer devint orageuse; sept jours se passèrent; mais Léandre, impatient, ne put attendre le calme, se jeta à la mer, épuisa ses forces, et les vagues jetèrent son corps sur le rivage de Sestos. Héro, ne voulant pas lui survivre, se précipita dans les flots.

Le moment choisi par l'auteur de ce charmant tableau est l'arrivée de Léandre dans l'appartement de la jeune prêtresse; il n'a point encore repris ses vêtemens; sa maîtresse le couvre de parfums. On voit dans le lointain, au travers de la porte, la chambre et le lit d'Héro. Cette chambre est éclairée par une lampe; le groupe des deux amans est frappé de la lumière de la lune. L'effet de la scène est suave et mystérieux.

On retrouve dans ce tableau, de grandeur moyenne, cette noblesse, cette grâce de formes et de caractère, et cette précision de pinceau que l'artiste paraît avoir puisées à l'école de M. Girodet, dont il est élève. Le maître aurait sans doute joint à l'élégance du dessin un peu plus de correction; ses airs de têtes n'eussent

pas été tout près d'offrir un peu d'affectation et de mignardise; mais l'ensemble n'eût peut-être pas été plus satisfaisant. Ce premier ouvrage d'un jeune artiste, qui donne les plus heureuses espérances, ne se trouve pas compris dans la Notice du Salon, et même n'a été exposé que fort tard, quoique présenté, dit-on, dans le délai accordé aux artistes : nous en ignorons le motif.

Au surplus, M. Delorme n'y a rien perdu; son ouvrage est resté assez long-temps exposé aux regards du public pour que l'auteur en recueille le fruit le plus desirable : des éloges mérités et des encouragemens.



Fremy pinx.t Mme Soyer sc.

Planche quarante-cinquième. — Turenne endormi sur l'affût d'un canon ; Tableau de M. Fremy.

Turenne ayant, dès l'âge de dix ans, entendu répéter plusieurs fois que sa constitution était trop faible pour qu'il pût jamais soutenir les travaux de la guerre, se détermina, pour faire tomber cette opinion, de passer une nuit d'hiver sur le rempart de Sedan. Comme il ne mit personne dans sa confidence, on le chercha inutilement; on le trouva enfin sur l'affût d'un canon où il s'était endormi.

Ce petit tableau de chevalet, fort bien composé, d'un effet vrai et peint franchement, a été acquis par un des descendans de la famille de Turenne.

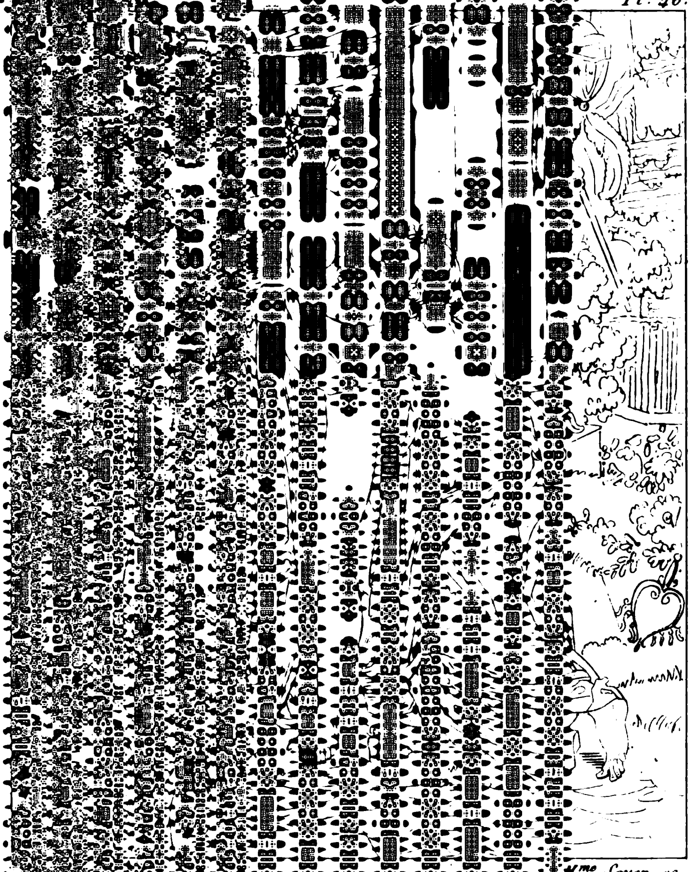
Planche quarante-sixième. — *Renaud et Armide ; Tableau de M.* Berthon.

Si nous nous étions fait une loi de n'admettre dans ce recueil que des ouvrages recommandables sous tous les rapports de l'art, nous aurions été forcés de rejeter un grand nombre de sujets intéressans par le goût de la composition, la grâce de l'expression ou la correction du dessin. Souvent un tableau médiocre pour le coloris ou l'effet pittoresque, ou le maniement du pinceau, ou l'exécution des détails, offre une pensée heureuse, une agréable disposition de masses et de lignes, qui souvent ne font que gagner à être reproduites au simple trait.

Quelques autres tableaux se sont fait remarquer par la fraîcheur et la vivacité des teintes, par la vigueur de l'effet général, la finesse des détails, et cependant, pour la clarté du sujet, l'agencement des lignes, la pose des figures et l'étude du dessin, ont présenté des incorrections si nombreuses, qu'ils ne sembleraient pas mériter une place dans ce volume. Néanmoins nous ne pensons pas devoir user d'une extrême rigueur à cet égard, parce que, parmi les productions de cette dernière classe, quelques-unes ont trouvé grâce aux yeux des connaisseurs, par un genre de mérite dont le public sait toujours gré à l'auteur, la vivacité de la couleur et l'harmonie générale.

Sans en avoir l'intention directe, nous venons de faire tout à-la-fois l'éloge et la critique des ouvrages de M. Berthon. Le trait de ses compositions en est la partie faible; mais ce défaut est souvent racheté par

Pl. 46.



M.me Soyer sc.

l'agrément du pinceau. Le simple trait de la gravure est à-peu-près pour les productions du peintre, ce qu'est un extrait sommaire, une analyse pour les ouvrages de littérature. Dans l'un et l'autre cas il est beaucoup d'ouvrages dont le fond se soutiendrait avec peu de succès s'il n'était soutenu par des agrémens accessoires.

Sans le titre sous lequel ce tableau est annoncé dans le catalogue du Salon, il serait impossible d'y reconnaître Renaud et Armide. Le sujet n'est pas assez spécialement indiqué.

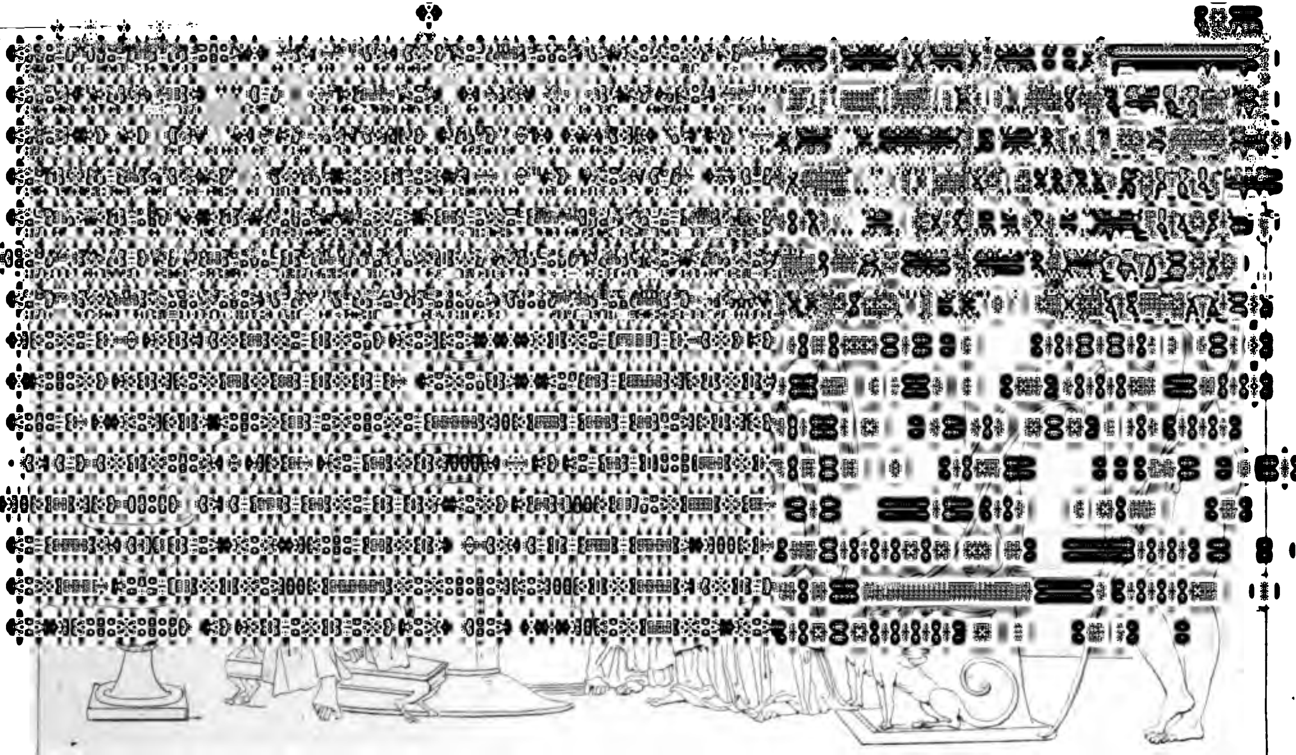
Nous ne répéterons qu'une seule de nos observations précédentes : Un pinceau gracieux, facile, un effet brillant, harmonieux, rachètent, aux yeux de bien des gens, le manque d'élégance, de noblesse et peut-être d'expression que l'on a généralement remarqués dans ce morceau. Les figures sont de grandeur naturelle.

Planche quarante-septième. — Psyché ; Dessin de M. Fragonard.

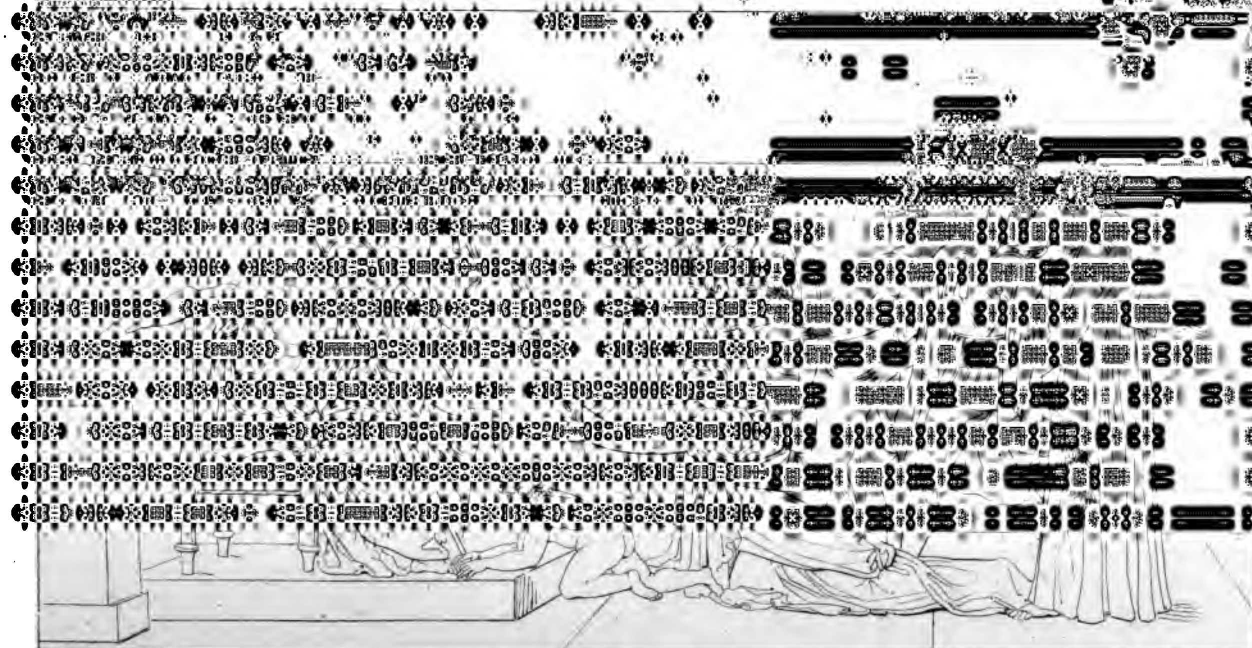
M. Fragonard a exposé au Salon trois dessins capitaux, à-peu-près de même dimension, et dont aucun n'est annoncé dans le catalogue. Nous ne pourrons en donner l'explication que d'après des conjectures.

L'auteur de la composition qui fait le sujet de cet article a représenté Psyché recevant la visite de ses sœurs. Il a sans doute choisi le moment où ces méchantes femmes persuadent à la jeune épouse d'un dieu qui ne s'est point encore fait connaître, que cet époux est un monstre, qui bientôt doit la dévorer. Elles lui conseillent de se munir d'un poignard et de le frapper lorsqu'il sera enseveli dans un profond sommeil. Derrière elles, on voit Cupidon debout, nu, armé de son arc et appuyé sur le dos d'un siège. Il s'est rendu invisible à leurs yeux pour s'assurer de leurs desseins perfides. La scène se passe dans l'appartement de Psyché; le fond en est obscurci par un nuage épais. L'effet de ce morceau est tout-à-fait idéal, et le clair obscur en est très-ingénieux et très-piquant. Les figures ont de la grâce, de l'élégance; et si le dessin n'est pas d'une extrême sévérité, l'artiste y a du moins répandu un charme qui lui est particulier, et lui assure un rang distingué parmi les dessinateurs les plus féconds et les plus spirituels.

Ce dessin est au crayon noir et d'un fini précieux.



Fragonard del.t — Mme Soyer sc.



Fragonard del.t — Mme Soyer sc.

Planche quarante-huitième. —. *Pyrrhus à la cour de Glaucias ; Dessin de M.* Fragonard.

Pyrrhus était encore au berceau lorsqu'Eacide, son père, fut tué par les Molosses révoltés. Quelques serviteurs fidèles étant parvenus à soustraire le jeune prince aux meurtriers qui voulaient massacrer toute la famille royale, s'échappèrent de leurs mains, et se réfugièrent près de Glaucias, roi d'Esclavonie. Ils implorèrent la bonté du monarque, qui redoutait Cassandre, mortel ennemi des Eacides, et ne savait ce qu'il devait faire. Cependant le jeune Pyrrhus, se traînant de lui même aux pieds de Glaucias, prit le bout de sa robe et s'éleva sur ses pieds contre les genoux du roi. Le roi se mit à sourire, et, cédant à la pitié et aux instances de la reine, accueillit l'enfant, le fit élever comme son propre fils, et, lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, le rétablit dans son royaume.

M. Fragonard a traité ce sujet gracieux et touchant comme l'eût fait un sculpteur qui n'aurait voulu produire qu'un bas-relief ou une portion de frise : la composition n'en est point assez nourrie. La simplicité du style antique ne veut point être portée à l'excès, sur-tout dans la peinture ; et le sujet, dont il s'agit, admettait une ordonnance plus riche et plus pompeuse. Quoi qu'il en soit, ce morceau fait honneur au talent de M. Fragonard, et sera toujours bien placé dans le cabinet d'un amateur. Il est exécuté en grisaille, mais avec beaucoup de vigueur, par un mélange de crayon, d'encre de la Chine, de bistre et de blanc.

Nous saisissons cette occasion de rappeler à nos lec-

teurs un tableau représentant le même sujet, par un des maîtres de notre école, M. Vincent, qui, depuis plusieurs années, semble avoir renoncé aux expositions publiques. Ce tableau, d'environ dix pieds de haut sur treize de large, est un des plus beaux de l'artiste. Il fut exposé au Louvre peu de temps avant la révolution. Il avait été commandé par le roi pour être exécuté en tapisserie.

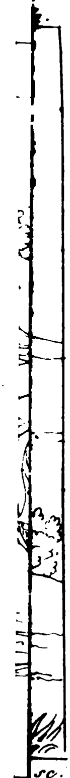


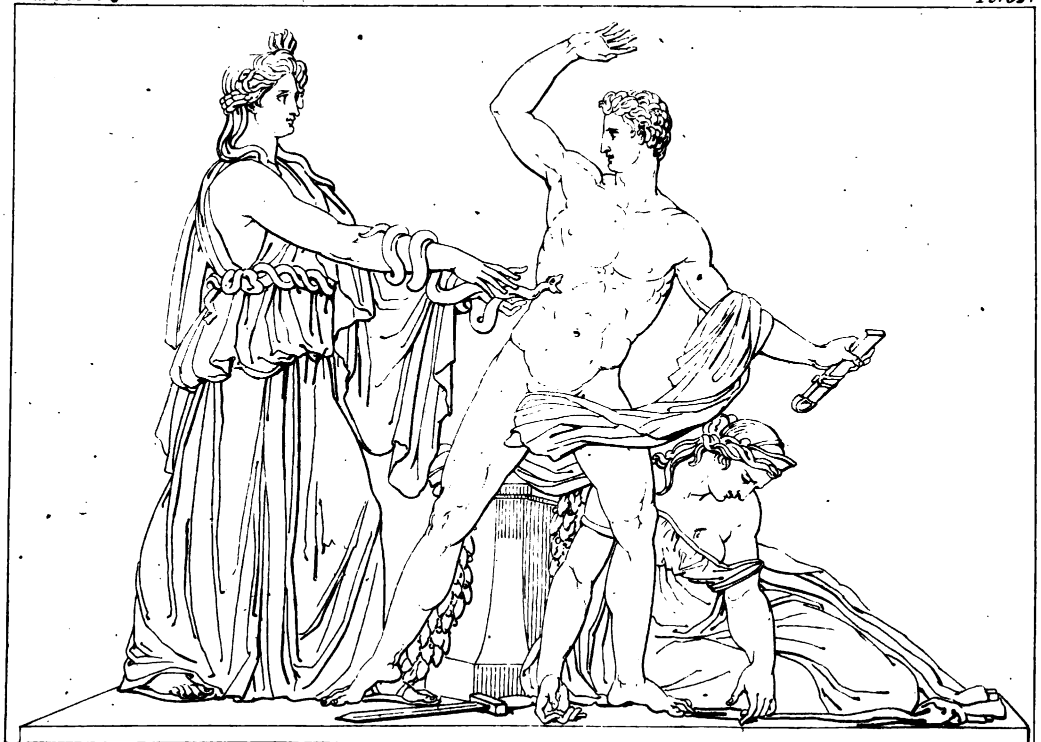
Planche quarante-neuvième, cinquantième et cinquante-unième. — Education de Jupiter; Tableau de M. de Boisfremont.

Rhée, étant grosse de Jupiter, résolut de le soustraire à Saturne qui dévorait ses enfans mâles à mesure qu'ils venaient au monde; elle fit un voyage en Crète, où, retirée dans un antre, elle mit au monde Jupiter et le fit élever par deux nymphes, filles de Mélissus, roi de Crète.

Ce sujet, traité tant de fois par les peintres, offre toujours de nouveaux motifs pour une composition riante et gracieuse, où l'artiste peut se livrer à toute la fraîcheur et la fécondité de ses idées.

Les dimensions de ce tableau annonçent une destination particulière. En effet, il a été commandé à l'auteur pour décorer aux Tuileries un plafond de l'appartement des enfans de France. On s'étonne peut-être que les figures d'un plafond ne soient pas peintes (selon l'usage ordinaire) en raccourci et suivant les règles de la perspective, mais cet usage n'est pas si général que plusieurs peintres d'un mérite supérieur n'y aient dérogé, témoins les noces et l'apothéose de Psyché, par Raphaël, au palais de la Farnésine. L'artiste a peint ces deux grandes pièces comme exécutées en tapisserie et clouées au plafond. De cette sorte les convenances sont observées dans une circonstance où l'effet des raccourcis n'eût été que désagréable, en dérobant à l'œil les principales beautés du dessin auquel un grand développement est nécessaire.

La composition du tableau dont il s'agit est agréable, et le peintre a su tirer parti des dimensions peu favorables d'un cadre trop alongé. On ne jugera pas trop sévèrement un ouvrage qui n'est, à proprement parler, qu'une pièce de décoration. Le dessin pourrait être plus étudié, les carnations plus soignées, les têtes plus finies, les détails plus précis; mais, nous le répétons, la nature du sujet et la destination du tableau semblaient permettre à M. de Boisfremont de travailler de pratique et de réminiscence; il a montré précédemment que l'étude de la nature et le style sévère ne lui sont point étrangers. Le tableau de *Virgile lisant son Enéide devant Auguste et Octavie*, lui fit beaucoup d'honneur au Salon de 1812. Exposé de nouveau en 1814, il a obtenu à son auteur la confirmation des premiers suffrages.



Dupaty inv.t C. Normand sc.

Planche cinquante-deuxième. — Oreste tourmenté par une Euménide, au moment où il vient de frapper Clytemnestre.

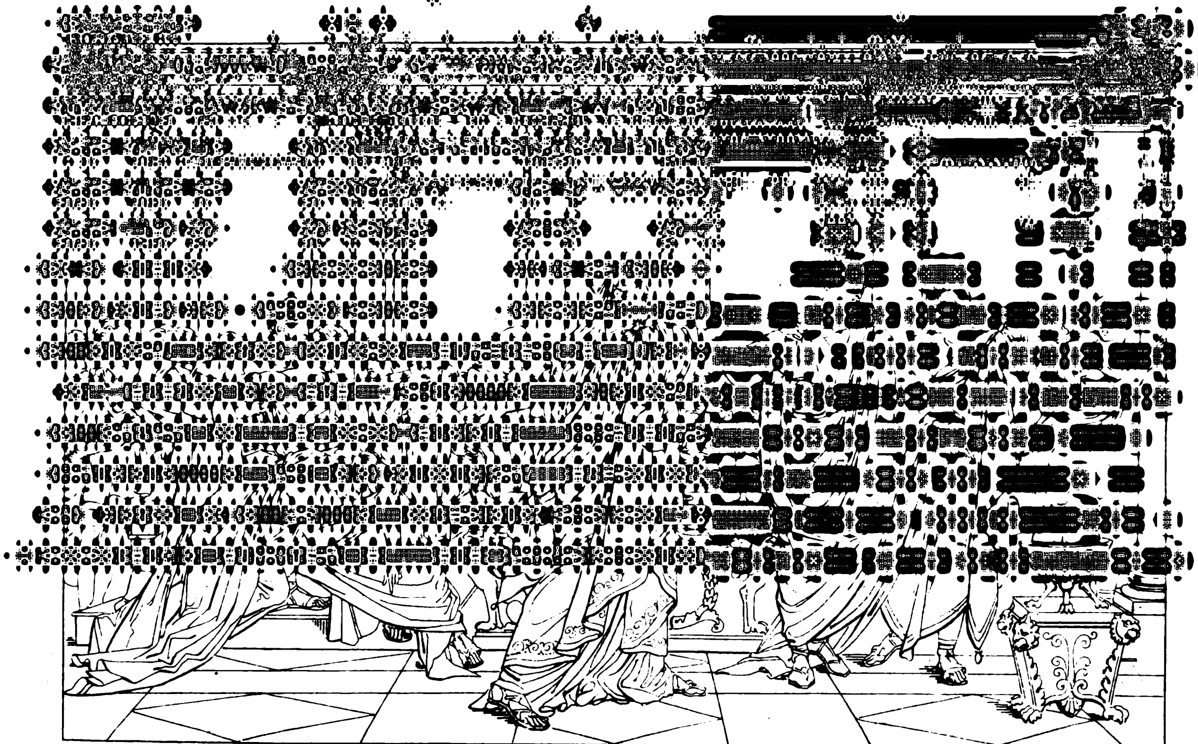
Oreste était encore fort jeune lorsqu'Agamemnon fut assassiné par Clytemnestre et par Egisthe, son complice; il eût été lui-même victime de leur fureur, si Electre, sa sœur, ne l'eût fait retirer chez Strophius, roi de Phocide. Oreste, devenu grand, forma le dessein de venger la mort de son père, vint secrètement à Mycènes, et se cacha chez Electre. On convint d'abord de faire courir dans la ville le bruit de la mort du jeune prince. Egisthe et Clytemnestre, que cette nouvelle comblait de joie, se rendirent au temple d'Apollon pour en rendre grâce aux dieux. Oreste s'y trouva, surprit les coupables, à l'instant du sacrifice, et tua de sa main sa mère et l'usurpateur. De ce moment les Furies commencèrent à tourmenter Oreste.

L'auteur du groupe dont il s'agit dans cet article a choisi l'instant où le fils d'Agamemnon, épouvanté de son propre crime, est tourmenté par une des Euménides. Il vient de jeter son épée et se retourne en fuyant vers la divinité vengeresse qui le poursuit. Elle tient dans ses mains deux serpens qui s'élancent sur Oreste et déchirent le sein du parricide. A ses pieds, et appuyée contre l'autel encore orné de festons, Clytemnestre vient de succomber, et est prête à rendre le dernier soupir.

Ce morceau, l'un des plus considérables de l'exposition de 1814, n'a peut-être pas été conçu dans tous ses rapports de composition, de liaison et d'agence-

ment qui constituent ce qu'on nomme rigoureusement un groupe en sculpture. Peut-être aussi n'y trouve-t-on pas cette exacte unité de style sans laquelle il n'y a point d'Ensemble parfait. Le style dans lequel M. Dupaty a traité la figure de l'Euménide, figure d'un grand et beau caractère, et dans le goût de l'antique, n'est pas également soutenu dans celle d'Oreste, qui semblait demander un mouvement et des formes plus déterminés. La tête, entièrement de profil sur un corps vu de face, présente un peu de gêne dans l'attitude et de roideur dans les muscles du col. La figure de Clytemnestre, tombée et expirante au pied de l'autel, a peu de développement, mais le mouvement en est naturel; comme l'artiste l'a bien fait sentir, elle ne doit tenir que le troisième rang dans la composition de cette scène tragique.

Tel est à-peu-près le résumé des observations critiques auxquelles cet ouvrage a donné lieu, et que nous rapportons avec impartialité. Au surplus on y reconnaît une heureuse réunion des qualités qui constituent un talent très-distingué, l'amour de l'antique et l'étude de la nature; et un goût d'érudition malheureusement peu commun parmi les artistes de nos jours.



Abel pinx.t C. Normand sc.

Planche cinquante-troisième. — La Mort de Britannicus ;
Tableau de M. Abel de Pujol.

Britannicus, trompé par les apparences d'une feinte réconciliation, a reçu de la main de Néron une coupe empoisonnée. Mais à peine a-t-il goûté le fatal breuvage, qu'il tombe sur son lit et rend le dernier soupir.

Le Peintre a tiré son sujet du théâtre de Racine, et a mis en action, sur le second plan de son tableau, ce qui n'est qu'en récit dans la tragédie. Ce récit est fait par Burrhus. Quant à la belle scène qui s'ouvre ensuite entre Agrippine, Néron et Narcisse, vil instrument des cruautés de l'empereur, elle paraît être ici l'objet capital, puisqu'elle occupe le premier plan. L'artiste a été également inspiré par le poète, et a su lier avec goût ces deux scènes isolées. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur rappelant la dernière, celle que M. Abel de Pujol a prise pour motif de l'action principale de son tableau.

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron, j'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort; je reconnais les coups;
Je connais l'assassin.

NÉRON.

Et qui, madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NÉRON.

Moi! Voilà les soupçons dont vous êtes capable;
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable;
Et si l'on veut, madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son fils vous était cher, sa mort peut vous confondre;
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné;
Narcisse a fait le coup; vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame ! . . . . Mais qui peut vous tenir ce langage ?

NARCISSE.

Hé, Seigneur ! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ?
Britannicus, madame, eut des desseins secrets
Qui vous auraient coûté de plus justes regrets :
Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie ;
De vos propres bontés il vous aurait punie.
Il vous trompait vous-même, et son cœur offensé
Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie,
Sur ma fidélité César s'en soit remis,
Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis,
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres :
Mais, vous.

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron : avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler ;
Poursuis : tu n'as pas fait ce pas pour reculer ;
Ta main a commencé par le sang de ton frère ;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais ;
Tu voudrais t'affranchir du joug de mes bienfaits ;
Mais je veux que ma mort te soit même inutile ;
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille :
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi ;
Tes remords te suivront comme autant de furies,
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes :
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien ;
Et ton nom paraîtra dans la race future,
Aux plus cruels tyrans, une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu : tu peux sortir.

Salon de 1814. Pl. 54.



Mallet pinxᵗ. C. Normand sc.

Planche cinquante-quatrième. — Intérieur de l'atelier de Raphaël. Par M. Mallet.

Avant d'avoir vu le tableau, et d'après le titre seul, tel qu'il est inscrit dans le livret du Salon, nous nous attendions à voir le chef de l'Ecole romaine, au milieu d'un vaste atelier, occupé de quelque grand ouvrage, et entouré de nombreux disciples auxquels il donne tout-à-la-fois l'exemple et le précepte. Un élève de l'Ecole française actuelle a traité ce sujet il y a environ quinze ans, et si son tableau, exécuté dans de grandes dimensions, laissait beaucoup à désirer pour la pureté du dessin et l'agrément de la touche, on y trouvait du moins un style et des caractères convenables à l'objet qu'il s'était proposé.

M. Mallet, dans le petit tableau dont il est question dans cet article, non-seulement s'est restreint dans un très-petit espace, mais encore s'est borné à un très-léger épisode, ou plutôt à un trait anecdotique que l'on peut même présumer être tout-à-fait de son invention.

Le véritable sujet du tableau est *le cardinal Bibiena, lisant dans l'atelier de Raphaël une de ses comédies.* Le prélat, assis dans un fauteuil près de la croisée, tient en main son manuscrit. Plus loin, Raphaël et une jeune femme, que l'on présume être sa maîtresse, sont debout et prêtent attention à la lecture. Derrière eux on aperçoit une table couverte d'un tapis, une palette, un siège, un portefeuille de dessins, et un chevalet avec un tableau. On y reconnaît un des morceaux de l'*Histoire de Psyché*, que Raphaël peignit pour le

palais d'Augustin Ghisi. Le fond du tableau annonce plutôt une chambre de moyenne grandeur, symétriquement décorée, que l'atelier d'un artiste tel que Raphaël.

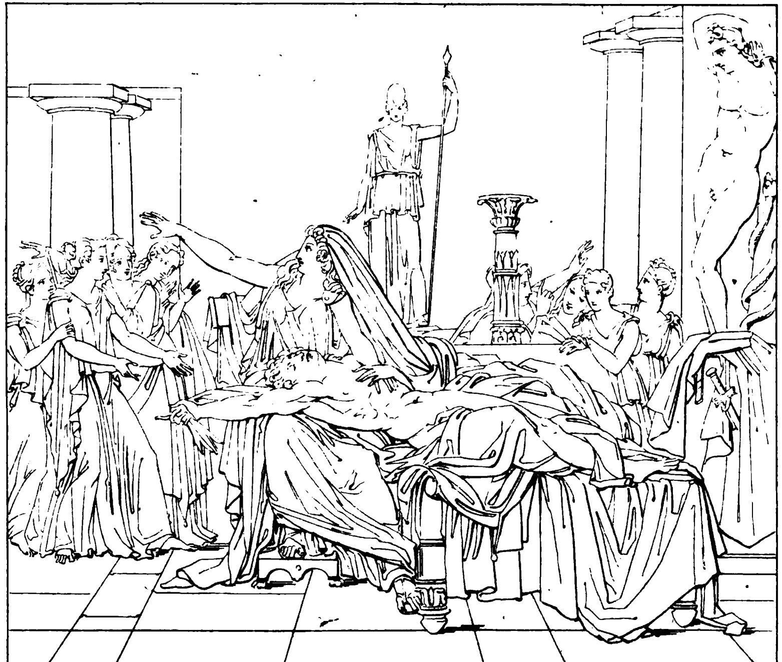
La position du cardinal, dans une semblable circonstance, semblerait être au-dessous de la dignité d'un prélat; mais on sait que, lorsque Raphaël peignait la galerie d'Augustin Ghisi, fameux banquier, celui-ci, pour l'engager à ne pas quitter un travail trop souvent interrompu, lui permit de faire venir près de lui une femme qu'il aimait éperdûment.

C'est probablement ce trait que M. Mallet a eu l'intention de rappeler, et, pour le présenter avec plus d'intérêt, il a introduit dans sa composition un personnage célèbre. Bernard Bibiena est compté parmi les restaurateurs du théâtre, et sa comédie, intitulée *Calandra*, est la première qui ait été écrite en prose italienne.

C'est ce même cardinal que son amitié pour Raphaël, qui jouissait d'une grande considération à la cour de Léon X, porta à lui offrir sa nièce en mariage. Raphaël, n'osant rejeter cette faveur, demandait souvent des délais; et le cardinal lui ayant plusieurs fois rappelé sa promesse, il consentit enfin à la tenir: mais c'était avec une extrême répugnance qu'il s'y déterminait. Outre qu'il avait beaucoup de peine à renoncer à sa liberté, il avait l'espérance d'être compris dans une prochaine promotion de cardinaux. Une mort prématurée rompit tous ces projets.

Le petit tableau de M. Mallet est touché avec goût, mais on aimerait à y retrouver l'effet lumineux et toute la suavité de ton que l'on remarque ordinairement dans ses ouvrages.

Salon de 1814. Pl. 55.



Vafflard pinx.t C. Normand sc.

Planche cinquante-cinquième. — *Electre ; Tableau* de M. Vafflard.

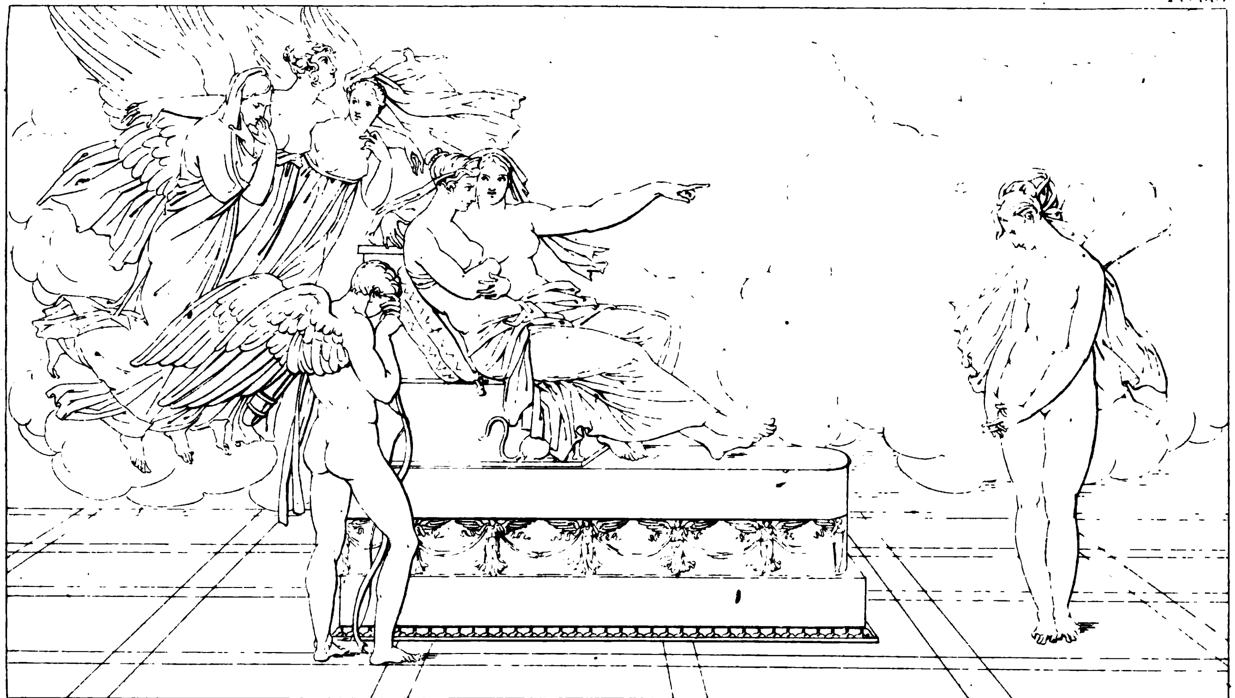
Le Peintre a tiré son sujet de la tragédie d'*Oreste*, d'Euripide. Après avoir vengé la mort de son père, par l'ordre des Dieux, et tué sa mère, Oreste, poursuivi par les remords, succombe et s'endort dans les bras d'Electre sa sœur. Les compagnes de la princesse viennent s'informer de l'état d'Oreste. Electre les conjure de s'éloigner, de peur qu'il ne s'éveille.

Les figures de ce tableau sont de grandeur naturelle. Nous croyons que l'auteur, avant celui-ci, n'avait encore produit que des morceaux de chevalet ; il en a exposé plusieurs au Salon de cette année ; Emma et Eginard. Le Roi et le Berger. La Mélancolie. Les Malheurs de la guerre. Azélie et Volnis, épisode du poëme de l'Imagination ; et plusieurs Portraits.

Planche cinquante-sixième. — Sujet tiré de la fable de Psyché ; Dessin de M. Fragonad.

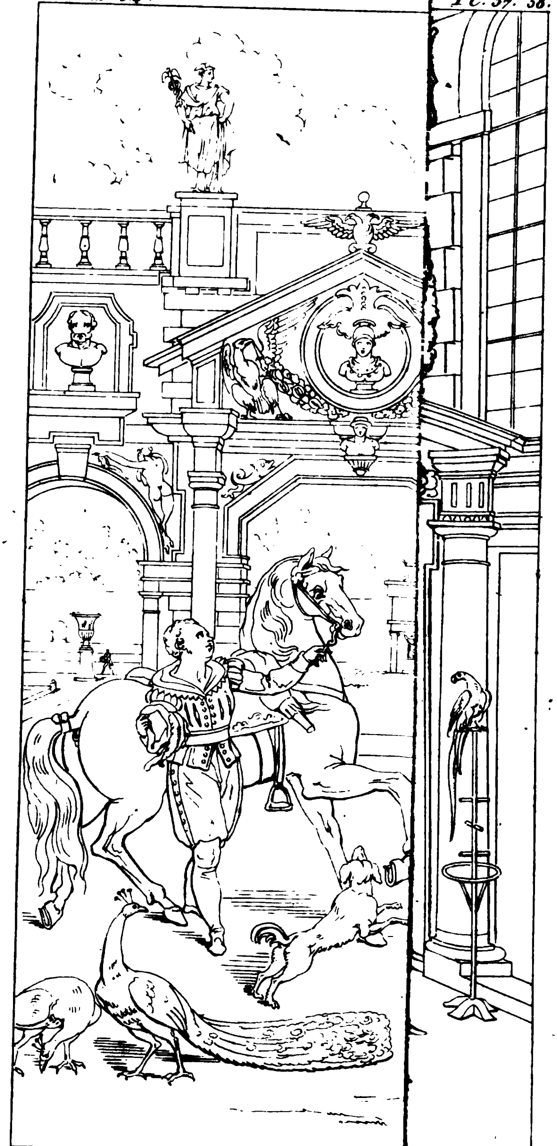
Ce sujet, traité d'une manière gracieuse et élégante, est le pendant de celui dont nous avons précédemment donné la gravure dans ce volume, pl. 47, page 68. Gravés au burin ou à la manière anglaise, ils fourniraient deux estampes extrêmement agréables.

Salon de 1814. Pl. 56.



Fragonard del.^t C. Normand sc.

Salon de 1814. Pl. 57. 58.



Van Brée pinx.t C. Normand sc.

Planche cinquante-septième et cinquante-huitième. — *Le Départ de Vandyck ; Tableau* de M. Van Brée.

Après avoir passé quelque temps chez van Balen, bon peintre flamand, Vandyck obtint, à la sollicitation de quelques amis, l'avantage d'être reçu dans l'école de Rubens, auquel il sut même se rendre utile. Plusieurs tableaux, composés par celui-ci, ensuite exécutés par Vandyck, et légèrement retouchés par Rubens, avaient été pris pour être entièrement de la main du maître. On a prétendu que cette habileté, poussée si loin, ayant effrayé Rubens, il avait eu l'adresse d'engager son élève à se livrer au genre du portrait, dont l'étude devait nécessairement le détourner de la peinture d'histoire, dans laquelle il entrevoyait que Vandyck acquerrait une supériorité qui pouvait lui faire ombrage. On a dit aussi que Vandyck, qui s'en aperçut, quitta de lui-même l'école de Rubens et travailla en son particulier. Mais une semblable supposition fait injure au caractère bien connu de Rubens. Ce grand artiste était incapable d'une basse jalousie ; et l'on sait qu'il se conduisit toujours à l'égard de ses élèves et de tous les peintres en général, avec une noblesse et une générosité rares. Admirant les heureuses dispositions que Vandyck manisfestait, il conçut pour lui une affection toute particulière, et mit beaucoup de soin à l'instruire. Vandyck prenait un grand plaisir à faire des portraits ; et comme il y réussissait parfaitement, il fut encouragé par son maître. Parmi les tableaux dont Vandyck lui fit hommage, lorsqu'il sortit de chez lui, on cite le portrait d'Hélène Forman, seconde femme de Rubens ; et celui-ci, pour gage de son amitié, fit présent à Vandyck d'un des plus beaux chevaux de son écurie.

L'auteur du tableau, dont nous donnons ici l'esquisse, a supposé que c'est au moment même du départ de Vandyck pour l'Italie, et lorsqu'il vient faire ses adieux à Rubens, que ce dernier lui offre un de ses plus beaux chevaux. Le rapprochement de ces deux circonstances

est probablement une invention du peintre, mais elle est ingénieuse en ce qu'elle concourt à donner de l'intérêt au sujet et du mouvement à la composition. Vandyck, suivi de ses compagnons d'études, vient prendre congé de son maître, qui lui prend la main en signe d'amitié et lui montre le cheval dont il lui fait présent. Ce cheval, que tient un écuyer, est tout équipé et prêt à être monté. Les camarades du jeune artiste, ayant encore en main leurs palettes et leurs pinceaux, se réunissent pour l'accompagner jusqu'au lieu du départ. La scène se passe dans la cour de la maison de Rubens. On aperçoit sur le seuil de la porte Hélène Forman et ses enfans.

Ce tableau, dont les figures ont environ deux pieds de proportion, est composé avec goût et d'une exécution soignée. Le coloris en est frais, brillant et léger. Les accessoires ont beaucoup de vérité. Une touche un peu plus ferme est peut-être tout ce qu'on pourrait y desirer.

Nous avons dit que le rapprochement de deux circonstances particulières, telles que le don du cheval et le départ de Vandyck pour l'Italie, était probablement de l'invention du peintre. En effet, on lit dans la vie de Vandyck, qu'après avoir quitté son maître il resta encore quelque temps en Flandres, et qu'étant devenu amoureux d'une jeune paysanne de Savelthem, près de Bruxelles, il fit, pour l'amour d'elle, deux tableaux d'autel dans l'église de son village. Dans l'un, pour représenter la famille de la Vierge, il peignit sa maîtresse, son père et sa mère. Dans l'autre, pour représenter S. Martin, patron de la paroisse, il se peignit lui-même sur le cheval que Rubens lui avait donné. Ce dernier tableau se voit maintenant au Musée du Louvre.

Salon de 1814. Pl. 59.



Laurent pinx.t C. Normand sc.

Planche cinquante-neuvième. — Une Nécromancienne ;
Tableau de M. Laurent.

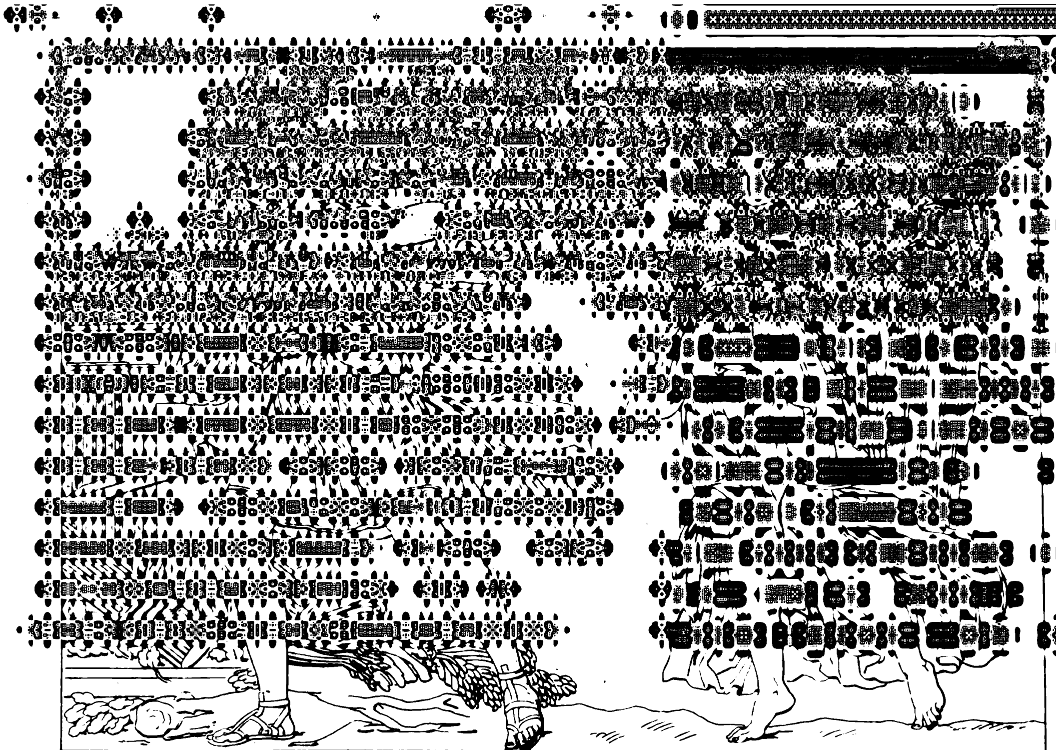
Une jeune femme, accompagnée de sa confidente, est venue consulter une nécromancienne. Celle-ci vient de commencer ses enchantemens. Près d'elle, un jeune homme caché derrière un rideau le soulève pour entendre leur conversation. Le fond du tableau représente une caverne obscure, réduit de la sorcière. On y voit différens objets, attributs ordinaires de la nécromancie.

Ce petit tableau est fin de touche et d'un bon effet de clair obscur.

Planche soixantième. — La Guerre et la Victoire; Bas-relief en marbre. Par M. Petitot père.

La Victoire promet à Bellone une palme et une couronne de lauriers. L'espoir de la récompense anime la déesse de la guerre. Armée du glaive et de la foudre, elle part et renverse tout ce qui s'offre à son passage. On voit dans le lointain les restes d'un édifice dévoré par les flammes, suite funeste des malheurs de la guerre.

Ce bas-relief, exécuté très-finement et dans la proportion de quelques pouces, se distingue autant par l'agrément de la composition que par la délicatesse du travail.



Petitot inv.t C. Normand sc.

Salon de 1814. Pl. 61.



Petitot pinx.t Normand sc.

Planche soixante-unième. — L'Histoire et la Paix; bas-relief en marbre. Par M. Petitot père.

L'Histoire debout et ailée, tient un *style* de la main droite, et de l'autre reçoit une branche d'olivier que lui présente la Paix. Cette Déesse est assise sur un socle et tient une corne d'abondance remplie des productions de Cérès et de Pomone. Près d'elle sont les divers attributs de l'agriculture.

Ce petit bas-relief est le pendant de celui qui fait le sujet de la planche précédente. L'exécution en est également gracieuse et finie.

Planche soixante-deuxième. — *La Mort d'Adonis ; Tableau* de M. Regnault.

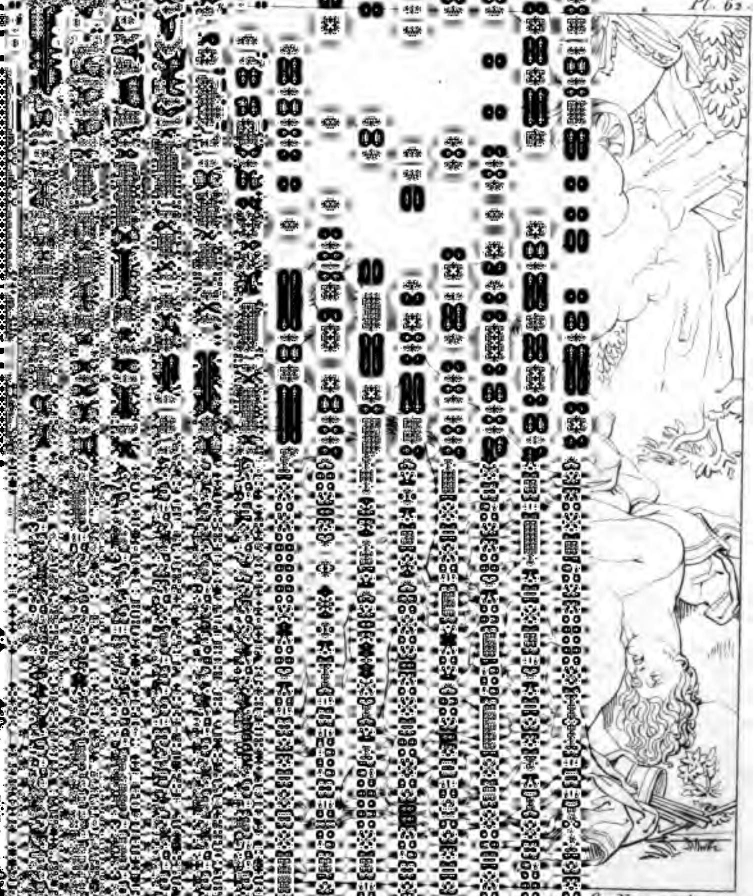
Après avoir donné, dans ce volume, un choix de l'exposition de 1814, nous croyons ne pouvoir le terminer d'une manière plus satisfaisante pour nos lecteurs, qu'en y insérant quelques autres ouvrages, qui, par l'effet de circonstances particulières, n'ont point été placés au Salon. Nous donnerons trois nouveaux tableaux de M. Regnault et un de M. Gérard. Ils n'ont point été offerts au public et ne sont connus que d'un petit nombre d'amateurs admis dans l'atelier de l'artiste. Nous y joindrons trois autres productions des principaux élèves de l'école spéciale des beaux-arts, couronnées par l'Institut; savoir : les deux tableaux qui ont remporté le grand prix en 1813 et 1814, et la figure modelée qui a obtenu le grand prix de sculpture dans cette dernière année.

Le tableau qui fait le sujet de cet article représente *la Mort d'Adonis*.

Vénus, éprise d'Adonis, avait abandonné le séjour de Cythère, d'Amathonte et de Paphos, pour le suivre dans les forêts du mont Liban où il allait chasser. Diane, à la prière de Mars que cette préférence avait rendu jaloux, suscita un sanglier énorme et l'irrita en lui lançant son javelot. L'animal, furieux, s'élança sur Adonis et le terrassa. Vénus accourut, mais trop tard, au secours de son favori, il venait d'expirer; elle le changea en anémone.

M. Regnault a réuni dans ce tableau gracieux, dont

Pl. 62.



C. Normand sc.

les figures sont de grandeur naturelle, tout ce qui peut donner de l'intérêt et du charme aux sujets poétiques. Vénus est descendue de son char, traîné par deux cignes; les yeux élevés vers le ciel, elle accuse la rigueur du destin; et debout près du corps inanimé de son cher Adonis, elle cherche vainement sur son cœur un reste de vie; il a rendu le dernier soupir. L'Amour soutient une des mains du jeune prince et mêle ses larmes à celles de Vénus. On voit dans le lointain le sanglier poursuivi par les chiens.

Un dessin noble et correct, un coloris suave, un pinceau coulant et facile, recommandent cette nouvelle production d'un artiste qui a été l'un des premiers à ramener dans notre école le goût de l'antique et la pureté des formes.

Planche soixante-troisième. — *L'Amour jardinier* ou *Garde à vous ; Tableau* de M. Regnault.

Ce tableau, dont les figures ont tout au plus un pied de proportion, est composé dans le style élégant et anacréontique, qui distingue la plupart des productions de M. Regnault; nous disons la plupart, car cet artiste a montré dans son *Education d'Achille*, et surtout dans cette belle *Descente de Croix* qu'il exécuta il y a environ vingt ans, pour décorer un autel à Fontainebleau, qu'il peut s'élever aux sujets les plus graves et les plus pathétiques.

On voit dans le petit tableau dont il s'agit, une jeune Grecque caressant l'Amour, qui vient lui offrir des fleurs. Au moment où elle l'accueille sans défiance, le petit Dieu cache un trait dont il s'apprête à la blesser. Ce sujet aimable est touché avec beaucoup de finesse, et fournirait, ainsi que le tableau suivant, le motif d'une charmante gravure.



Regnault pinx.t C. Normand sc.

Salon de 1814. Pl. 64



Regnault pinx.t C. Normand sc.

Planche soixante-quatrième. — Vénus et l'Amour ; Tableau de M. Regnault.

L'auteur de ce joli tableau en a puisé le sujet dans *le Temple de Gnide*. « Un jour que j'errais dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour qui dormait couché sur des fleurs et couvert par quelques branches de myrte, qui cédaient doucement aux haleines des zéphirs. Les Jeux et les Ris, qui le suivent toujours, étaient allés folâtrer loin de lui : il était seul...... Il faut, dit Céphise, lui couper les ailes, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages ; car ce dieu va de cœur en cœur et porte partout l'inconstance. Elle prit des ciseaux et s'assit ; et, tenant d'une main le bout des ailes dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte ; elle coupa le sommet des ailes de l'Amour, laissa ses ciseaux et s'enfuit.

« Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler, et il sentit un poids qu'il ne connaissait pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses ailes ; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'aperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, et le posa sur le sein de Vénus. Ma mère, dit-il, je battais de mes ailes sur votre sein ; on me les a coupées ; que vais-je devenir ? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point, restez sur mon sein, ne bougez pas ; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes ? Embrassez-moi, elles croissent ; vous les aurez bientôt comme vous les aviez ; j'en vois déjà le sommet qui se dore ; dans un moment..... C'est

assez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me hasarder. Il s'envola; il se reposa auprès de Vénus, et revint d'abord sur son sein. Il reprit son essor; il alla se reposer un peu plus loin, et revint encore sur le sein de Vénus. Il l'embrassa; elle lui sourit; il l'embrassa encore et badina avec elle; et enfin il s'éleva dans les airs, d'où il règne sur toute la nature. »

Le peintre ne pouvait saisir qu'un instant de cette scène anacréontique, mais il l'a rendu avec autant de vérité que de goût. Ce petit tableau se fait remarquer, ainsi que le précédent, par l'élégance du dessin et la grâce du pinceau.



Gérard pinx.t C. Normand sc.

Planche soixante-cinquième. — Homère; Tableau de M. Gérard.

Nous ignorons quel motif a privé le public de la vue de cette nouvelle production d'un artiste accoutumé aux plus brillans succès. Les amateurs y eussent reconnu le pendant du *Bélisaire*, qui, depuis long-temps, a confirmé la réputation de M. Gérard, et que l'on cite toujours comme un des plus beaux tableaux de notre école.

Le sujet de celui-ci est tiré de la vie d'Homère. Un certain Thestorides ayant obtenu de lui la permission d'écrire ses poésies, alla à Chio, où il les débitait comme s'il en eût été l'auteur. Averti de cette imposture, Homère voulut se rendre dans cette île, et ne trouva pour y arriver qu'un bateau de pêcheurs, qui, après l'avoir débarqué, eurent la cruauté de l'abandonner sur le rivage, où il passa la nuit. Il y erra deux jours sans rencontrer personne qui pût le secourir et lui servir de guide; il eût été même dévoré par des chiens qui gardaient un troupeau, si le berger, nommé Glaucus, ne l'eût délivré et conduit chez son maître. Quelque temps après, Thestorides ayant appris qu'Homère était si près de lui, n'osa l'attendre et quitta l'île de Chio.

Le peintre a substitué au berger Glaucus une jeune fille âgée de douze à quinze ans. Elle vient au-devant d'Homère; celui-ci, guidé par le son de sa voix, s'approche d'elle, lève vers le ciel ses yeux pour jamais fermés à la lumière, et remercie les dieux de l'avoir sauvé d'un si grand péril. Une des mains d'Homère est

appuyée sur l'épaule de sa jeune libératrice. Il est vêtu d'un large manteau de pourpre, sa lyre est pendue à son côté, ses bras sont nus et vigoureux; l'artiste a eu soin d'éviter ces formes grêles, pauvres et décrépites, sous lesquelles tant d'autres ont cru, mais à tort, devoir représenter Homère. En effet, il importait de conserver à ce grand personnage un peu d'idéal dans les formes, et sur-tout de la dignité. M. Gérard a su joindre, avec autant de goût que de sentiment, l'expression de la tête, telle que l'exigeait le sujet, à l'exactitude d'un buste très-connu, que les antiquaires sont convenus d'attribuer au prince des poètes. La jeune fille est vêtue d'une tunique jaune, qui tombe au-dessus de ses genoux. Sa chevelure est brune, son teint et ses traits sont animés. Le devant du tableau représente un rivage hérissé de rochers arides; la mer est agitée, et l'on aperçoit une barque à l'horizon. L'effet du tableau consiste principalement dans la force du ton, et de plus, il offre une opposition piquante, celle de la figure de la jeune fille et de la teinte lumineuse du nuage sur laquelle cette figure ressort avec beaucoup de vigueur.



Forestier pinx.t

C. Normand sc.

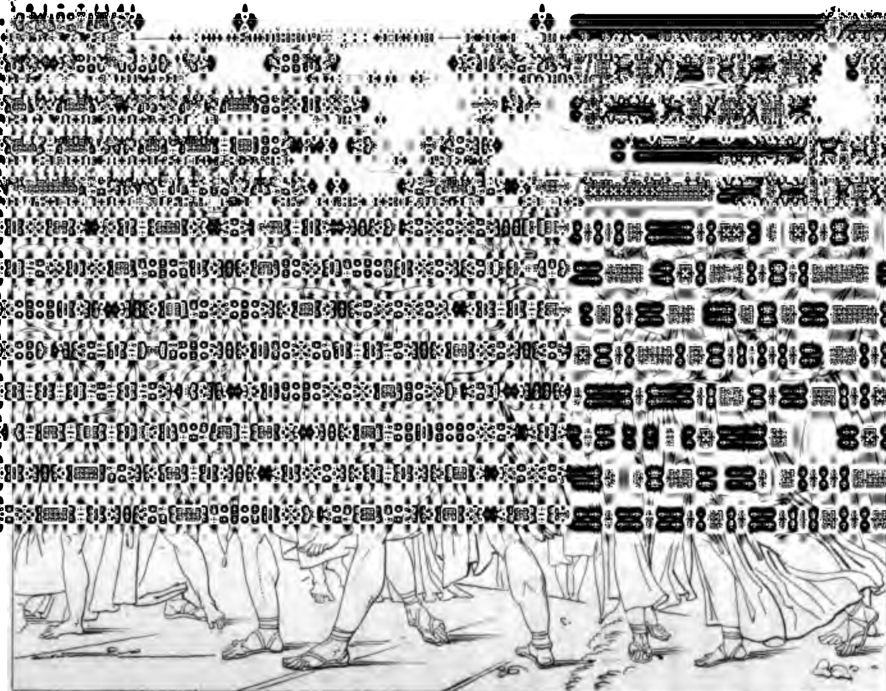
Planche soixante-sixième. — *La Mort de Jacob ; Tableau qui a remporté le grand prix en* 1813. Par M. de Forestier.

Ce sujet, proposé par l'Institut, est d'autant mieux choisi, qu'il fournit au peintre l'occasion de faire valoir les plus nobles moyens de son art; premièrement, sous le rapport de la composition, car cette scène patriarcale est éminemment pathétique; secondement, pour l'étude des nus et le style des draperies, enfin, pour l'expression générale et la diversité des caractères. En effet, dit l'Ecriture, avant de mourir, Jacob bénit chacun de ses fils en leur donnant des bénédictions qui leur étaient propres. « Siméon et Levi, frères dans le crime, instrumens d'un carnage plein d'injustice, à dieu ne plaise que mon âme ait aucune part à leurs conseils, et que ma gloire soit ternie en me liant avec eux, parce qu'ils ont signalé leur fureur en tuant des hommes, et leur volonté criminelle en renversant une ville. »

En parlant à Juda, il lui dit : « Juda, vos frères vous loueront, votre main mettra sous le joug vos ennemis; les enfans de votre père vous adoreront; le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu, et c'est celui qui est l'attente des nations. » Enfin, il avait beni Joseph en lui adressant ces paroles : « Joseph croîtra et se multipliera toujours de plus en plus, son visage est beau et agréable, etc. » Aussi l'auteur du tableau a-t-il réuni dans les traits de ce personnage, autant qu'il lui a été possible, la grâce,

la dignité et la candeur ; on retrouve dans la physionomie des autres enfans de Jacob, au milieu des sentimens douleureux dont ils sont pénétrés, une sorte d'expression particulière qui les caractérise selon les paroles de l'Ecriture.

Les figures de ce tableau ont environ 30 pouces de proportion ; un dessin ferme et nourri, un pinceau vigoureux, une grande force de relief, se joignent au mérite de la composition, et ont décidé les suffrages de l'Institut. M. de Forestier est élève de M. Vincent. L'école de ce maître est une de celles qui comptent aujourd'hui le plus d'artistes distingués.



Fouchon pinx.t

C. Normand sc.

Planche soixante-septième. — Diagoras porté par ses deux fils au milieu du peuple d'Olympie ; Tableau qui a remporté le grand prix en 1814. Par M. Vinchon.

Diagoras, athlète de l'île de Rhodes, vivait vers l'an 460 avant J. C. Pindare fit en son honneur une belle ode qui nous est parvenue. Elle fut mise en lettres d'or dans le temple de Minerve.

Diagoras, devenu vieux, était allé à Olympie, et avait amené avec lui ses deux fils, Acusilas et Damagète. Ces illustres athlètes ayant été proclamés vainqueurs, portèrent leur père sur leurs épaules, au milieu d'une foule de Grecs qui jetaient des fleurs le long de son passage et admiraient sa gloire et son bonheur d'avoir de tels enfans.

Ce trait, cité par Pausanias, a été indiqué par la classe des beaux-arts de l'Institut, pour sujet du grand prix de peinture en 1814. Il a été adjugé à M. Vinchon, élève de M. Sérangeli. Ce tableau joint au mérite de la composition et de la distribution des groupes, un coloris brillant, une certaine grâce d'exécution et un bon effet de perspective aérienne.

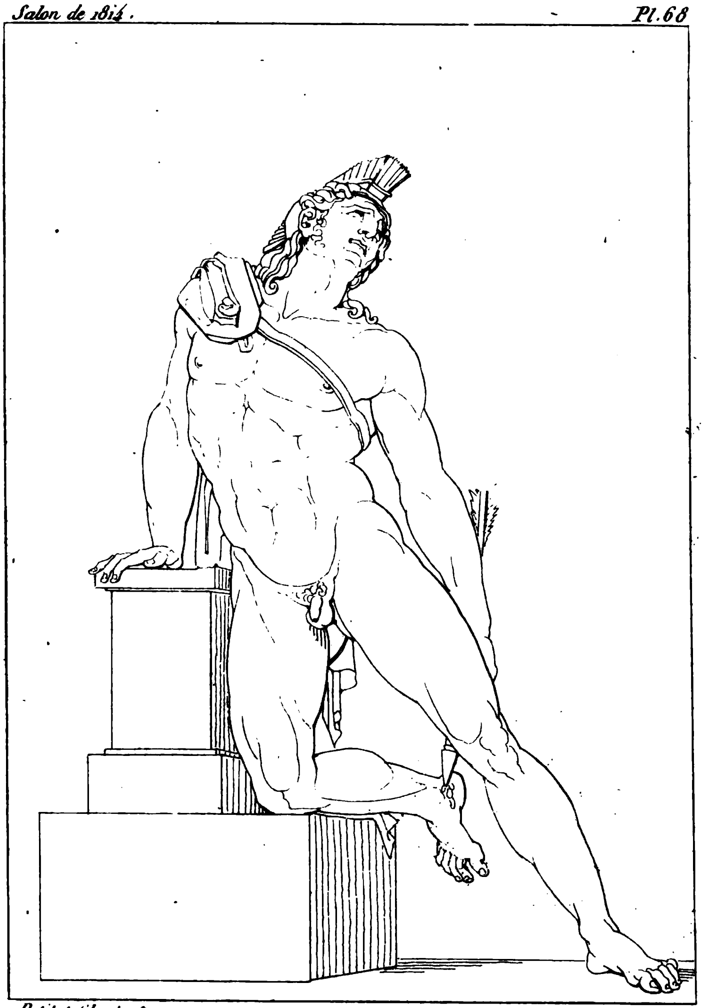
Planche soixante-huitième. — Achille blessé d'un trait mortel. Figure modelée, qui a obtenu le grand prix de sculpture en 1814. **Par M. Petitot fils.**

Achille, fils de Thétis et de Pelée, roi de la Propontide, en Thessalie, fut élevé avec un soin particulier. Sa mère, qui l'aimait tendrement, se chargea elle-même de sa première éducation, et, l'ayant plongé dans l'eau du Styx, elle l'avait rendu invulnérable, excepté au talon par où elle le tenait. Achille étant allé au siège de Troye, vit Polixène, fille de Priam, fut épris de ses charmes et la demanda en mariage. Lorsqu'il était au moment de l'épouser, Pâris le blessa au talon d'un coup de flêche, que l'on crut conduite par Apollon lui-même. Cette blessure fut mortelle.

L'auteur de la figure modelée, dont nous donnons ici le trait, a représenté le jeune héros arrachant avec un vif sentiment de douleur la flêche dont il se trouve atteint. Appuyé sur l'autel, et les yeux élevés vers le ciel, il semble accuser les Dieux de sa mort prématurée.

Cette figure est bien posée, d'un grand caractère, et correcte dans son ensemble; elle présente aussi des détails soigneusement étudiés. Elle a environ trois pieds et demi de proportion.

Fin de l'explication des Planches.



Petitot fils inv.t M.me Soyer sc.

SUITE

De l'Examen du Salon de 1814, et Explication de Sujets sans gravure.

Un seul volume de planches a paru suffisant pour donner un aperçu des principaux objets de l'exposition de 1814; mais nous croirions remplir imparfaitement notre tâche si nous omettions de citer beaucoup d'autres ouvrages que le public a remarqués avec intérêt. Il en est même plusieurs dont la composition eût été offerte à nos lecteurs par le moyen de la gravure, si nous n'eussions été retenus par la crainte de multiplier sans utilité les volumes de ce recueil.

Dans les derniers jours de l'exposition, on a descendu et mis à portée de la vue plusieurs grands tableaux que leur éloignement nous avait empêché d'examiner en détail et de juger d'une manière complète. Il en est peu qui aient gagné à ce rapprochement. Mais il faut comprendre dans ce petit nombre deux sujets de sainteté, *la Résurrection de Notre-Seigneur* et *la Conversion de S. Paul*, par M. Ansiaux, que nous avons cités au commencement de ce volume (1), et que nous n'avions pu analyser que d'une manière très-succincte. Vus de près, ils présentent une exécution très-soignée, des caractères bien saisis, de la douceur et de la légèreté dans le coloris.

Un cadre de miniatures, par M. Aubry, contient

(1) Voyez pl. 21, pag. 33 : pl. 23, pag. 35.

quelques nouveaux portraits, et de plus le portrait en pied d'une Femme vêtue de noir et jouant de la harpe. Ce morceau qui joint à la suavité du ton une grande vigueur d'harmonie, avait déjà obtenu le suffrage du public à l'une des expositions précédentes.

Par M. Auguste : des oiseaux de France, d'Afrique et d'Amérique, peints avec beaucoup de vérité, et précieux sous le rapport de l'histoire naturelle.

Les miniatures de M. Augustin ont constamment attiré la foule. On admire sa manière finie, où le travail du pinceau ne se laisse point apercevoir. Outre quelques portraits anciens, cet artiste en a exposé trois nouveaux : ce sont ceux de Louis XVIII, de M. le duc de Berri et de M. le duc d'Orléans.

Plusieurs vues de France, d'Italie et d'Egypte, par MM. Bagetti, Balzac et Barrigue.

Quatre tableaux d'histoire, figures de grandeur naturelle, par M[lle] Béfort, savoir : les Adieux d'Hector et d'Andromaque ; Euridice fuyant les poursuites d'Aristée ; Thésée allant combattre le minotaure ; une jeune Thébaine pansant son père blessé. Ces deux derniers avaient déjà paru au Salon.

Par M. Barré : plusieurs tableaux d'animaux peints à l'huile et de grandeur naturelle, des lions avec leurs petits, une panthère, une louve, etc., rendus avec beaucoup de soin et de travail, mais dont les détails ne sont pas assez fondus dans les masses.

On voit toujours avec un nouvel intérêt les paysages de M. Bertin. Cet artiste en a exposé huit dont les sites ont été pris en Italie, et dont les effets sont très-variés. Les uns sont éclairés par le soleil couchant, les autres par la lumière du matin. On remarque dans

tous un style historique, mais peut-être un peu uniforme, un bon choix de fabriques, la franchise et la vivacité de la touche.

Les miniatures de M. Bertrand assurent à cet artiste un rang distingué parmi les peintres de ce genre. Il a exposé plusieurs nouveaux portraits, et quelques autres que le public a paru revoir avec plaisir.

M. Bessa, peintre de fleurs, de fruits, d'oiseaux et autres objets d'histoire naturelle, soutient la réputation qu'il s'est depuis long-temps acquise dans un genre également utile et agréable : réputation qu'il partage avec M. Barraband, dont on a vu à cette exposition quelques ouvrages posthumes; et avec M. Redouté, dont les fleurs peintes à l'aquarelle offrent une légèreté, une grâce de pinceau et une finesse de nuances qui ne laissent rien à désirer.

Émule de M. Bertin, M. Bidault a exposé cette année huit paysages, dont la plupart rappellent des points de vue de l'Italie. Deux seulement ont été pris en France : la fontaine de Vaucluse et les environs de la Grande-Chartreuse. Les paysages de M. Bidault joignent, au mérite de la variété dans la composition, une couleur solide et un pinceau moëlleux.

Par M. Boilly : plusieurs tableaux de scènes familières, tels que l'Entrée du jardin turc, l'Intérieur de la cour des diligences, une Promenade au Boulevart, etc.: de la gaieté, du naturel dans les physionomies, un pinceau spirituel et ferme, mais quelques fois un peu sec : le dessin de M. Boilly laisse à désirer plus de correction, son coloris plus de transparence et de finesse; mais il y a du mouvement et de la vérité dans ses compositions, et l'on croit recon-

naître ses personnages. Il est peu d'artistes doués d'un talent aussi facile.

Par M. Boisselier : quelques paysages d'une composition froide, et d'un pinceau sec et dur.

Plusieurs portraits de personnes connues, d'une parfaite ressemblance, par M. Bonnemaison. Quelques autres par Mlle Bouliard.

Six dessins au bistre, par M. Constant Bourgeois, savoir : une Vue de l'abbaye aux Hommes à Caen ; deux de l'abbaye aux Dames, de la même ville. Les trois autres sont celles de la Chartreuse de Grenoble ; des Ruines du château de Charles VII, à Chinon ; et du château d'Issé-sur-l'Indre. Ces dessins, d'une exécution brillante, mais qui peut-être laisse à désirer un peu plus de chaleur de pinceau, sont dignes de servir de modèles à tous ceux qui voudraient se livrer à ce genre d'étude.

M. Bouton avait exposé au Salon de 1812 une Vue intérieure d'une salle des Petits-Augustins de Paris. Ce premier ouvrage d'un artiste qui n'était pas connu atteignait déjà la perfection de ce genre. A la vérité, c'est un de ceux où les succès sont le moins longs et le moins difficiles à obtenir ; mais il excite toujours l'intérêt et la curiosité, parce que le charme de l'imitation séduit, non-seulement la multitude, mais encore les amateurs les plus sévères. Deux nouveaux tableaux de M. Bouton, dont le premier représente l'Intérieur d'une autre salle des Petits-Augustins, et le second le Palais des Termes-de-Julien, monument antique dont les ruines subsistent à Paris, ont mis le sceau à la réputation de cet artiste. Vérité de perspertive, d'effets et de teintes, surtout dans les lumières,

tout s'y trouve réuni, l'illusion est complète. Le gouvernement a fait l'acquisition de ces deux tableaux, dignes de figurer dans les cabinets les plus distingués.

Plusieurs portraits à l'huile, fins d'expression, de coloris et de touche, par M. Caminade. Quelques autres, au pastel, par Mlle Capet. Des oiseaux, par M. Caron; des dessins très-finis au crayon noir, par M. Casimir Karpff.

Quatre grands tableaux à l'aquarelle, par M. Cassas: L'un représente une Vue de Constantinople, prise des hauteurs de Péra; l'autre, les Mines de Baalbeck; le troisième, une Vue du mont Liban; le quatrième, l'*Isola bella*, dans le lac Majeur. Indépendamment de la manière piquante et facile dont ils sont exécutés, ces quatre morceaux ont un mérite particulier, sous le rapport des sites, qui font le sujet de la composition. M. Cassas est un des artistes qui ont rapporté de leurs voyages de plus nombreux matériaux pour des *recueils pittoresques*, tels que ceux que l'on en a publiés en France depuis quelques années.

Deux tableaux par Mme Chaudet : le premier, qui a pour sujet Dibutade, avait paru à l'une des expositions précédentes; le second représente une petite Fille en pénitence, au pain et à l'eau, déchirant son livre. L'exécution en est suave et gracieuse, comme dans toutes les productions de cette aimable artiste; Madame Chaudet se garde d'entreprendre des ouvrages au-dessus de ses forces, c'est-à-dire, de ces sortes de compositions qui exigent un dessin prononcé, un coloris fier, une touche vigoureuse.

M. Cochereau : l'Intérieur d'une école de peinture, où des élèves étudient d'après le modèle, petit tableau

plein de vérité. C'est le premier ouvrage de l'auteur. Les succès qu'on obtient dans ce genre, sans qu'il soit nécessaire de faire de longues études, ni de grands frais d'imagination, la certitude de plaire au public et de séduire les amateurs, engageront sans doute plus d'un artiste à abandonner la peinture historique, carrière longue et pénible, et qui ne supporte pas cette médiocrité, sur laquelle il serait peut-être dangereux, pour l'honneur des arts, d'appeler la profusion des encouragemens; car, s'il y a lieu de penser qu'il faut plus de talent pour faire un médiocre tableau d'histoire que pour créer un bon tableau de genre, du moins on ne peut disconvenir qu'un bon tableau de genre est préférable à un mauvais tableau d'histoire. Au reste, si M. Cochereau se contente de l'accueil qu'il vient de recevoir du public, sans chercher à agrandir la sphère de son talent, il peut être assuré d'un succès complet.

Par M. Constantin : le Portrait de Mlle Mars, actrice du Théâtre-Français, peint en émail d'après le tableau de M. Gérard; tableau que le public a regretté de ne point voir au Salon; c'est un des plus beaux de l'artiste. M. Constantin a copié deux autres productions du même peintre, savoir *la Psyché* et *le Bélisaire.* Ces émaux sont aussi bien rendus qu'on peut le désirer, surtout pour des morceaux de grande dimension.

M. Coupin, auteur du tableau des *Amours de Françoise de Rimini,* dont nous avons donné la gravure dans un des volumes précédens, l'a replacé à cette exposition, et y a remporté de nouveaux suffrages. Le même artiste en a exposé un second, digne d'être remarqué par le choix du sujet et par la manière dont il est

rendu, sauf quelques détails, dont l'exécution demanderait une touche plus vive, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus coulante. Ce dernier tableau représente une jeune demoiselle implorant la bonté divine pour le rétablissement de la santé de sa mère, dangereusement malade.

Plusieurs marines, par M. Crépin. Ses premiers ouvrages lui acquirent dans le temps toute la réputation qu'eût obtenue un talent consommé. Nous sommes loin de croire que M. Crépin ne l'ait pas méritée; mais nous pensons qu'il ne pourra l'augmenter et la soutenir que par de nouveaux efforts et de nouvelles études.

Des Vues de Saint-Pétersbourg et de Moscou, par M. Damame. Le Temple de la Paix et le Colisée, par M. Dandrillon. Quelques portraits par Mme Davin. Par M. Debret : Persée délivrant Andromède. Par M. de Debucourt : deux petits tableaux de genre d'une touche spirituelle. Par M. Delaval : Hélène, Orphée pleurant Euridice; plusieurs portraits. Par M. Delécluse : Auguste et Cinna, figures de grandeur naturelle; et la Mort d'Astianax. Ce dernier morceau avait paru à l'une des expositions précédentes. Nous en avons donné la gravure au trait.

M. Demarne, dont les ouvrages offrent toujours une grande finesse de touche, de coloris et de l'originalité dans la composition, a joint à ses nouvelles productions quelques tableaux déjà connus. Ce sont des Scènes villageoises, des Foires, des grandes Routes et autres sujets ornés de figures et d'animaux.

Par Madame Romany : des portraits à l'huile fort ressemblans, et peints largement. On remarque en-

tr'autres celui de feue mademoiselle Raucourt dans le rôle d'Agrippine, et celui de mademoiselle Emilie Leverd, dans le rôle de Roxelane.

M. Dubos : plusieurs tableaux exécutés en Angleterre, savoir : un sujet de *Vénus et Diane*, figures de grandeur naturelle; quinze ou seize petits tableaux représentant des Courses de chevaux, et un plus grand, dont le sujet est la Promenade du roi à Windsor. Ces morceaux, peu terminés sous le rapport de la touche, ont été remarqués pour la vérité de l'effet et de la couleur.

Deux jolis paysages, par M. Duclaux; ils sont ornés de scènes chevaleresques, tirées du roman de *Don Quichotte*. Cinq tableaux du même genre, par M. Duperreux; ils offrent des sites bien choisis, fidèlement tracés d'après nature, et dans lesquels l'auteur a rappelé des traits historiques. Le premier représente une Vue du château de Pau, prise du grand parc. On y voit Henri IV enfant, au moment où il saisit, entre plusieurs drapeaux que Jeanne d'Albret sa mère a fait apporter en sa présence, celui qui porte pour devise : *Aut vincere aut mori.*

Le second, une Vue du château de Loches et de la tour d'Agnès Sorel. Ce château était autrefois la demeure de nos rois. Lorsque Charles VII allait à la chasse, Agnès Sorel se retirait dans cette tour, et de la fenêtre de son appartement, le suivait des yeux dans la plaine.

Le troisième représente le château et les jardins de Nérac, ancien séjour de la cour de Navarre. L'artiste y a placé un trait de la vie de Henri IV, âgé de douze ans. Un jour, disputant à Charles IX le prix de l'arc,

celui-ci et le jeune duc de Guise avaient déjà gagné plusieurs coups. Enfin, Henri se montre le plus adroit et veut recommencer selon le droit du jeu; mais Charles s'y oppose et le repousse : le jeune prince de Béarn dirige aussitôt sa flèche sur le sein de son adversaire, montrant à cet âge une fermeté pour soutenir ses droits qui tenait déjà de la majesté royale. Son gouverneur le fit retirer du jeu après lui avoir fait une sévère réprimande.

Le quatrième donne la vue du château et de la ville de Joinville. On y a représenté le départ de sire de Joinville pour la croisade, en 1648; il est accompagné de plusieurs chevaliers bannerets.

Le cinquième et dernier tableau représente le château et une partie de la ville de Brescia. Le chevalie Bayard, blessé à l'assaut, est porté au logis d'un riche gentilhomme. Sa femme et ses deux filles se jettent aux genoux de Bayard, le suppliant de leur sauver l'honneur et la vie, ce que leur accorde le bon chevalier.

Si nous entrons dans les détails de la composition de ces paysages, c'est parce que les objets que le peintre y a placés rappellent de nobles souvenirs. Les sites sont rendus avec une exactitude scrupuleuse. En général, les tableaux de M. Duperreux offrent à l'amateur le triple intérêt de la vérité locale, de l'agrément du sujet et du goût de l'exécution.

Deux paysages, par M. Duval et par M. Faure; des miniatures, par M. Evrard et M. Fontallard; des portraits à l'huile, par M. Fleury et par Mme Foulon; des dessins et des vignettes coloriées, par M. Auguste Garnerey : elles sont destinées à orner des éditions.

Une suite très-intéressante de fruits de l'Afrique et d'Amérique, acclimatés aux îles de France et de Bourbon, coloriés, de grandeur naturelle, par M. Michel Garnier. Ces objets, d'une parfaite imitation, font partie d'une collection de 140 tableaux du même genre, par le même artiste.

M. Gautherot a replacé au Salon deux tableaux dont nous avons rendu compte dans le temps : Pyrame et Thisbé et le Convoi d'Atala, figures de grandeur naturelle.

Plusieurs jolies compositions de scènes d'intérieur, par Mlle Gérard, offrent des intentions gracieuses, une expression douce, mais un coloris faible pour ne pas dire atténué.

M. Géricault exposa au dernier Salon un *Hussard chargeant*, figure de grandeur naturelle. Ce premier ouvrage d'un jeune artiste donnait des espérances qu'il n'a pas encore réalisées. Son *Cuirassier blessé*, qu'il vient d'offrir comme *pendant* du premier tableau, est d'un dessin colossal, incorrect et d'une touche lourde et heurtée.

M. Girodet a reproduit à l'exposition quatre de ses tableaux les plus renommés : une Scène du déluge, les Funérailles d'Attala, le Sommeil d'Endimion, Hippocrate refusant les présens d'Artaxerce, une Tête de Vierge. Nous nous contentons de les désigner ; ils sont depuis long-temps connus du public et de nos lecteurs, qui en ont reçu la gravure dans les volumes précédens. M. Girodet n'a exposé en ouvrages nouveaux que des portraits, d'un travail très-fini.

On a mal servi la réputation de Greuze en replaçant au Salon son tableau de *sainte Marie égyptienne*,

l'un des derniers et des plus faibles ouvrages de ce peintre célèbre, mort depuis plusieurs années. Ce tableau, d'un dessin très-incorrect, d'une couleur monotone et d'un pinceau mou, donnerait l'idée la plus désavantageuse d'un des meilleurs peintres de notre école, si l'on pouvait oublier qu'il a produit de fort bons tableaux de genre, et qu'il excellait à peindre des têtes d'expression et des demi-figures; c'est parmi ces ouvrages que les amis de Greuze auraient dû faire un choix pour le rappeler au souvenir des connaisseurs et des gens de goût.

Le public a revu avec intérêt trois anciens tableaux de M. Guérin : Phèdre, Andromaque, Céphale et l'Aurore; un Portrait de femme exposé pour la première fois, lui a mérité des éloges.

Deux autres artistes du même nom ont rapporté des ouvrages déjà connus : M. Jean Guérin, de fort belles miniatures; M. Paulin Guérin, son tableau des *Remords de Caïn*, dont nous avons donné le trait dans le volume du Salon de 1812.

Oreste poursuivi par les furies, ancien tableau de M. Hennequin. Le Christ au tombeau, nouvelle production du même peintre. Il s'en faut beaucoup que le dernier ouvrage ait eu autant de succès que le premier. La scène du Christ au tombeau, exécutée de pratique, selon toute apparence, manque de correction dans le dessin, de noblesse dans l'expression, de vérité dans le coloris et dans l'ordonnance. L'effet de clair-obscur que l'artiste a voulu rendre idéal, est purement factice et hors de nature. Si nous relevons avec sévérité ces nombreux défauts, c'est parce que l'auteur a donné des preuves d'habileté dans

le tableau des Remords d'Oreste, fort antérieur à celui-ci.

M. Hersent : un tableau de famille, dont le paysage est de la main de M. Bidault ; un sujet tiré d'un conte de Lafontaine. M. Hersent a rapporté deux anciens tableaux de chevalet, dont nous avons donné il y a deux ans la gravure au trait. Le premier représente Las-Casas malade et soigné par des sauvages ; le second, Fénélon ramenant à un paysan sa vache que des soldats ennemis lui avaient enlevée. Ce dernier, auquel il nous a semblé que l'artiste a fait quelques changemens heureux depuis sa première exposition, fait partie de la galerie de Malmaison.

M. Hesse : un cadre de miniatures et une très-nombreuse collection de petits portraits au bistre ou à l'aquarelle. On y desirerait une touche un peu moins dure, un dessin plus correct.

M. Hue : quatre tableaux de marine, un autre du même genre et dont les figures sont de grandeur naturelle ; il représente une Famille naufragée. Ce dernier est déjà connu. Nous en avons inséré le trait dans un des volumes précédens.

M. Kinson : quelques portraits de femmes, l'une dessine un buste, l'autre joue de la lyre, une autre est assise dans un paysage. Ces tableaux sont brillans de coloris, et rendus avec une certaine grâce de pinceau qui ne peut manquer de plaire au public.

Mme Knip : un cadre renfermant des oiseaux peints sur vélin ; morceaux d'étude très-soignés.

M. Lagrenée, dont le nom rappelle une famille qui s'est depuis long-temps distinguée dans les arts, a présenté, dans un âge ordinairement consacré au

repos, des compositions historiques, où l'on retrouve encore la verve et le feu de la jeunesse. La plupart ne sont que des esquisses terminées, mais elles sont remarquables par la grâce de l'invention et la liberté de la touche. Les sujets sont : les Vierges sages et les Vierges folles, Herminie portant des secours à Tancrède blessé, Adam et Eve chassés du Paradis terrestre, un S. Jérôme, etc.

M. Lagrenée, son neveu, a fait preuve d'un talent facile en se livrant avec succès à plusieurs genres, tels que la miniature, les camées, les chevaux et le paysage.

Par M. le Comte : des paysages bien composés, mais d'une couleur un peu crue; son feuiller ne paraît point assez étudié, et la touche en est un peu sèche et uniforme.

Les miniatures de M. Leguay sont citées parmi les bons ouvrages de ce genre. M. Leguay a exécuté sur porcelaine, pour la manufacture de Sèvres, plusieurs pièces importantes, qui ont été remarquées à l'exposition particulière des produits de cette manufacture.

En rendant un compte succinct des principaux ouvrages exposés au Salon de 1814, nous ne pouvons pas omettre ceux qui paraissent pour la seconde fois, mais nous regrettons de ne pouvoir en citer un plus grand nombre de nouveaux. MM. Lemire frères n'ont replacé que des tableaux anciens, mais le public les avait distingués, et nous les avons fait graver à l'époque où ils ont paru; savoir : la Mort du Domitien, par M. Lemire aîné; Œdipe et Antigone; Alexandre soulageant

un de ses soldats blessés, et une scène d'Ossian, par M. Lemire jeune.

Deux tableaux de M. Lemonnier ont paru attirer et satisfaire la curiosité du public. (Les figures ont environ vingt pouces de proportion). Le premier représente une lecture de la tragédie de *l'Orphelin de la Chine* dans le salon de Mme Geoffrin. Ce motif a fourni à l'artiste le moyen d'offrir dans le même cadre une réunion de personnages célèbres en France à l'époque qu'il a choisie, celle de 1755.

Le sujet représenté dans le second tableau date du 1518. François 1er reçoit dans la salle des Suisses, à Fontainebleau, le tableau de *la Sainte Famille*, que Raphaël avait exécuté pour ce prince. Le roi est représenté au milieu de sa famille, des seigneurs de la cour, des savans et des artistes qui ont illustré son règne. On y voit Léonard de Vinci, Jean Cousin, Jean Goujon, Serlio, qui construisit cette salle des Suisses, le Primatice, etc. Ces deux tableaux, riches de composition et d'ordonnance, sont peints librement, les portraits sont soignés, et l'ensemble, quoiqu'un peu trop brillant au premier coup-d'œil, n'est pas entièrement privé d'harmonie. Le second tableau est celui qui laisse le plus à desirer sous ce rapport.

M. Leroy de Liancourt : une jeune Laitière endormie, deux jeunes Filles endormies dans un bois, un autre sujet à peu-près du même genre. M. Sébastien Leroy : Arianne et Thésée, tableau déjà gravé, une suite de vignettes pour diverses éditions.

Par Mlle Lescot : cinq jolis tableaux exécutés en Italie. Le premier représente la Confirmation par un

évêque grec dans la basilique de Sainte-Agnès, à Rome. Le second, le Baisement des pieds de la statue de S. Pierre dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. Les trois autres, des scènes villageoises ou familières. Ces morceaux, bien composés, présentent de beaux fonds d'architecture, des groupes bien ajustés, une couleur peu brillante mais assez harmonieuse.

M. Marley a replacé quelques tableaux agréables et déjà connus : Raphaël montrant au pape Léon X le tableau de la Transfiguration, Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien, le Pape donnant sa bénédiction, une Distribution d'alimens aux pauvres, la Première Communion.

M. Melling : une suite de huit tableaux peints à l'aquarelle ou à la gouache, représentant des points de vue de différentes villes de la Hollande; ils sont rendus avec naïveté et une grande simplicité d'exécution. On n'en pourrait pas dire autant de beaucoup d'autres ouvrages du même genre, où les auteurs, soit par système, soit par négligence, substituent à l'exacte imitation leurs caprices qu'ils croient autorisés par le goût. Nous faisons cette remarque sans prétendre la pousser trop loin. Il est un juste milieu que le vrai talent est habile à saisir entre une froide et puérile imitation et une manière trop libre et inexacte.

Mme Mongez : le public a revu avec satisfaction son tableau de Persée et Andromède, exposé en 1810. Il s'en faut beaucoup que son nouveau tableau représentant Mars et Vénus, et exécuté dans les mêmes dimensions que le premier, ait obtenu le même succès. Dessin, agencement, coloris, fermeté de pinceau, tout s'y montre à un degré très-inférieur.

Des paysages d'un bon style, ornés de figures et d'animaux; un Chien voulant sauver son maître entraîné dans un torrent; un Aveugle accompagné de son chien; tableaux de M. Mongin. Outre le talent de l'exécution, on y trouve l'intérêt du sujet, genre de mérite auquel le public ne se montre jamais indifférent.

Deux nouveaux tableaux de M. Ommegank, d'Anvers. L'un est un Paysage avec des animaux, l'autre une Vue des environs de Spa. Cet artiste, dont les productions fines et harmonieuses sont néanmoins trop peu variées, a toujours, sous plus d'un rapport, droit aux mêmes éloges; nous n'ajouterons pas aux mêmes critiques, elles ont peu de prise sur des ouvrages aussi soignés, et d'un ordre très-supérieur à ce que la plupart des peintres de ce genre ont coutume d'offrir au public.

M. Parant : des portraits et des camées, imitant la sardoine, l'agathe et autres pierres précieuses. L'auteur s'est créé un genre particulier dans lequel il excelle. Ses compositions sont gracieuses, touchées avec esprit, et d'une exécution si parfaite, qu'elle va jusqu'à faire illusion.

M. Prud'hon : la Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime; Phsyché enlevée par les Zéphirs. Ces deux tableaux, qui sont les chefs-d'œuvre de l'artiste, ont déjà été décrits dans notre collection. Le premier est placé dans la salle d'audience du tribunal criminel à Paris. Le second appartient à M. de Sommariva.

M. Remy : Acis et Galathée, tableau exécuté dans des proportions colossales, et que l'auteur vient d'exposer pour la seconde fois. Quelque grandes que soient

ces deux figures, elles paraissent petites, vu l'immensité du cadre dans lequel l'artiste les a en quelque sorte noyées. Il ne faudrait rien moins qu'un dessin savant et correct, un coloris vrai, une touche magistrale pour donner de l'intérêt à cette composition. M. Remy a essayé un tour de force et n'a pas été heureux.

L'Anneau de Charles-Quint, par M. Révoil, a été exposé il y a quatre ans et placé dans la galerie de Malmaison. Il vient d'être exposé de nouveau, et soutient sa réputation.

M. Richard, compatriote et émule de M. Révoil (ces deux peintres résident à Lyon), a remis à l'exposition trois petits tableaux, dont le fini précieux, mais un peu froid, en procurant à son auteur d'utiles suffrages, a eu beaucoup d'imitateurs parmi les jeunes artistes de l'un et de l'autre sexe. Cette année ces tableaux n'ont pas autant attiré la foule. En général, on préfère une expression animée au fini de l'exécution, qualités que l'on trouve rarement réunies.

Des portraits fort ressemblans et d'un ton simple et vrai assurent à M. Riesner un rang distingué parmi les peintres de ce genre. M. Robert le Fèvre, qui joint à l'étude de la nature celle des maîtres anciens qui y ont excellé, a produit au Salon plusieurs portraits qu'on y avait déjà admirés. Il en a offert quelques autres qui n'avaient pas encore paru. Parmi ces derniers on remarque le portrait d'une dame avec son enfant qu'elle vient de baigner; ce morceau est d'une grande fraîcheur de coloris; l'effet en est brillant, chaud et harmonieux.

Par M. Roehn : plusieurs tableaux de paysage et de

genre, qui annoncent un pinceau facile et le sentiment de la couleur. Un dessin plus correct ajouterait beaucoup à ce double mérite.

M. Isabey n'étant pas en France à l'époque du Salon, on n'y a vu aucune des miniatures de cet artiste. Nous avons déjà cité, avec une distinction particulière, celles de MM. Aubry, Augustin, Bertrand et Jean Guérin. Pour completter la liste des maîtres dans ce genre, il nous reste à nommer M. Saint, dont les succès semblent aller en croissant et devoir suivre toujours cette progression, tant qu'il s'attachera, comme il paraît le faire, à étudier la nature et à ne pas tenir compte de ce qu'il sait, lorsqu'il lui reste quelque chose à apprendre. Les portraits de cet habile artiste sont très-finis mais sans froideur, ses détails sont subordonnés aux masses; ses têtes sont bien dessinées, et le coloris en est vigoureux sans être poussé à l'extrême, ce qui est un défaut capital pour la miniature, défaut dont quelques peintres ont donné l'exemple: au lieu de penser que cela puisse contribuer à la beauté de leurs ouvrages, ils doivent au contraire s'en garantir comme d'un vice réel. L'extrême vigueur des ombres et même des teintes locales dans les miniatures ou autres tableaux de petite proportion, a souvent pour résultat des tons nus et un effet dur. Dans l'incertitude d'atteindre le véritable point, il vaut mieux rester un peu en-deçà du but que de le dépasser.

Sophocle et la Mort d'Alceste, par M. Sérangeli. Pierre-le-Grand, par M. Steube; ces trois tableaux ont été vus aux Salons de 1810 et 1812.

Onze petits tableaux, par M. Swebach: les sujets sont des Rendez-vous de chasse, des Marches d'équi-

pages, Haltes de cavalerie, etc. Ils sont composés avec goût, et les figures ainsi que les animaux sont touchés d'une manière ferme et spirituelle. On désirerait plus de finesse et de pureté dans les teintes des ciels et d'étude dans le paysage.

Douze tableaux de chevalet, par M. Taunay. Ce sont des Scènes pastorales ou héroïques, ornant des paysages, toutes conçues et exprimées avec une originalité piquante. Les compositions de M. Taunay ont une grâce et une noblesse de style qui lui sont particulières, et ses ouvrages tiennent sans contredit le premier rang, dans leur genre. Parmi les tableaux qu'il vient d'exposer, on a remarqué principalement celui qui représente une Messe dite à une chapelle de saint Roch, pour obtenir du ciel la guérison d'une épidémie. La scène se passe en Italie. On voit dans un autre un Ermite arrachant son Elève aux séductions de la ville. Deux autres représentent des sujets de l'Ecriture sainte : Jacob et Rachel en Mésopotamie ; Samson demandant en mariage une jeune fille qu'il a distinguée parmi ses compagnes.

M. Turpin de Crissé : deux paysages, dans l'un, la Vue d'une partie de la vallée de Lauterbrunnen, canton de Berne ; dans l'autre, une Vue prise à Terracine. Ils ne sont présentés au public que comme l'ouvrage d'un amateur, mais on y reconnaît la touche d'un artiste habile, dans la maturité de son talent.

Deux magnifiques tableaux de Fleurs et un de Fruits, par M. Vandaël : ces deux premiers avaient été exposés en 1810. Né dans un pays qui a été en quelque sorte le berceau des plus habiles peintres de fleurs, c'est cependant en France que M. Vandaël a formé et

perfectionné son talent ; mais il avait puisé d'utiles leçons dans les ouvrages de ces maîtres célèbres. L'étude de la nature y a mis le complément. Ceux que M. Vaudaël a pris pour modèles, ne le désavoueraient pas aujourd'hui pour leur émule.

M. Valenciennes, qui, depuis long-temps, n'avait rien produit au Salon, y a exposé cette année un grand paysage dont le sujet est une Irruption du Vésuve. C'est celle du 24 août de l'an 79 avant Jésus-Christ, sous le règne de Titus. L'artiste a motivé cette désignation par une circonstance mémorable. Il a représenté sur les devants du tableau la Mort de Pline l'Ancien, qui ayant voulut s'approcher de la montagne pour observer ce terrible phénomène, fut puni de sa téméraire curiosité et suffoqué par la fumée et par les flammes. Le tableau de M. Valenciennes est d'un grand effet.

M. César Vanloo : sept paysages, parmi lesquels il y a trois *effets de neige*. Ce genre dans lequel l'auteur obtint il y a quelques années un grand succès sur un tableau très-soigné, lui a donné l'idée d'en multiplier en quelque sorte des copies ; nous disons des copies ; car la composition des paysages de cette nature en est la partie la moins importante, et l'*effet de neige* qui les caractérise spécialement n'est pas susceptible d'une grande variété d'exécution.

De fort bons tableaux de nature morte, par M. Van-Os.

MM. Vernet père et fils : quelques petits tableaux et dessins dans un genre où ils excellent et où ils ont peu de rivaux. Ce sont des Chasses, des Combats de cavalerie et autres sujets de cette espèce, rendus avec esprit et avec une singulière facilité.

M. Vignaud a exposé de nouveau son tableau de la Mort de le Sueur, dont nous avons inséré la description et la gravure dans le volume du Salon de 1812. L'auteur s'occupe, dit-on, de donner un pendant à ce tableau qui l'a fait connaître d'une manière très-avantageuse.

La sculpture a fourni beaucoup d'objets à l'exposition, mais il y en avait peu de nouveaux, et nous avons donné dans ce volume le trait de ceux qui ont été le plus remarqués. Nous ne voulons pas omettre parmi ceux qui étaient déjà connus *l'Hyacinthe blessé*, statue en marbre, par M. Callamard; *la Pudeur*, par M. Cartellier; *l'Homère*, de M. Roland; la Statue de Tronchet, par le même; le Buste en marbre, de M. Ducis, par M. Taunay; la statue d'*Epaminondas*, par M. Bridan.

On a exposé dans la galerie de sculpture deux pièces capitales en mosaïque, exécutées par M. Belloni. Ce sont de grandes portions de pavé, du travail le plus riche et le plus élégant; l'un, consacré à la Victoire, offre divers ornemens et des tableaux allégoriques; l'autre, représente la Course des Amours. Ces deux pavés sont destinés pour les principales pièces du palais du Louvre.

On a coutume d'admettre à l'exposition des productions relatives à l'architecture, c'est-à-dire des projets dessinés ou de petits modèles en relief. Parmi ces derniers nous n'avons remarqué aucun morceau capital. Quant aux projets dessinés, on en a vu un certain nombre par des artistes connus avantageusement du public. Nous indiquerons les principaux.

Vue de la Fontaine de l'Eléphant, prise du boule-

vard Saint-Antoine, par M. Dedéban, architecte; nous ignorons s'il est l'auteur du projet. La figure colossale de l'Eléphant, maintenant en exécution, est de M. Bridan. Elle sera coulée en bronze.

Projet d'Hôpital pour quinze cents malades, par M. Courtépée.

Dessin d'un ouvrage élémentaire d'architecture, par MM. Debret et Lebas.

Projet de Monument à l'entrée des catacombes de Paris, dans la fosse aux lions, par M. Delépine.

Par M. Grandjean de Montigny : dessins d'un pont exécuté à Cassel en Westphalie, en 1812. Autres monumens exécutés dans la même ville en 1809, 1810 et 1812; savoir : un Portique servant d'entrée aux grandes écuries; une Fontaine publique; une Salle destinée à l'assemblée des états; une Maison particulière. M. Grandjean a joint à ces différens morceaux un grand nombre de dessins qu'il a faits en Italie, d'après les tombeaux des 15ᵉ et 16ᵉ siècles, et quelques édifices de la Toscane.

Fragmens d'architecture antique, par M. Lebas. Par le même : projet de Tombeau et Chapelle à élever à la mémoire de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, sur l'emplacement du cimetière de la Madeleine.

M. Neveu : projet d'une Bibliothèque publique pour la ville de Paris. Elle pourrait contenir 500,000 volumes, dont 100,000 manuscrits; les logemens des directeurs et conservateurs seraient compris dans cette enceinte.

M. Baltard : dessins représentans la vue perspec-

tive, les plans, coupe et élévation du nouveau chœur de la nouvelle église de Sainte-Geneviève.

Les productions de la gravure, en tous genres, ont aussi des droits à l'exposition publique. Elles n'avaient point encore été aussi nombreuses que cette année. Il est vrai qu'on y a replacé plusieurs morceaux qui, malgré leur mérite, n'ont pas offert aux amateurs l'attrait de la nouveauté. Nous ne citerons ici que ceux qui ont été le plus remarqués.

Une Sainte Cécile, d'après Santerre, et la Sainte Cécile, d'après Raphaël, par M. Beisson.

Les Bergers d'Arcadie, estampe capitale, par M. Blot, d'après le Poussin.

Le même tableau, gravé par M. Mathieu.

La Vierge aux candelabres, par le même, d'après Raphaël.

M. Châtillon : Endymion, d'après M. Girodet; l'offrande à Esculape, d'après M. Guérin.

M. Claessens : la Descente de croix, d'après le tableau de Rubens, faisant partie de la collection du Musée.

M. Auguste Desnoyers : trois estampes, d'après Raphaël; la Vierge au donataire; la Vierge au linge; *la madona della Sedia.*

M. Goulu : portrait en pied d'Henri IV, d'après le tableau de Porbus, que l'on voit au Musée.

Plusieurs estampes pour la collection de MM. Robillard et Laurent, par MM. Henri Laurent, Girardet, Schiavonetti, Haldenwang, Lips et Ulmer.

Le portrait de feue Mme Barilli, par M. Masquelier, celui de Mlle Mars, d'après M. Gérard, par M. Lignon.

Les Horaces, par M. Morel, d'après le tableau de M. David.

Par M. Urbain Massard : Sainte Cécile, d'après Raphaël; la Danse des Muses, d'après Jules Romain; S. Paul faisant brûler les livres des Ephésiens, d'après le Sueur; portrait en pied, d'après M. Fabre.

M. Ribaud : le Couronnement d'épines, d'après le Titien; portrait de M. Bernardin de Saint-Pierre, d'après un dessin de M. Lafitte.

M. Richomme : la Vierge de Lorette, d'après Raphaël; Adam et Eve, d'après le même. Cette dernière estampe est nouvelle et mérite d'être citée comme une des meilleures productions de la gravure moderne. M. Richomme paraît s'attacher à la manière pure, noble et suave de Raphaël Morghen, qui, sans doute, ne désavouerait pas les deux figures que présente la gravure publiée par M. Richomme.

Plusieurs cadres renfermant des médailles, jetons et pièces gravées, par MM. Brun, Galle, Gatteaux fils, Gayrard, Tiolier, Andrieu et Brenet.

Fin de l'Examen du Salon de 1814.

TABLE

Des Planches et autres Matières contenues dans le volume du Salon de 1814.

SCULPTURE.

Fin de la Table du Salon de 1814.

SALON DE 1814.

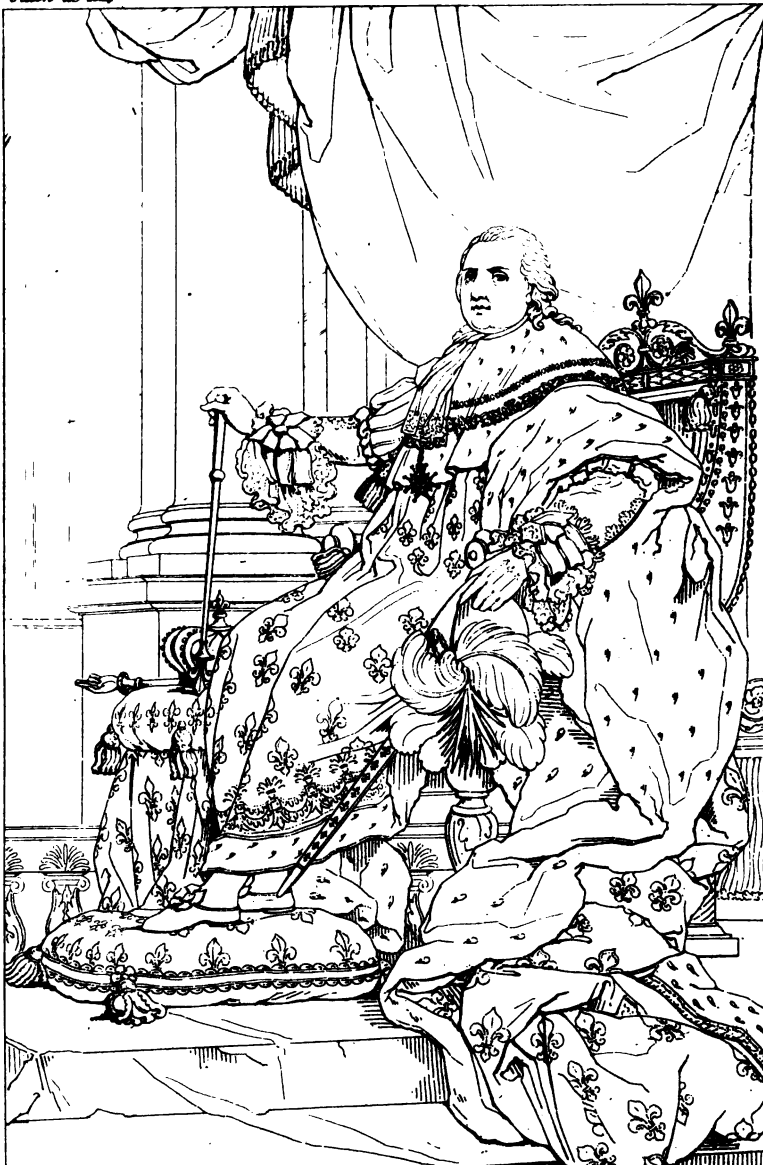
SUPPLÉMENT.

AVIS.

Une circonstance imprévue nous avait *forcés* de suspendre momentanément la publication de quelques objets que le mérite de la composition et surtout l'intérêt du sujet avaient fait remarquer à l'exposition. Nous les présentons ici en forme de supplément au volume du *Salon* de 1814. Quatre planches, ajoutées aux soixante-huit qui ont déjà paru, complètent le nombre de soixante-douze que doit contenir chaque volume des *Annales du Musée*.

Planches contenues au Supplément.

Salon de 1816



Gérard pinx.t *Devilliers aîné sc.*

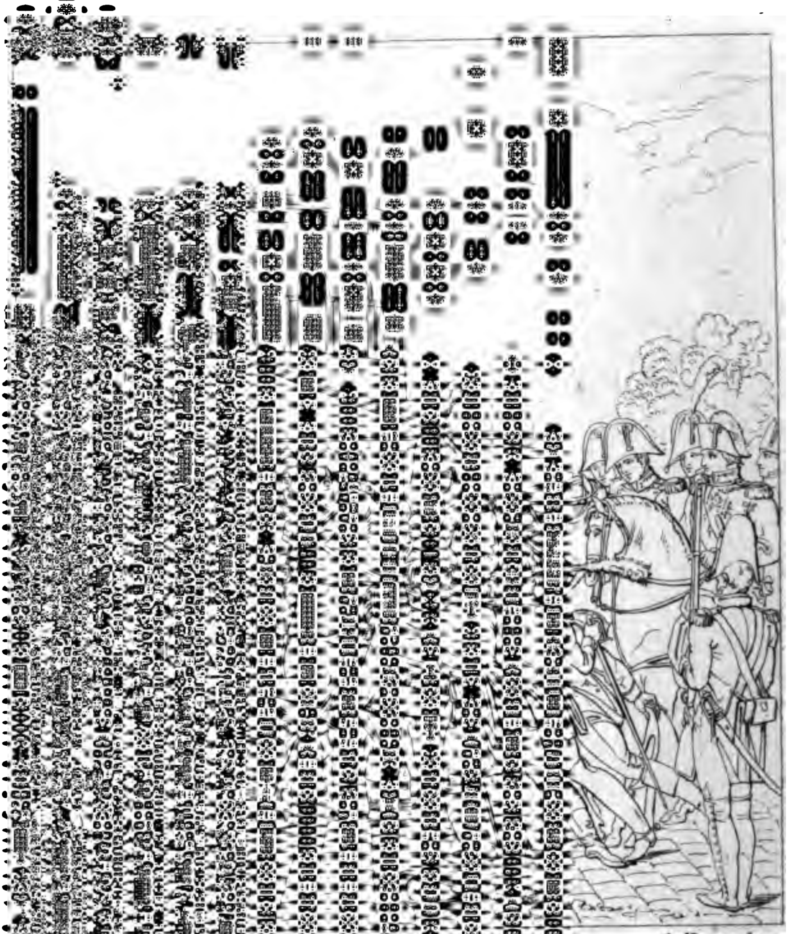
Portrait de S. M. Louis XVIII, *par* M. Gérard.

Le Roi, assis sur son trône, tient le sceptre en main, et est entouré des attributs de l'autorité suprême. Un ample rideau de pourpre, qui se développe derrière le trône, et se relève en forme de dais audessus de la tête du Roi, laisse apercevoir un fond d'architecture d'un style noble, riche et élégant. La tunique royale, en velours violet, est semée de fleurs-de-lis brodées en or. Le manteau est de même étoffe et doublé d'hermine. Les plis ondoyans qu'il forme en se déroulant jusque sur les marches du siège, sont jetés avec beaucoup de grâce et produisent un effet très-pittoresque.

Ce magnifique portrait, peint par ordre du Roi, était attendu avec l'impatience la plus vive et la plus légitime, avec cette impatience générale que n'eût pas causée la seule attente d'un bel ouvrage de l'art. Cependant il n'a été exposé que cinq jours après l'ouverture du Salon, et quelques personnes semblaient accuser de lenteur un artiste dont l'activité est bien connue ; mais ce retard n'a éte occasionné que par le désir qu'a témoigné le Roi d'examiner ce tableau dans son cabinet avant l'exposition publique.

Le peintre désigné parmi tant de rivaux pour retracer, pour offrir aux regards de la France et transmettre à la postérité les traits d'un monarque chéri, avait déjà reçu dans ce choix honorable un témoignage authentique de l'estime due à ses talens. Les illustres suffrages qu'il vient d'obtenir, après avoir terminé son

travail, ne laissent aucun doute sur le mérite d'un tableau pour lequel il a réuni toutes les ressources d'un pinceau gracieux, brillant et facile.



C. Normand sc.

Entrée de S. A. R. MONSIEUR, à Paris, le 12 avril 1814 ; Tableau de M. Fremy.

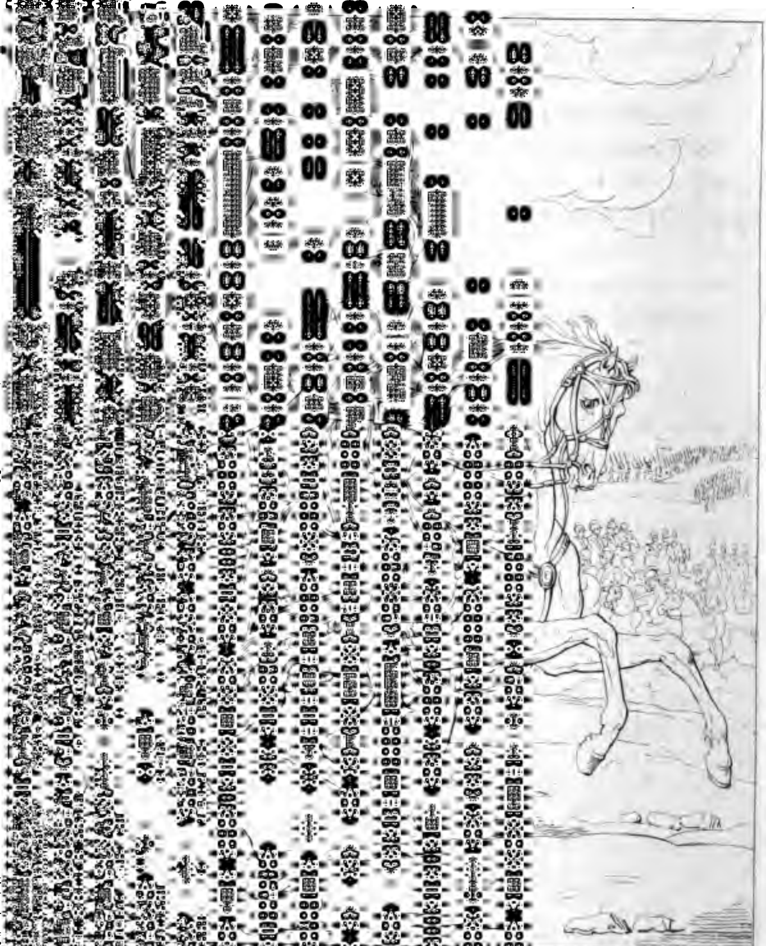
Le peintre a saisi l'instant où MONSIEUR, près d'entrer dans Paris, est complimenté par le préfet du département à la tête du corps municipal, et reçoit l'hommage des officiers de la garde nationale qui se précipitent sur ses pas, et reçoivent du prince des marques d'une affection touchante.

MONSIEUR est monté sur un cheval blanc, et entouré d'officiers empressés de lui témoigner leur joie et leur dévouement. L'un d'eux baise la main du prince, qui serre la main d'un autre officier. Derrière ce groupe est l'état-major. On y reconnaît M. le maréchal Moncey, commandant général de la garde nationale, MM. de Brévanne et Odiot, chefs de légion, etc. De l'autre côté du tableau est le préfet du département, accompagné du préfet de police et du corps municipal.

Un peu plus loin, on aperçoit des dames dont la coiffure est ornée de lis, et de jeunes personnes qui répandent des fleurs sur le passage du prince. Au-dessus de ces différens groupes, deux jeunes gens, montés sur un pan de mur, donnent des signes de surprise et d'allégresse. La barrière du Canal, dont l'architecture est très-pittoresque, sert de fond à la composition.

L'arrivée de MONSIEUR à Paris est un des premiers évènemens qui ont ramené dans le cœur des Français la sécurité et l'espérance; et ce tableau, qui en retrace le souvenir, est un des premiers tributs de respect et

d'amour rendus par nos artistes à l'auguste famille des Bourbons, depuis le rétablissement du trône. Ce morceau présente des détails soignés qui constituent un des principaux mérites des ouvrages de ce genre. On y voudrait un peu plus de moëlleux dans la touche et de légèreté dans les ombres. Il a 2 pieds 10 pouces de haut sur 2 pieds 4 pouces de large.



C. Normand sc.

Portrait de S. A. R. Monseigneur le duc de Berri. Tableau de chevalet ; par M. Carle Vernet.

Monseigneur le duc de Berri est en uniforme de colonel général de dragons, et monte un cheval blanc qui prend le galop. S. A. R. est suivie de plusieurs gentilshommes et aides-de-camp. On voit manœuvrer dans le lointain des troupes de différentes armes. Le ciel est d'une teinte sombre et orageuse qui contraste avec l'effet lumineux du groupe principal.

L'exécution de ce portrait équestre est un nouveau témoignage du talent de M. Carle Vernet, dans un genre de peinture où sans doute il rencontrera peu de rivaux. Ce genre exige des études d'une espèce particulière, et dont il est assez difficile de se procurer les moyens.

La figure du prince est posée naturellement et avec grâce, et le mouvement du cheval est bien saisi. La croupe (sans doute par l'effet du raccourci) paraît un peu faible, relativement à la partie antérieure. Les détails sont touchés librement; les objets du fond laissent à désirer un pinceau plus soigné et plus fini.

Une des croisées de Paris, le jour de l'arrivée de S. M. Louis XVIII. Tableau de Mme Auzou.

Ce petit tableau, est un des plus agréables que l'évènement qu'il rappelle ait inspiré à nos artistes. L'idée en est nouvelle et présente à l'imagination une scène complète lorsque le peintre ne lui offre qu'un simple épisode.

Une mère de famille, affaiblie par les maladies et les chagrins, se traîne jusqu'à sa croisée pour voir passer CELUI en qui elle met toutes ses espérances. Elle serre son fils contre son cœur comme un bien qui ne lui sera *pas enlevé*. Sa fille, âgée de 15 ans, semble l'inviter à sécher ses larmes. Le plus jeune avance ses petites mains et crie *vive le Roi!* La croisée, ouverte sur le toit, est ornée d'une couronne et d'une guirlande de fleurs.

Ce tableau a été acquis au Salon, par S. A. R. M. le duc de Berri.

Salon de 1814.



Mme Auzou pinxt. Le Bas sc.